

La forêt des hommes volants

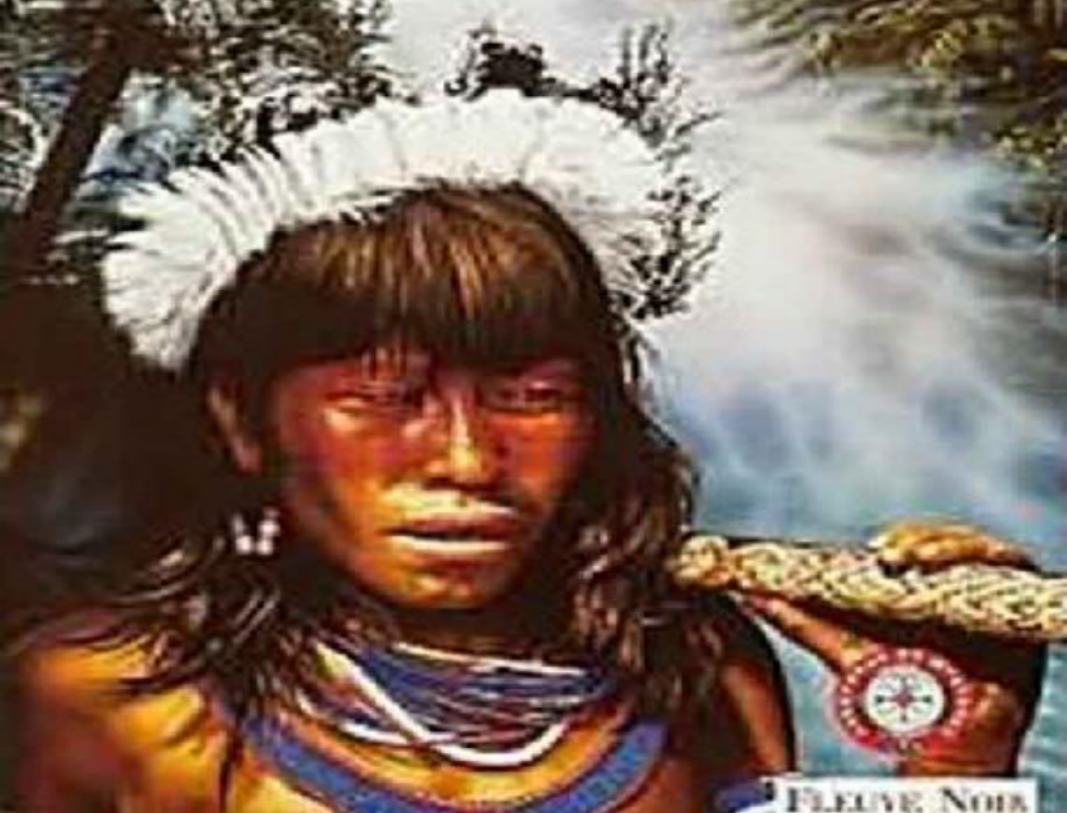
Georges-Jean Arnaud

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

6 J. ARNAUD

LA FORÊT DES HOMMES VOLANTS



FLEUVE NOIR

G.-J. ARNAUD

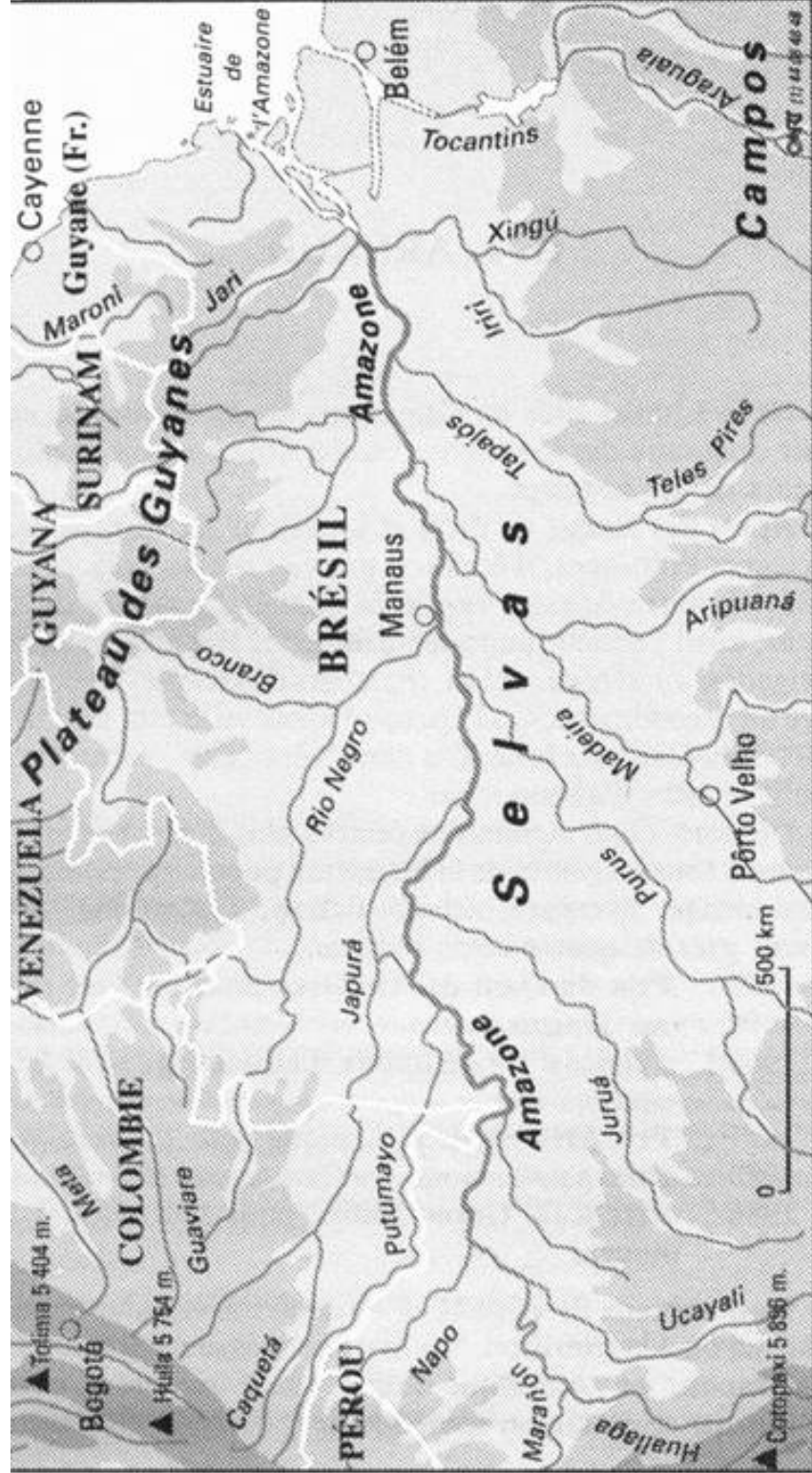
LA FORÊT DES HOMMES-VOLANTS

UGO CARDONE – 2

Fleuve Noir

© 1996, Éditions Fleuve Noir

ISBN 2-265-05596-4 ISSN 1264-2355



CHAPITRE PREMIER

Le bosco Milfried suivait du regard les nombreuses pirogues chargées de bois qui ravitaillaient les vapeurs de l'Amazonie. Les piroguiers les chargeaient au point qu'elles embarquaient de l'eau à la moindre vague.

— Du bois, rien que du bois. Connaissent-ils le charbon seulement ? Croyez-vous, capitaine, que nous en trouverons ici à *Manaus* ?

— Il doit bien en exister quelques entrepôts, fit distraitemment Ugo Cardone.

Torse nu, il ne portait que son étrange képi à rabat de l'armée coloniale anglaise. Il supportait mal l'atmosphère humide de l'endroit. Le *Vesuvio* était pris d'assaut par des vendeurs aquatiques proposant toutes sortes de marchandises. Même les prostituées tapinaient en pirogue.

— Si nous n'avions pas eu besoin d'une chaudière neuve, maugréa-t-il, je n'aurais jamais accepté cette affaire.

Ennio Gemini sortait de la douche, une serviette nouée à la taille. Il essuyait ses lunettes embuées, l'air préoccupé.

— Il faudra que je m'y retrouve parmi ces quartiers flottants innombrables. La moitié de la population amazonienne vit sur l'eau et pour se rendre chez quelqu'un, c'est vraiment très compliqué, à moins de prendre un piroguier.

Mais aucun ne m'inspire confiance. M'accompagnerez-vous, capitaine Cardone ?

— Cela fait partie de mon contrat, bougonna Ugo en claquant un énorme moustique sur son avant-bras.

Gemini eut un petit sourire amusé.

— Si vous aviez la moindre idée de l'enjeu de notre voyage, vous monteriez plus d'enthousiasme... Si votre réputation d'aventurier est bien réelle.

— Vous avez gardé le secret jusqu'ici et je n'ai aucune idée de ce

que nous venons faire dans cet endroit pourri.

— Cette ville fut, à une époque, l'une des célébrités du monde entier. La bonne société internationale se bousculait dans ses salons, dans son théâtre fantastique. Sarah Bernhardt est même venue y jouer. C'est dire !

— Où n'a-t-elle pas joué, fit Ugo maussade. Même chez les cow-boys du Far-West, à ce qu'on dit.

— Ici, l'argent du caoutchouc coulait à flots avant que les hévéas d'Extrême-Orient ne produisent un latex meilleur marché, parce que plus facile à recueillir. Ici, les hévéas sont sauvages et poussent dans des endroits difficiles.

Hassanian, le coq, apportait un plateau avec des boissons fraîches. Ugo versa du jus de citron dans son scotch au grand scandale de Milfried l'Écossais. Il but d'un trait et poussa un soupir.

— Monsieur le Professeur, cette ville n'est quand même pas notre terminus n'est-ce pas ?

— C'est exact. Je suis sur la piste d'une tribu d'indiens archaïques qui n'ont jamais eu de contacts avec la civilisation, enfin *notre* civilisation, car la leur est aussi valable que d'autres. Des Indiens au comportement si étrange qu'ils appartiennent peut-être à une légende.

— Vous payez dix mille dollars sur la seule foi d'une légende ? ricana Ugo.

— J'avais quelques documents à l'appui et j'espère en recueillir d'autres, lorsque j'aurai situé mon correspondant dans ce labyrinthe de maisons flottantes.

Gemini avait payé dix mille dollars cash pour que le *Vesuvio*, et surtout son capitaine, entreprennent cet étrange voyage. En cas de réussite, l'ethnologue avait même promis une rallonge importante, une prime de cinq mille dollars.

Ugo regarda autour de lui. Ces maisons flottantes construites sur des radeaux de balsa cernaient les quais du port commercial, mais s'étendaient même à perte de vue sur des kilomètres de berges. Et de l'autre côté du Rio Negro, si large qu'on ne pouvait distinguer l'autre rive, il y avait un autre quartier important. Lorsque les gens en avaient plus qu'assez d'un endroit, ils détachaient leur plateforme, s'efforçaient de se frayer un passage, à coups de perche, de jurons et même d'empoignades à travers l'entassement des autres radeaux, pour

aller s'installer ailleurs.

— Il y a beaucoup de Japonais dans le coin, dit Hassanian. Ce matin, en allant faire le marché, j'en ai aperçu plusieurs dans le coin, même une fille très jolie.

— Il y a une colonie japonaise au Brésil, répondit le professeur, mais principalement dans le Sud, Rio de Janeiro et Sao Paulo. Mais peut-être viennent-ils acheter clandestinement des plantes d'hévéas. C'est ainsi que tout a commencé, au début du siècle. On a volé quelques plants qu'on est allé transplanter en Malaisie. La destinée de cette région et de cette ville venait de basculer.

L'aide-cuisinier vint jeter par-dessus bord un seau d'épluchures et de déchets de viande, et aussitôt un bouillonnement agita l'eau boueuse.

— Piranhas, dit Milfried. Je n'y croyais pas avant de venir ici.

L'eau était trop sombre pour qu'on distingue ces poissons carnivores à l'énorme mâchoire, mais Ugo n'aimait pas du tout les sentir rôder autour de son cargo.

— Ils n'attaquent que lorsqu'il y a du sang. Leur réputation est très surfaite.

— N'empêche que je n'irais pas faire trempette là-dedans, dit le coq.

— Les gosses de *Manaus* s'en moquent bien. Il paraît que ce sont des poissons délicieux et on en sert dans plusieurs restaurants flottants.

Ugo regardait vers les quais où s'empilaient entre autres des montagnes de bois pour les petits vapeurs du coin. Il aperçut effectivement deux Japonais qui paraissaient examiner le cargo.

— M'accompagnez-vous après le repas ? demanda Gemini. Vous parlez un peu le brésilien, je crois ?

— Ici, c'est surtout la « lingua gérai » qu'on parle. Mais nous attendrons la fin de la sieste, sinon nous ne trouverons personne pour nous indiquer notre chemin, je veux dire notre voie d'eau.

Les « rues » liquides se nommaient au choix *iguarapés* ou *rios*. Elles charriaient des ordures, quelquefois des cadavres et faisaient songer à quelque traverse médiévale.

— Il faudra louer une pirogue, nos canots sont trop larges, trop longs. Ils ne se faufleront pas.

— Je ne veux pas d'un piroguier. On m'a dit de me méfier. L'homme que je vais voir se sent menacé.

— Vous ne m'avez pas signalé qu'il y avait danger, fit Ugo furieux. Quoi ! Une poignée d'indiens irréductibles ferait trembler un type à mille kilomètres de distance ?

— Peut-être plus de mille, murmura Gemini en jetant un regard inquiet à Cardone. S'il vous plaît, louez une pirogue que vous conduirez vous-même. J'ai quelques indications au départ mais par la suite, nous devons nous débrouiller.

CHAPITRE II

Tout un réseau d'égouts à ciel ouvert, voilà ce qu'était ce quartier d'habitations flottantes, entassées dans cette zone marécageuse. Les canaux appelés *iguarapés* étaient pour la plupart si envasés qu'une pirogue à fond plat pouvait s'y enliser. Ugo peinait sur la longue perche et transpirait dur tandis que le professeur examinait chaque case avec attention. Lorsqu'il posait une question aux gosses ou aux femmes en train de laver du linge, il n'obtenait une réponse qu'en échange d'un billet de dix cruzeiros. L'endroit qu'il recherchait se trouvait dans les alentours de la Mission évangéliste, et c'était presque un secret d'État que d'obtenir la moindre information sur elle.

Des prostituées les sifflaient depuis l'ombre des huttes, certaines n'hésitant pas à apparaître toutes nues pour une ultime séduction. Des rats allaient et venaient, nullement impressionnés par les aboiements des chiens faméliques sautant d'un radeau à l'autre.

Enfin, ils aperçurent la construction presque imposante de la Mission avec son toit en tôle qui devait surchauffer l'intérieur. Un pêcheur mélancolique leur indiqua vaguement la direction à suivre et ils trouvèrent enfin la case d'un certain Joazerio.

— C'est un ancien journaliste, murmura Gemini à l'intention du capitaine.

Ce dernier aida le professeur à prendre pied sur la plateforme branlante faite de balsa à moitié pourri. De l'intérieur, une voix s'éleva :

— N'allez pas plus loin. Qui êtes-vous ?

— Professeur Ennio Gemini.

— Et l'autre avec sa drôle de casquette ?

— Capitaine Ugo Cardone du cargo *Vesuvio*.

— C'est bon, entrez.

Un gros homme mal rasé assis sur un banc, une carabine en travers des cuisses, les fixait d'un regard noyé. La chemise et le short qu'il

portait avaient dû être blancs quelques années auparavant.

— Scusez mais je dois me méfier. Je vous attendais la semaine dernière, professeur.

— Nous avons été retardés à Belém. Tracasseries douanières.

L'homme se leva et ouvrit une glacière qui contenait surtout de la bière. Ugo en accepta un verre et se rendit compte qu'elle était tiède faute de glace.

— Vous avez reçu mes photographies ?

Gemini hocha la tête. Ugo qui, après quinze jours de vie commune, commençait de le connaître, savait que le professeur était très excité par cette rencontre mais s'efforçait de le cacher.

— Rien ne prouve qu'elles ne sont pas truquées. Je veux dire que le sujet a pu être fabriqué de toutes pièces.

— Truqué, fabriqué... C'est ce que me répondent avec mépris tous ceux à qui j'ai envoyé ces épreuves. Des savants importants, des explorateurs fameux. Je ne suis qu'un minable petit journaliste de cette ville et bien sûr incapable d'effectuer une pareille découverte. Non seulement une tribu d'indiens inconnus mais aussi...

Il regarda Ugo avec méfiance :

— Enfin, vous me comprenez. Je vous assure qu'il n'y a pas de truquage et quand vous verrez le film, vous réaliserez combien ma découverte est d'une importance capitale. Pour des tas de raisons que vous comprendrez aisément. N'oubliez pas que cette expédition a failli me coûter la vie et que sur les quatre participants que nous étions, je suis le seul survivant. Ce que je vous propose, c'est tout simplement la découverte d'un trésor fabuleux, quelque chose qui fera gagner à l'humanité des années dans sa marche vers le progrès.

— Pourquoi voulez-vous vendre un trésor au lieu de l'exploiter vous-même ? demanda alors Ugo goguenard.

— Parce que je suis seul et sans ressources, que des ennemis me guettent.

— Donc, il y a un terrible danger à la clé de ce trésor ?

Gemini désapprouva la réflexion de Cardone :

— Laissez-moi en juger seul, Capitaine.

— Je suis quand même impliqué dans cette histoire et aussi mon cargo et son équipage.

Joazerio ricana :

— Un cargo ? Vous ne pensez quand même pas vous rendre là-bas avec un cargo ? Il faudra emprunter des *rios* qui n'ont qu'un mètre de profondeur, parfois beaucoup moins, et seul un vapeur de la région peut y naviguer. Un vapeur avec une chaudière au bois. Et des roues à aubes, parce que le plus souvent le bateau les utilise pour passer l'obstacle d'un banc de sable, d'un haut fond, aussi incroyable que cela paraisse.

Gemini commençait de s'agiter, impatient d'en venir à la négociation même.

— Combien voulez-vous pour ce film ?

— Vous le savez, je vous l'ai écrit et je ne reviendrai pas sur cette somme. J'en ai besoin pour quitter *Manaus* définitivement.

— Dix mille dollars, s'exclama l'ethnologue, mais c'est une somme considérable.

— C'est à prendre ou à laisser, dit le gros homme qui retourna s'asseoir sur son banc. Il n'avait pas un seul instant lâché sa carabine. Visiblement, il était à bout de nerfs et buvait comme un trou pour calmer sa terreur.

— Je voudrais réfléchir, dit Gemini... Mais je ne pourrai pas vous donner dix mille dollars. Je vous en propose six mille.

— Dans ce cas, il est inutile que vous reveniez. Je le regrette pour vous mais c'est de dix mille que j'ai besoin.

— Je peux vous signer des traites sur un an... Pour le restant de la somme, quatre mille dollars, mais seulement quand j'aurai visionné le film en question.

— Inutile, seuls les billets de votre Fédéral Bank me conviendront. Je ne vous raccompagne pas. Il fait trop chaud pour sortir au soleil et je préfère rester dans cette case.

— Vous n'en sortez jamais ? demanda Ugo.

— Pas souvent et de préférence la nuit. J'ai des amis qui me ravitaillent.

Tandis qu'Ugo s'escrimait sur la perche pour faire avancer la pirogue dans l'*iguarapé*, Gemini, le dos tourné à la marche, paraissait absorbé dans des pensées moroses. Dans sa naïveté, il avait peut-être pensé que six mille dollars l'auraient rendu propriétaire du fameux film.

— Vous ne m'aviez pas parlé des dangers de cette expédition et surtout des deux photographies en question. Que représentent-elles ? Le plus gros diamant du monde, une statue en or ? Le journaliste a bien parlé d'un trésor ?

— D'un trésor différent de tout ce que vous pouvez imaginer, capitaine Cardone. N'allez pas spéculer sur ce que vous pourriez retirer de ce voyage dans une région perdue.

CHAPITRE III

Vers le soir, Milfried et Cardone discutaient sur la passerelle lorsque le professeur y grimpa.

— Capitaine, je voudrais vous montrer quelque chose. En particulier.

L'Écossais sourit, déclara qu'il avait à faire et quitta le poste de pilotage. Le savant attendit qu'il réapparaisse sur le pont pour ouvrir l'enveloppe qu'il tenait à la main.

— Que dites-vous de ceci ?

Il lui tendait deux clichés photographiques agrandis. Ugo y jeta un long regard. Son cœur battit plus vite mais son scepticisme habituel reprit vite le dessus :

— Avec la photographie et surtout le cinéma, nous sommes entrés dans l'ère des trucages fantastiques. Et ceux qui ont pris ces épreuves connaissent leur affaire. Ce sont des réalisateurs d'Hollywood, très certainement.

— Je peux vous certifier que les photos elles-mêmes, les supports de ces deux scènes, ne sont pas truquées. Bien entendu, le sujet lui-même laisse assez perplexe, mais imaginez une seconde que ce que vous voyez là soit la stricte vérité ?

— Vous êtes ethnologue, répondit Ugo. Vous ne vous en laissez certainement pas conter, d'habitude. Pourquoi vous engager sur la foi de ces deux montages ? Vous m'avez déjà donné dix mille dollars et vous êtes prêt à en payer six mille pour le film d'où seraient extraits ces clichés. Cela vous regarde mais en toute honnêteté je préfère vous rendre une partie de votre argent parce que nous allons rentrer aux États-Unis.

— Il y a plusieurs détails qui m'incitent à croire, du moins à cinquante pour cent, que ces clichés représentent deux scènes authentiques. Je suis un ethnologue spécialisé dans les Indiens d'Amérique du Sud et surtout dans les tribus amazoniennes. Les Indiens que nous découvrons là-dessus sont réels. Il ne s'agit pas d'acteurs ou de figurants maquillés. Il y a aussi les peintures sur leur

visage et leur corps. Je les ai examinées non seulement à la loupe, mais avec un épidiastroscope de l'université et j'ai pu à loisir noter les détails.

Il expliqua que certains dessins étaient d'une origine aussi lointaine que mystérieuse, qu'on en avait retrouvé jusque dans les temples incas et que d'après les légendes du Pérou une expédition militaire, engagée vers l'an mille de notre ère sur l'Amazone, avait été attaquée par des tribus portant ces signes-là.

— Le chroniqueur de l'époque avait noté leurs caractéristiques sur des tablettes d'argile. Vous imaginez mon émotion quand j'ai reconnu ces peintures sur ces deux clichés ?

— Ça prouverait que le trucage a été soigneusement préparé, peut-être avec l'aide d'un de vos collègues ethnologues.

— Oui, c'est fort possible, encore qu'il m'est difficile d'admettre qu'un savant puisse se laisser aller à de telles manipulations dans un simple but de cupidité. Certains, pour justifier leurs hypothèses ou acquérir une gloire internationale, peuvent se livrer à quelque tripatouillage mais dans le cas présent, il ne s'agit que d'argent. Autre chose, ces Indiens sont de très petite taille. Ils doivent mesurer dans les un mètre trente, un mètre quarante au maximum. Dans chaque tribu, il y a des individus aussi petits mais, sur ces photos, nous en découvrons une bonne cinquantaine. Non seulement des hommes, mais des femmes et des enfants. Regardez celui-ci à droite, ce garçonnet. Il doit avoir dix ans et pourtant, il est de la taille habituelle d'un enfant de cinq ans. C'est très troublant.

— Admettons que tout ceci soit vrai. Dans ce cas, je comprends la signification du mot trésor. Ce que sont en train de faire ces gens-là est tout simplement bouleversant. Un vieux rêve de l'humanité réalisé dans un coin perdu de la forêt amazonienne, par une tribu dont jamais personne n'a entendu parler sauf les Incas de l'an mille.

— Cette expédition inca fut rudement attaquée, et de telle façon que les survivants affirmèrent avoir été assaillis par des dieux qui ne voulaient pas qu'on envahisse leur territoire. Et dès lors, cet endroit fut déclaré sacré pour de longs siècles à venir. D'après ce que j'en sais, il doit se situer entre le dernier parcours de l'Amazone qui, vous le savez, atteint Iquitos au Pérou tout en restant navigable, et un *rio* ignoré situé plus au nord.

Ugo se pencha vers les deux épreuves qu'il venait de poser sur la table à cartes :

— Ces Indiens pris pour des dieux se livraient donc à la même acrobatie que là-dessus d'après le récit inca ?

— Selon le chroniqueur inca, oui. Leurs peintures étaient éclatantes mais recouvraient tout leur corps car il s'agissait de peintures de guerre. Ici, vous pouvez constater qu'elles ne couvrent que la poitrine, car ces gens-là ont été saisis par l'appareil alors qu'ils se livraient paisiblement à leurs tâches quotidiennes. Il ne se sentaient pas menacés.

— Joazerio affirme pourtant être le seul survivant de cette fameuse expédition ? Trois de ses compagnons auraient trouvé la mort ?

— C'est ce qu'il nous a dit et il m'a écrit que, dans le film, on assiste à l'attaque des Indiens... Ces Indiens-là sont appelés Kouliks par d'autres tribus qui donnent ce nom aux Invisibles de la forêt. Ainsi appelle-t-on les humains qui n'ont jamais été vus mais dont on a relevé les traces et suspecté l'existence.

Ugo restait toujours sceptique, mais peu à peu, les arguments de l'ethnologue sapaient son rationalisme. Au long de sa vie aventureuse, il avait pu constater que les apparences étaient trompeuses, que l'irréel pouvait surgir à tout instant dans les situations les plus banales.

— Professeur, en quoi puis-je vous être utile ? Je ne partage pas tout à fait votre émotion mais je serais heureux de vous rendre service. Je ne puis malheureusement pas vous avancer les quatre mille dollars qui vous manquent pour régler l'affaire. À bord de ce navire, nous sommes tous plus ou moins associés, et chacun sait que nous avons besoin de cet argent pour une chaudière neuve. Il faut aussi que je paye les salaires de mon équipage. Mais je peux vous proposer une chose. Je vais aller trouver le journaliste avec vos six mille dollars et essayer de le persuader une dernière fois de vous céder ce film.

Gemini le regarda en dessous :

— Par des moyens pacifiques ?

— Votre réputation, capitaine Cardone. Je vous ai engagé parce qu'on m'a dit que vous étiez un aventurier courageux et de parole, mais je sais que vous ne détestez pas les coups durs, les bagarres dans les bouges des ports, les stratagèmes douteux.

— Que voulez-vous, dans ce cas ? Que nous levions l'ancre et quitions l'Amazonie ?

Le professeur soupira. Il prit les photographies, les examina une fois de plus.

— J'ai parlé de cinquante pour cent, mais en fait, je penche plutôt pour qu'elles soient authentiques à soixante-quinze pour cent.

CHAPITRE IV

Dans la nuit il avait eu beaucoup de mal à retrouver sa route liquide. Les habitants de ces quartiers défavorisés ne paraissaient pas se coucher de bonne heure. Il y avait toujours quelqu'un sur les plateformes ou dans les pirogues. Des lampes à carbure d'acétylène, à pétrole, parfois de simples lumignons luisaient un peu partout. La pirogue qu'Ugo propulsait en silence froissait l'eau dans un bruit d'étoffe déchirée. Il y avait des animaux mystérieux qui n'arrêtaient pas de plonger ou de surgir de l'eau, des rats, peut-être des chiens, mais parfois des enfants qui riaient dans la nuit et leur joie apportait à cet endroit sordide une note trompeuse de sérénité. Il s'égara à plusieurs reprises mais un office dans la case de la Mission évangéliste le guida. Des chœurs se faisaient entendre et comme les rires des enfants, ils encourageaient à poursuivre dans ces dédales dangereux.

Parfois, il y avait des disputes de couple, des bagarres impliquant plusieurs individus. Une femme criait bizarrement quelque part et il y eut même deux détonations sur la droite.

Lorsqu'il se trouva à quelques mètres de la case de Joazerio, il aperçut une vive lumière jaillissant de l'intérieur. Le journaliste s'éclairait *a giorno* au moyen d'une lampe à gaz d'acétylène, certainement pour chasser ces ombres sinistres qui le terrorisaient. Pourquoi avait-il peur ? Qui le menaçait ? Croyait-il vraiment que les Indiens kouliks pouvaient le retrouver, en parcourant les milliers de kilomètres les séparant de celui qui, en les photographiant et les filmant, avait capturé leur âme ? Certains peuples primitifs le pensaient.

Ugo ne croyait pas que les Kouliks obsédaient encore le journaliste. Cet homme avait dû commettre quelques fautes graves, voire quelques crimes, et ceux qui le recherchaient appartenaient au monde connu. Ils ne se recrutaient pas chez les Invisibles.

Ugo s'allongea au fond de la pirogue une fois celle-ci glissée entre les pilotis d'une case qui paraissait déserte. C'était la seule construction implantée dans les marécages, à l'encontre de toutes les autres qui pouvaient flotter au gré de la marée. Celle-ci était si puissante qu'elle remontait jusqu'à *Manaus* pourtant située à quinze cents kilomètres de l'océan Atlantique.

Il surveillait sans relâche la case de Joazerio et les heures s'écoulèrent sans que la lumière s'éteignît ou que l'homme apparût sur la plate-forme. Ugo luttait contre le sommeil et les moustiques qui le harcelaient. Il s'était enduit de citronnelle mais cela ne suffisait pas.

Peu à peu, le quartier plongeait dans un calme relatif. Il y avait toujours quelques voix d'ivrognes, des cris de bébés, des bruits de mystérieuses poursuites sur les plates-formes. Bêtes ou gens n'en finissaient pas de courir sur les planches disjointes, les troncs mal reliés par des cordes pourries. La marée montante se faisait sentir et, toujours allongé entre les pilotis, Ugo regardait avec inquiétude se rapprocher le plancher de la case au-dessus de lui. Il lui faudrait dégager la pirogue avant que l'eau ne l'affleure.

Il répugnait à sortir de cette cachette d'où il surveillait sans être vu le domicile du journaliste.

Une embarcation, peut-être une pirogue, mais il ne la distinguait pas, accosta en face et une voix chuchota :

— Senhor, c'est moi, Mandolo.

Une voix d'adolescent. La lumière intense faiblit et soudain s'éteignit. Ugo avait évité de la regarder trop fixement et pouvait apercevoir le gros homme qui sortait de sa case.

— Emmène-moi chez le Chinois, entendit-il. J'ai une de ces faims...

L'embarcation oscilla sous le poids de l'homme et la silhouette fine d'un adolescent se dressa pour enfoncer la perche dans la vase. Chaque fois qu'un batelier avait ce geste, montaient du fond des canaux des bulles épaisses d'une puanteur insupportable.

Avec précaution, Ugo, se servant des pilotis, dégagea sa pirogue qui, sur son élan, vint buter contre la plateforme. Il se glissa sur le côté, se dressa et grimpa sur les troncs de balsa. Joazerio avait fermé sa porte à double tour mais on pouvait enfoncer les murs de planches. Ugo choisit de déplacer les nattes qui recouvraient le toit et de se glisser à l'intérieur de la sorte.

L'endroit empestait la crasse, la sueur et la bière. L'homme s'était changé et ses vêtements abandonnés traînaient dans la case. Ugo trébucha dessus avant d'utiliser sa lampe-torche.

Dans un recoin avait été aménagé une sorte de placard qui contenait des vêtements, des sacs en toile cirée. Il commença de fouiller les habits suspendus, y trouva des papiers qu'il parcourut avec

soin. Une carte de journaliste, des bordereaux d'une banque locale. Le compte était presque à sec.

Les sacs en toile cirée contenaient des objets usuels d'origine indienne qui auraient certainement intéressé le professeur Gemini. Notamment des sortes de coupes en terre séchée au soleil et vernissée par un produit inconnu. Sur ces coupes étaient reproduites les peintures des Indiens kouliks. Il y avait aussi des tissus grossiers, des pierres sculptées, semblait-il, représentant une tête de puma et aussi un caïman.

Soudain le plancher trembla. Quelqu'un courait au-dehors, sautait d'emplacement en emplacement poursuivi, semblait-il, par des gens qui criaient. Il crut comprendre que c'étaient des policiers qui traquaient un suspect. Il éteignit sa torche et se blottit parmi les sacs.

La galopade dura plus d'un quart d'heure. Le poursuivi essayait de revenir sur ses pas mais chaque fois il tombait sur les policiers. Une lumière très vive illuminait tout l'*iguarapé*, provenant d'un canot automobile immobilisé un peu plus loin.

Pourvu que l'homme n'ait pas l'idée stupide de se réfugier dans cette case. Les policiers l'y poursuivraient et le découvriraient. Il n'avait aucune justification à fournir sur sa présence en un tel lieu.

Enfin, un ronronnement de moteur le rassura. Le canot des policiers s'éloignait. La lumière vive disparaissait. D'ici quelques minutes, il pourrait reprendre ses fouilles. Le contenu des sacs le préoccupait. Le journaliste avait là-dedans de quoi compléter ses allégations. Ces objets prouvaient que les Indiens photographiés existaient vraiment, qu'ils pratiquaient une sorte d'industrie, les ustensiles en terre séchée, et d'art primitif.

CHAPITRE V

Au bout d'une demi-heure, il n'avait rien trouvé et s'inquiétait du désordre qu'il avait créé dans l'unique pièce. Il avait vidé d'autres sacs, mais leur contenu était insignifiant à part une de ces boules de latex que les *seringueros* de la forêt obtiennent à partir de la sève des hévéas sauvages. Ils la fument pour en durcir l'extérieur et la rendre moins collante mais l'intérieur reste fait d'une pâte qui colle aux doigts. Il pensa que le journaliste s'en était servi pour étancher son toit ou un objet.

Joazerio finirait par revenir chez lui une fois son repas avalé chez le Chinois. Il ne devait pas aimer s'attarder et s'exposer à ses éventuels ennemis.

Ugo était résolu à s'en aller. Étant donné le désordre qu'il laissait, le journaliste risquait de quitter cet endroit pour se cacher ailleurs. Il pouvait également l'attendre et le forcer à parler, mais il n'en avait pas envie. Dans le fond de lui-même il avait pitié de cet alcoolique qui crevait de peur et essayait de se procurer de l'argent pour fuir loin de cette ville inquiétante.

Il quitta la case, remonta dans la pirogue et à petits coups de perche silencieux, s'éloigna. Il rejoignit un *rio* plus grand, mais en avait pour une demi-heure avant d'apercevoir les quais articulés et flottants le long desquels le *Vesuvio* était amarré.

Sous la droite brillait la lumière d'un restaurant flottant où des clients profitaient du semblant de fraîcheur qui montait de l'eau. Il avait envie d'une bière glacée et poussa la pirogue dans cette direction, lorsque soudain, dans l'énorme silhouette qui lui tournait le dos, il reconnut le journaliste affalé sur sa chaise.

L'homme devait être saoul et incapable de rentrer chez lui. Deux serveurs chinois allaient et venaient sans lui prêter attention, comme s'ils avaient l'habitude de le voir dans cet état chaque soir.

Ugo pensa qu'il aurait eu largement le temps de poursuivre sa visite clandestine. Joazerio n'était pas près de rentrer chez lui mais il avait tout bouleversé en vain sans résultat.

Sa pirogue, peut-être à cause du courant, se rapprochait du

restaurant chinois et il dut appuyer sur sa perche pour s'éloigner. Ce faisant il passa devant la cuisine ouverte sur le *rio*. Une vieille femme qui fumait sa pipe de maïs était en train, à la lueur d'une lampe à pétrole, de se livrer à une besogne qui lui parut bizarre. Il y avait aussi une odeur qui lui rappelait quelque chose de récent et qu'il n'identifia pas sur-le-champ.

Cette vieille lutait simplement le couvercle d'une grande marmite avec une pâte élastique. Elle l'avait étalée sur le pourtour du rebord et maintenant, elle pressait le couvercle avec force. Puis elle glissa le tout dans une sorte de filet et laissa glisser l'ensemble dans l'eau au bout d'une corde. La marmite disparut dans le *rio*.

« La glacière du coin », pensa Ugo amusé.

Et puis soudain cette odeur de fumée et de caoutchouc lui rappela la boule de latex retrouvée dans les affaires de Joazerio. Le journaliste possédait une glacière que, parfois, il devait alimenter en blocs de glace. De toute façon, il prenait ses repas à l'extérieur et ne plongeait pas ses bières dans l'*iguarapé*. À quoi lui servait donc la boule de latex ?

Il lança brusquement sa pirogue vers le petit canal nauséabond où habitait le journaliste. Il s'immobilisa dans le passage étroit entre les deux plates-formes mitoyennes, se retrouva la lampe-torche à la main en train de faire le tour des troncs d'arbres, cherchant s'il n'y avait pas une corde plongeant dans l'eau.

Il pénétra à l'intérieur et chercha à soulever une des lames rugueuses du plancher, mais toutes paraissaient solidement clouées sur le radeau de bois. Il avait cru découvrir la cachette de Joazerio et s'était simplement trompé. L'homme disposait peut-être d'un casier dans une banque quelconque de la ville.

Ce fut revenu dans sa pirogue qu'il pensa à la glacière. Joazerio fréquentait un restaurant chinois où l'on plongeait dans l'eau les aliments à conserver au frais une fois placés dans un récipient rendu hermétique. Joazerio avait assisté à cette manœuvre-là chaque soir, et l'idée lui était venue d'en faire autant pour mettre son film à l'abri des curieux. Et non sans humour, il avait choisi l'endroit adéquat.

Revenu à l'intérieur, Ugo déplaça la glacière et découvrit que deux lames du parquet étaient faciles à soulever. Accrochée à un tronc de balsa il aperçut la corde qui plongeait dans l'eau, lourdement lestée. Il remonta une cruche dont le bec avait été bouché au latex. Le couvercle aussi avait été largement enduit de ce caoutchouc pâteux et

il eut du mal à l'ouvrir. Dans une poche de caoutchouc, il trouva deux bobines de film. Il les examina à la lueur de sa torche. Une paire de copies identiques. Il n'avait pas besoin d'emporter les deux.

Il sortit la liasse des dollars, la plaça dans la cruche mais, après réflexion, il la retira, compta, dix billets de cent dollars qu'il empocha, remit la liasse dans le récipient. Il ajusta soigneusement le couvercle, replongea le tout dans l'eau puante.

Avant de remettre la glacière en place, il examina une dernière fois le film et les quelques images qu'il découvrit le fascinèrent. Il réenroula le film avec regret, pensant que le professeur Gemini avait eu raison non seulement à soixante-dix pour cent mais à cent pour cent.

Agacé de voir le désordre qu'il laissait, il perdit quelques minutes à essayer d'en réparer les dommages, remit les sacs à leur place. Il pensait aussi aux mille dollars qu'il avait empochés. Vieux réflexe de flibustier. Il avait pris des risques réels en venant dans le coin. Mais il savait que le journaliste ne porterait pas plainte en découvrant la disparition du film et les cinq mille dollars. Il saurait d'où venait le coup. D'ici-là, le *Vesuvio* remonterait le cours de l'Amazone. Celle-ci était navigable jusqu'au Pérou et ils loueraient un bateau à aubes du côté de Tonatins à mille kilomètres en amont de *Manaus*.

Il jeta un dernier coup d'œil, se hissa dans la charpente du toit pour sortir et y resta suspendu à bout de bras. Une embarcation arrivait dans le petit canal. Lorsqu'elle aurait dépassé la case du journaliste, il pourrait s'en aller.

Malheureusement, l'embarcation s'immobilisait devant cette même case et il reconnut la voix de Joazerio qui bredouillait de façon gémissante :

— Vous vous trompez... je n'ai plus rien chez moi... Plus rien.

Une silhouette sauta sur le radeau, de taille moyenne, assez fluette. Elle se pencha pour aider la seconde à hisser le lourd journaliste.

— Gentil de m'avoir ramené, maintenant... bonsoir... Je vais dormir un peu... On recausera de tout ça demain si vous voulez bien.

CHAPITRE VI

Comme Joazerio se débattait entre les mains de ses deux compagnons, Ugo en profita pour se hisser complètement sur le toit de la case et remit en place la natte de couverture, ne laissant qu'une fente étroite pour plonger dans la case. Les deux inconnus peinaient rudement pour entraîner ou porter le journaliste à l'intérieur. Ils s'exclamaient dans une langue bizarre que le capitaine avait déjà entendue quelque part.

Enfin, le gros homme fut allongé sur le plancher et un des inconnus braqua le rayon d'une lampe-torche et le déplaça pour dénicher la lampe fonctionnant à l'acétylène. Son compagnon l'alluma et la scène apparut dans toute sa cruelle netteté. Allongé sur le sol, Joazerio haletait avec difficulté. Non seulement il était ivre mais la peur le bouleversait.

Les deux hommes se penchèrent et Ugo vit qu'il s'agissait de deux Asiatiques, deux individus de taille moyenne, très minces. Certainement des Japonais. Il avait longtemps navigué en Extrême-Orient et ne confondait pas les divers types de populations.

— Vous nous avez menti, Joazerio, au sujet de cet exemplaire unique de film. Oui, menti, et nous voulons savoir à qui d'autre vous avez vendu ces différentes copies.

— Une seule... Un seul négatif...

— Nous avons fait une enquête. Vous vous êtes rendu à Belém sur la côte atlantique pour brouiller les pistes.

— Un photographe nommé Lamayo, précisa l'autre Japonais. Nous avons fait une enquête car des bruits circulaient. Nous avons vu arriver ce cargo commandé par un certain Ugo Cardone. Nos amis de Miami nous ont alertés. Le professeur Gemini se trouve à bord et Gemini est un spécialiste des Indiens invisibles, ceux dont on soupçonne l'existence sans jamais les voir.

— Le professeur est ici, dit le premier Japonais. Vous lui aviez écrit, peut-être envoyé des clichés extraits du film.

Joazerio essaya de s'asseoir, faisant des efforts ridicules. En même

temps, il gémissait et protestait de son innocence.

— Ce professeur est venu par hasard... Il y a une rumeur qui s'est répandue quand je suis revenu de l'expédition. Une fois à Leticia, j'ai été hospitalisé chez les bonnes sœurs. Je délirais. Il est possible que dans mon état fiévreux, j'aie laissé échapper quelques confidences.

Il réussit à s'asseoir mais, d'un coup de pied au menton, le plus petit des deux Japonais l'étendit pour le compte. Depuis son perchoir, Ugo vit que le journaliste était réellement sonné. Lui-même s'attendait à tout moment à être découvert car ces saletés de nattes crissaient sous le poids de son corps. Elles étaient glissantes et il devait se cramponner tant bien que mal pour éviter de tomber.

— Je vais puiser de l'eau.

Le plus grand saisit un seau auquel était fixée une corde, sortit et le rapporta plein. Il en balança le contenu sur Joazerio qui tressaillit et ouvrit les yeux.

— Tu nous a soutiré quinze mille dollars. Combien as-tu demandé au professeur américain ?

Secouant la tête, plus à cause de l'eau qui détrempait ses cheveux que pour protester, Joazerio gardait les yeux fermés.

— Gemini a engagé ce Cardone pour une forte somme, on parle de dix mille dollars. Il n'a pas entrepris ce voyage sans avoir des certitudes.

— Je n'ai pas vendu des copies, murmura le journaliste. Vous avez le négatif. Le reste, ça n'est que des rumeurs diffamatoires.

Le plus grand des Japonais s'approcha d'une étagère et en balaya les différents objets de la main. Il poursuivit son inspection, découvrit la carabine de Joazerio dans le hamac. Il sourit, retira le chargeur, préleva des balles. Il arracha les cartouches puis versa la poudre sur une feuille de papier.

Lorsqu'il eut fait un petit tas, il roula le papier et s'approcha de Joazerio.

— Gemini a-t-il des clichés ou encore mieux, le film ?

— Je vous ai dit que non.

Le Japonais sortit un briquet et fit jaillir la flamme.

— Enlève-lui son pantalon.

L'autre s'exécuta malgré les efforts du journaliste pour l'en empêcher. Il se retrouva en caleçon d'un blanc douteux, qui lui fut aussi arraché.

— Je vais enflammer ce tortillon et le jeter sur ton ventre.

— Tout va brûler, ricana l'autre.

— Ça sentira le cramé et non le bouc. Il ne se lave jamais ?

Il fit ce qu'il avait dit et Joazerio, les yeux exorbités, fixait ce tortillon de papier qui brûlait.

— Attendez... C'est vrai que j'ai fait faire deux copies par ce photographe de Belém... C'est vrai que j'ai pris contact avec le professeur Gemini et que nous avons entretenu une correspondance. Il est même venu me voir aujourd'hui, mais nous n'avons pas fait affaire. Les deux copies sont encore dans leur cachette.

Le Japonais souffla sur la flamme juste comme elle allait atteindre le petit tas de poudre. Ugo avait été sur le point de crever les nattes pour sauter à l'intérieur et se battre contre ces deux ignobles individus.

— Deux copies, c'est bien ce que nous a dit le photographe de Belém.

— Où sont-elles ?

— Vous... Si je vous le dis, vous me tuerez après...

— Nous prendrons les copies et nous disparaîtrons.

Joazerio ne paraissait pas convaincu.

— Laissez-moi partir avant. Vous finirez bien par les trouver. Ou bien je vous téléphonerai à votre hôtel. Vous avez bien un hôtel hein ? Je vous appellerai...

— Où sont-elles ?

Une nouvelle fois, le Japonais battait son briquet et en approchait la flamme de l'autre bout du tortillon qui ressemblait à un gros bonbon dans son emballage.

— La glacière... Il faut la déplacer.

Tranquillement, le Japonais déposa le tortillon de poudre sur la petite table, s'approcha de la glacière et la poussa. Lorsqu'il eut dégagé le dessous, il se pencha.

— Les deux lames de parquet, murmura le journaliste qui n'avait plus du tout envie de finasser avec ces deux-là.

Le Japonais sortit un couteau à cran d'arrêt de sa poche. La lame claqua et il souleva les deux planches comme l'avait précédemment fait Ugo.

— Vous devez voir une corde.

— La torche, ordonna l'homme.

L'autre la lui apporta. Il plongea le bras et remonta la corde puis la cruche en terre cuite.

— C'est un véritable égout qui coule là-dessous, grommela-t-il.

Il paraissait dégoûté et alla prendre une autre feuille de journal pour nettoyer la cruche avant d'insérer son couteau dans le ruban de latex. Le couvercle se souleva avec une sorte de soupir.

L'Asiatique plongea sa main et retira la sacoche en caoutchouc. Il en renversa le contenu sur le plancher. La copie du film tomba la première. Celle qu'Ugo avait laissée dans cette sacoche, mais la liasse des cinq mille dollars se coinça.

— Et l'autre ? s'impatia le Japonais resté auprès de Joazerio. Où est-elle ?

Son compatriote plongea la main, en retira les billets de banque. Il retourna complètement la sacoche.

— Il n'y a qu'une copie et cinq mille dollars.

— Mais je vous jure qu'il y avait deux copies et pas d'argent. Je ne sais pas d'où sort ce fric. J'ai encore vérifié la présence de ces deux copies en fin d'après-midi ! Puis il s'exclama : Je suis sûr que c'est ce type qui accompagnait le professeur. Oui, ce marin avec une casquette bizarre, un képi avec un rabat dans la nuque.

— Ugo Cardone ?

Le Japonais qui venait de trouver la cachette s'approcha du journaliste. Il tenait toujours son couteau à cran d'arrêt à la main.

— Tu leur as vendu une des deux copies et tu nous racontes des histoires. Nous savons maintenant qui est au courant de ta découverte.

Dans un geste rapide, il trancha la gorge du journaliste qui le fixait avec terreur.

CHAPITRE VII

Dans sa cabine du *Vesuvio*, Ugo Cardone achevait de se raser. On frappa à la porte et quand il eut crié d'entrer, le professeur Gemini parut.

— Vous voulez me voir ?

— Regardez sur mon bureau, dans le coin.

L'ethnologue s'approcha.

— L'enveloppe en papier beige.

Gemini l'ouvrit et en aperçut le contenu.

— Le film ?

— Une copie bonne à projeter.

— Joazerio a accepté de la vendre pour six mille dollars ?

Ugo essuya son rasoir avec soin et remplit son lavabo pour nettoyer son visage des traînées de savon à barbe.

— Vous l'avez forcé ?

— Joazerio a été tué, égorgé par deux Japonais. Il leur avait déjà vendu le négatif mais avait fait réaliser deux copies à Belém. Les Japonais avaient découvert la supercherie et ils sont venus lui demander des comptes.

— Vous étiez là ?

— Caché sur le toit.

— Et vous l'avez laissé égorger ?

— Ça a été si rapide que je n'ai pu intervenir. Ils ont fichu le feu avec la lampe à acétylène avant de fuir. J'ai failli cramer sur mon perchoir et me faire surprendre par les voisins qui se précipitaient.

— C'est vous qui l'avez tué !

Il regretta cette accusation car Ugo Cardone tenait son rasoir-couteau à la main et le regardait. Le capitaine haussa les épaules, referma le rasoir et le rangea dans son étui.

— Non, je ne l'ai pas tué. Je l'ai volé. J'avais découvert la cachette où il avait placé les deux copies. J'en ai pris une et je l'ai remplacée par de l'argent. Les deux Japonais l'ont ensuite menacé pour le faire parler, et ils n'ont trouvé qu'une copie et les dollars. Je reconnais être responsable de sa mort mais je ne l'ai pas tué. Il nous aurait vendu ce film dans l'après-midi qu'il aurait tout de même été assassiné parce qu'il manquait une des deux copies.

— Vous n'avez donc aucun remords ?

— Joazerio avait obtenu quinze mille dollars du négatif et pensait recevoir dix mille de chaque copie. Il se livrait à un jeu dangereux. Dans ce type de transaction, mieux vaut respecter une certaine morale.

— C'est vous qui parlez de morale après avoir volé ce malheureux et provoqué son assassinat ?

Ugo s'approcha et lui arracha l'enveloppe des mains :

— Je vous dois six mille dollars. Je pense négocier cette copie auprès des Japonais dans les dix mille dollars. Cette somme vous remboursera pour tout. Les six mille dollars et le voyage de retour aux USA. Satisfait ?

Les yeux de l'ethnologue fixaient l'enveloppe beige.

— Cette démarche ne demandera que quelques heures, une journée tout au plus, et vous rentrerez dans vos fonds.

Ennio Gemini respira profondément sans lâcher l'enveloppe du regard.

— Pour la première fois de ma vie, je vais devenir le complice d'une malhonnêteté qui s'est terminée par la mort violente d'un homme. Jusqu'ici, mes principes étaient d'une fermeté absolue mais ce que doit nous révéler ce film me paraît d'une telle importance que je dois m'incliner. Il ne sera plus question entre nous de la façon dont ce film est arrivé entre vos mains ni de Joazerio.

— Réfléchissez encore, car les Japonais ne vont pas nous laisser tranquilles. Ils savent que nous possédons ce film. Nous allons à tout moment risquer notre vie. Depuis notre arrivée dans cette ville, ils

rôdent sur les quais. Vous le savez fort bien.

— Pour l'instant, une seule chose m'importe. J'ai un projecteur dans ma cabine pour visionner ce film. M'accompagnez-vous ?

Chez Gemini, ils obturèrent le grand hublot donnant sur le pont, puis tendirent un grand torchon blanc sur l'une des cloisons. Gemini avait engagé le film et lorsque la lumière s'éteignit, les images furent tout de suite extraordinaires.

Joazerio filmait depuis une hauteur, une hauteur boisée car parfois un feuillage s'interposait, agité par le vent. Des Indiens au visage et au torse couverts de peintures planaient dans les airs à vingt, trente mètres de hauteur.

On n'apercevait pas tout de suite les ballons fixés dans leur dos au moyen d'une sorte de harnais, car ces ballons étaient faits d'une matière transparente, presque invisible sous certains angles.

— Du latex mais travaillé, façonné d'une certaine façon et qui ne représente qu'un faible poids pour ce type d'aérostat... Non, ce qui est faramineux, inexplicable, c'est le gaz qui remplit ces ballons. Il est d'une force ascensionnelle inconnue. Sachez que pour soulever un gramme, il faut un litre d'hydrogène dans les ballons et les dirigeables. Ces Indiens kouliks sont de petite taille, certes, et ils ne pèsent jamais plus de quarante à cinquante kilos mais il faudrait au minimum cinquante mille litres d'hydrogène pour les soulever de terre. Or ces ballons transparents sont loin de contenir autant de gaz. Ils forment une sphère grossière de dix mille litres environ. Même pas. Le diamètre est d'un peu plus d'un mètre, peut-être un mètre vingt.

— Aux États-Unis, il est question de fabriquer des dirigeables militaires gonflés à l'hélium.

Sous leurs yeux, les Indiens kouliks se livraient à différentes activités. Les hommes survolaient la forêt pour chasser à l'arc des oiseaux et des singes, voire des paresseux allongés sur les plus hautes branches. Les femmes se livraient à la cueillette de fruits, de baies, décapitaient des palmiers pour en prélever les têtes tendres. Les enfants tournoyaient dans les airs dans des rires interminables.

— Pour se poser, ils utilisent une sorte de soupape à la base. Si vous regardez bien, vous devez voir la ficelle qu'ils tiennent constamment. Un bout de sisal, plutôt. Ils ont aussi des cailloux comme lest.

— C'est donc que la source de ce gaz est à proximité.

— Vous parliez d'hélium. C'est un gaz très intéressant puisque contrairement à l'hydrogène, il ne peut exploser. Il est neutre mais sa force ascensionnelle est moindre, cependant. Or nous sommes en présence d'un gaz inconnu. Je vais jusqu'à supposer qu'un seul litre peut enlever dans les airs au moins cinq grammes si ce n'est plus. Remarquez comme ces ballons rustiques sont peu gonflés. Bien sûr, il faudrait que le gaz soit sous pression pour que le ballon soit une sphère parfaite. Nous savons désormais extraire l'hélium de l'air et même le liquéfier, ce qui est très difficile comme pour l'hydrogène. On en trouve à l'état naturel dans certaines sources d'eau radioactives et même dans les puits de gaz naturel.

Les images venaient de se dramatiser d'un seul coup. On découvrait les visages des trois compagnons de Joazerio crispés par la peur. Ils fuyaient dans la forêt, rejoignaient une pirogue et se mettaient à pagayer furieusement. La caméra filmait la cime des arbres bordant le *rio* où ces hommes-là naviguaient. Apparaissaient les premiers Indiens volants.

— Regardez cette pluie de flèches, commentait Gemini.

— Joazerio était un bon journaliste. Malgré sa panique il continue de filmer et nous laisse un document fantastique.

Un des compagnons du journaliste venait de recevoir une flèche en pleine gorge. Le sang jaillissait de la jugulaire que le malheureux essayait vainement d'obturer. Les Indiens kouliks devenaient de plus en plus nombreux dans les airs. Un des fuyards épaula son fusil et un homme volant tomba comme une pierre avant de disparaître dans les arbres immenses. Il y en eut deux autres mais déjà un second Blanc était tué net d'une flèche en plein cœur.

— Leurs arcs sont très puissants pour parvenir à percer ainsi le thorax, murmura Gemini.

Ce fut tout. Joazerio n'avait pu recharger sa caméra et n'avait songé qu'à fuir. Peut-être avait-il atteint une zone de frondaison basse recouvrant le *rio* et empêchant les Indiens kouliks de voler au-dessus de la pirogue.

— Il a dû se cacher, passer quelques jours horribles avant de rejoindre la civilisation.

— Il a parlé aux Japonais d'un hôpital tenu par des religieuses à

Leticia.

— C'est une bourgade, un poste avancé à la frontière du Brésil et du Pérou, sur l'Amazone.

Le professeur réembobina le film et ils le projetèrent une seconde fois, s'arrêtant très souvent sur certaines images. Elles recelaient toujours la même magie, la même incroyable puissance émotionnelle.

CHAPITRE VIII

Le même jour, Milfried télégraphia à Sao Paulo de Olivença pour louer un vapeur capable de remonter le cours des *nos* aux eaux peu profondes. On leur avait indiqué une compagnie qui en possédait plusieurs et la réponse arriva en début d'après-midi. On leur demandait de déposer une caution dans une banque locale pour garantir leur engagement.

L'expédition se préparait. Il fallait embarquer des vivres adaptés au pays, des médicaments, des armes. L'alimentation serait à base de *carne del sol*, cette viande séchée au soleil qui peut se conserver assez longtemps. Le bateau à aubes loué à Sao Paulo de Olivença ne serait qu'une embarcation sommaire où la machine à vapeur, alimentée au bois, occuperait la majeure partie de la place disponible. Pas de cabines mais une toile de tente tendue au-dessus du pont et des hamacs pour dormir. Et une réserve d'eau potable.

— Nous devons aller jusqu'à Leticia et c'est à partir de ce poste militaire que commencera véritablement l'expédition en région inexplorée, au pays des Indiens invisibles.

Une carte assez imprécise complétait les dernières images dramatiques du film et ce n'était qu'à la deuxième projection qu'ils s'en étaient aperçus. Il fallait obtenir une image fixe pour la découvrir. Ils avaient failli la négliger.

— Nous devons emprunter des *rios* qui ne sont même pas bien définis sur les cartes officielles, annonça l'ethnologue qui, au départ des États-Unis, s'était procuré un important stock de relevés géographiques. Nous savons tous que la fantaisie est de mise dans l'établissement de ces documents, et comme il n'y a jamais eu de guerre dans cette région, les cartes d'état-major n'existent pas.

Les patrons des *seringueros*, seuls, connaissent parfaitement toutes les régions où poussaient les plus beaux hévéas mais là où voulait se rendre l'ethnologue, personne ne s'y était jamais vraiment risqué.

— Ceux qui l'ont fait ont disparu ou en ont gardé le secret, tout comme Joazerio qui a évité de faire ses confidences.

— Sait-on seulement ce qu'il allait faire dans ces contrées

inexplorées ? demanda Ugo.

— Comme elles sont proches du Pérou, toute une bande de gens cupides s'imaginent qu'on peut encore découvrir des trésors incas. Les Incas passent à tort ou à raison pour avoir utilisé beaucoup d'or. Joazerio rêvait certainement d'un trésor considérable.

— Les Japonais qui l'ont tué l'accusaient d'avoir un peu trop parlé et lui, pour se justifier, a répondu qu'il était revenu de chez les Indiens volants très mal en point. Une forte fièvre l'avait forcé à séjourner dans une sorte d'hôpital tenu par des religieuses. Il pense que, dans son délire, il a dû raconter ce qui lui était arrivé, à lui et à ses compagnons. Je suppose aussi que les autorités ont fait une enquête. Il serait intéressant de perdre quelques jours à Leticia pour essayer d'en savoir davantage.

Milfried recevait les fournisseurs et établissait les listes des achats nécessaires, aidé par Hassanian en ce qui concernait la nourriture. Ses deux amis interpellèrent Ugo pour en savoir plus sur le but exact de cette expédition.

— Seul le professeur peut vous mettre au courant, dit Ugo.

— Nous savons que vous avez acquis un film d'amateur qui vous a coûté fort cher. Qu'en est-il exactement ? demanda Milfried.

Le soir même, Gemini acceptait de leur faire une projection. Ils restèrent étrangement silencieux durant les quelques minutes nécessaires au défilé de toutes les images. Lorsque la lumière revint dans la cabine du professeur, Hassanian se leva et secoua la tête en regardant son capitaine.

— Faites excuse, mais je n'y crois pas. C'est du cinéma. Je veux dire, du cinéma comme on en voit dans les salles un peu partout dans le monde. C'est impossible que ce soit un reportage. Celui qui vous a vendu cette pellicule s'est foutu de vous.

— Il en est mort, fit Ugo, mal à l'aise. On l'a tué pour l'empêcher de vendre des copies qu'il en avait tirées. Si c'était du bluff, il serait encore en vie et la risée de tout le monde.

Seul Milfried se taisait et regardait l'écran vide d'images, comme s'il espérait la poursuite d'un rêve merveilleux.

— Ils volaient, murmura-t-il enfin. Ils jouaient, chassaient, montaient, descendaient. Je n'ai jamais rien vu de tel. Un peuple heureux, libéré de la pesanteur, vivant de la nature.

— N'oublions pas qu'ils savent aussi défendre leur territoire et leur secret. Joazerio a bien failli ne pas en revenir. Ces Indiens qu'on appelle Invisibles doivent espérer qu'aucun survivant n'a pu rejoindre la civilisation blanche.

— Donc, ils connaissent notre existence ?

— Certainement, mais ils nous fuient. Ils se dérobent et ne veulent surtout pas de rencontre, même pas un regard.

Hassanian se rassit et resta silencieux pendant que la discussion se poursuivait. Et soudain, il protesta :

— Avons-nous le droit ? Avons-nous le droit de partir à leur recherche, de risquer d'entraîner à notre suite des centaines de voyous qui saccageront tout ?

— Ce gaz qui gonfle ces ballons transparents, le fabriquent-ils ou bien le trouvent-ils à l'état naturel chez eux ?

— Nous l'ignorons, répondit Gemini. Je ne vois même pas ce qu'il peut être. Il ne correspond à rien de connu, non seulement sur terre mais dans l'univers. L'analyse de son spectre pourrait seule nous renseigner.

CHAPITRE IX

En compagnie du chef mécanicien Palacio, Ugo inspectait la salle des machines quand un matelot vint lui dire qu'une femme demandait à le voir.

— Elle a quelque chose à vendre ou bien c'est une journaliste ?

L'homme n'en savait rien. Lorsqu'il pénétra dans le carré où la visiteuse attendait, Ugo eut un choc. La jeune femme était d'origine asiatique.

— Mon nom est Soumiù Leesang. Je cherche un embarquement pour Sao Paulo de Olivença.

C'était une très jolie fille, très agréable à regarder dans sa robe légère. Mais Ugo estima que les Japonais usaient d'un stratagème grossier pour embarquer à son bord une espionne qui les renseignerait.

— Nous ne prenons pas de passager, dit-il sans montrer qu'il n'était pas dupe.

— Je suis évidemment prête à régler mon passage comme il se doit.

— Désolé, mais je dois refuser.

La jeune femme souriait tranquillement, très sûre d'elle, ce qui irrita profondément Cardone. Il se dirigea vers la porte :

— Vous trouverez facilement un autre bateau. Il y a tous les jours des départs pour ce genre de destination et une fois par semaine un petit paquebot remonte jusqu'au Pérou.

— Je préférerais votre bateau. Les autres sont toujours surchargés et l'on ne trouve que rarement des cabines particulières. Je n'ai pas envie de partager la mienne avec n'importe qui. Je choisis librement ceux qui partagent mon intimité et je déteste qu'on s'impose à moi.

— C'est tout à votre honneur, fit-il, ironique, mais il n'y a pas de place pour vous à bord de ce cargo. Moi aussi, j'aime choisir ceux que j'embarque à mon bord.

De toutes petites dents blanches mordirent une lèvre inférieure un peu boudeuse.

— Je crois pourtant que vous ne pouvez pas me refuser une place de passagère, fit-elle toujours aussi tranquillement.

— Bien. Maintenant, si vous voulez bien descendre à terre. Je dois encore effectuer quelques vérifications sur mon bateau...

Il sortit dans la coursive et se retourna. Elle ne le suivait pas. Elle n'avait même pas quitté le carré. Furieux, il y retourna et la trouva assise au bout de la table des repas.

— On doit être très bien installé ici, lui dit-elle, et je suis certaine que votre cuisinier soigne particulièrement la nourriture qu'il sert.

— Voulez-vous quitter mon bord ou dois-je vous faire expulser par deux marins ?

— Vous n'en ferez rien.

Elle ouvrit son sac et y prit une cigarette qu'elle alluma en prenant tout son temps.

— L'autre soir, je me trouvais pas hasard du côté de la Mission évangéliste. Vous connaissez cet endroit ? On m'avait dit qu'on pouvait y entendre des chœurs merveilleux et c'était exact. Je n'ai pas été déçue. C'est un étrange quartier que celui que l'on trouve là-bas. Un quartier misérable, mal famé, curieux avec toutes ces habitations construites pour la plupart sur des radeaux que les occupants peuvent déplacer à leur guise lorsqu'ils veulent changer d'adresse.

Ugo s'attendait vaguement à ce genre d'allusion. Il restait silencieux.

— Je vous ai aperçu vers les onze heures du soir, alors que les chants venaient de se terminer.

— Je crois plutôt que vous m'avez suivi. Vous n'êtes pas fille à aller écouter les chants religieux pendant une ou deux heures.

— Qu'en savez-vous ? Il existe beaucoup de chrétiens dans l'Extrême-Orient. De toute façon, ces chants pourraient être d'un exotisme passionnant pour moi qui viens de si loin. Je vous ai vu emprunter ces *iguarapés* malodorants. Vous vous êtes rendu chez un ancien journaliste qui s'est retiré dans cet endroit déplaisant pour fuir le monde, et peut-être quelques ennemis.

— Vous me connaissiez donc ?

— Je me promène souvent sur les quais en face de votre cargo.

— En ce moment, beaucoup de Japonais en font autant. Nous avons l'impression d'intéresser bon nombre de vos compatriotes. Et vous la première, bien entendu.

— Quelle triste fin pour le pauvre Joazerio. On a cru qu'il avait péri dans l'incendie de sa case. Il aurait mis le feu accidentellement parce qu'il était ivre mort.

— Si vous étiez là, vous avez dû voir que deux hommes le raccompagnaient chez lui, deux Japonais précisément.

— Je ne sais pas encore ce que je raconterai aux policiers si je dois séjourner quelque temps dans cette ville où l'on s'ennuie beaucoup. Évidemment, si je pouvais profiter de votre cargo pour remonter l'Amazone, je n'aurais pas l'occasion de bavarder à droite et à gauche et de raconter n'importe quoi...

— Ce sont ces deux hommes qui vous envoient ? demanda sèchement Ugo.

Elle écrasa sa cigarette dans un cendrier et se leva :

— Je n'entretiens aucune relation avec des gens de cette sorte, monsieur Cardone. Ce sont des êtres malfaisants.

— Donc, vous savez très bien que ce sont eux qui ont assassiné le journaliste ?

— J'en suis persuadée, mais croyez-vous que la police le sera aussi ? Alors, vous m'acceptez comme passagère ?

CHAPITRE X

Le bateau à aubes qu'ils devaient louer à Sao Paulo de Olivença se fit attendre trois jours et, exaspéré par la désinvolture de l'armateur, Ugo faillit l'étrangler. Milfried dut le lui arracher des mains. L'autre hurlait qu'il allait porter plainte, que la police du pays n'avait rien à lui refuser. Il finit par se calmer et avoua que le *Sao-Pedro*, leur bateau, attendait du fret en amont, des boules de latex.

Les deux hommes rejoignirent le *Vesuvio* à l'ancre devant le petit port envasé.

— Je croyais que la Japonaise devait nous quitter ici même, remarqua Milfried en désignant la silhouette élégante qui les attendait à l'échelle de coupée.

— Elle veut visiter Leticia.

— Leticia ? Ce n'est même pas une bourgade. Un poste militaire, un hôpital sommaire tenu par des sœurs, un magasin général et des boules de caoutchouc fumé qui attendent d'être embarquées.

— Tu connais ?

— Non, mais je me suis renseigné. Je n'aime pas la présence de cette Japonaise. Elle nous espionne.

Le *Sao-Pedro* finit par arriver et tous restèrent confondus en découvrant que ce qu'on appelait « vapeur » n'était qu'une sorte de longue barque dotée de deux roues à aubes, d'une machine qui prenait la moitié de la place disponible et d'un emplacement réservé aux provisions de bois. Une toile pourrie, rapiécée, protégeait du soleil et des intempéries, à l'avant. Le pilote devait se jucher sur une sorte d'estrade pour apercevoir l'étrave et sa route.

— On va embarquer là-dedans ? demanda Hassanian, la gorge nouée... Il n'y a même pas de cambuse. Je vais faire comment moi ?

Il découvrit qu'il devait utiliser la chaleur de la chaudière pour préparer les repas tandis que le chef mécanicien Palacio, qui ne serait pas du voyage, auscultait la machine.

— Vous éviterez de la pousser. La chaudière peut exploser à tout moment. Évitez la surpression, sinon la vapeur vous brûlera tous.

Seule Soumiù accepta avec le sourire cette installation sommaire. Elle accrocha son hamac et posa son sac.

— Pour une fille qui craint la promiscuité, vous allez être servie, ricana Ugo.

Le cargo resterait à Sao Paulo sous la responsabilité de Palacio. Le professeur Gemini, Hassanian, Milfried et Ugo embarqueraient sur le bateau à aubes, ainsi que la Japonaise, bien sûr. Le reste de la journée fut nécessaire pour loger les vivres, le matériel, les armes. Ugo avait prévu large et quelques caisses avaient un contenu mystérieux.

Il leur fallut trois jours pour rejoindre Leticia. Le petit vapeur ne pouvait aller plus vite que trois ou quatre nœuds à l'heure et consommait beaucoup de bois. Ils faillirent en manquer et durent encore ralentir la vitesse pour atteindre un petit poste sur pilotis qui en vendait à un prix exorbitant, mais il fallut en passer par là.

— On ferait mieux de le faire nous-mêmes, fulminait Ugo, mais lorsqu'il contemplait les rives inabordables à cause des racines aériennes et des arbres morts, il se résignait.

La visite à l'hôpital de Leticia ne donna pas grand-chose. La sœur qui s'était occupée de Joazerio était retournée au Pérou. On savait que le journaliste avait ramé pendant plus de quinze jours avant de rejoindre l'Amazone.

— Pourquoi ne quitte-t-elle pas le bord ? demanda Milfried lorsqu'il se rendit compte que Soumiù aidait Hassanian à préparer le repas avec les denrées fraîches qu'ils avaient rapportées du magasin général.

— Nous nous sommes mis d'accord, dit Ugo mal à l'aise.

Même à Leticia existait un service télégraphique au poste militaire, et il préférait ne pas prendre le risque d'être dénoncé par cette fille. Il ne pouvait expliquer au bosco qu'il pouvait être accusé du meurtre du journaliste.

Le lendemain, ils remontaient un *rio* débouchant sur la rive gauche en direction du nord-ouest.

— Nous risquons de pénétrer au Pérou mais dans ces régions-là, il n'y a pas de gardes-frontière.

Lorsque les Japonais attaquèrent, le bateau à aubes se trouvait au milieu du courant et la chance voulut que Soumiù se trouvât à l'arrière en train de laver ses affaires, puisant de l'eau avec un seau.

— Nous allons être rejoints par un puissant canot automobile, dit-elle, et à votre place je sortirais les armes.

Ugo, qui était à la barre, faillit ne pas l'écouter, par simple réflexe d'amour-propre, d'autant qu'il lui tenait rancune pour son chantage. Il n'hésita qu'une minute et donna l'alerte. Milfried arriva avec des carabines à répétition et des boîtes de cartouches. Ugo lui confia la barre à roue, alla dans la soute du bateau, fit sauter le couvercle d'une caisse, puisa dans la paille à deux mains pour en extraire deux fusils-mitrailleurs. Dans une autre, il trouva des boîtes rondes et il remonta le tout sur le pont.

— Je suis bonne tireuse, disait Soumiù à Milfried. Donnez-moi une carabine.

— Pour que vous la retourniez contre nous ?

— C'est moi qui ai entendu le moteur du canot. Regardez, il approche.

Un monstrueux canot se cabrait à la surface du *rio*, lancé à quarante nœuds environ.

— C'est peut-être la police, la douane ou les hommes de la protection des Indiens.

— Ce canot se trouvait à Manaus à bord d'un cargo japonais. Ils vont vous couler.

Hassanian arriva avec des jumelles.

— Je vois deux hommes qui installent quelque chose. Oh non ! Une mitrailleuse.

Le professeur Gemini reçut une carabine qu'il considéra avec effroi.

— Je n'ai jamais su me servir d'un engin pareil, fit-il.

Mais lorsque la première rafale passa au-dessus de leur tête et piqueta la haute cheminée, il s'agenouilla derrière le bordé et épaula maladroitement pour tirer sur le canot. La jeune fille prit d'autorité une autre carabine, tandis que Milfried vidait le chargeur de son F.-M. et en enfonçait un second.

Le canot les dépassa puis fit un demi-tour sans rompre sa vitesse, si bien qu'il bascula dangereusement en soulevant un mascaret d'eau. Ugo se déplaça sur bâbord et lança tranquillement ses boîtes rondes vers la rive. Elles ricochaient sur l'eau et bientôt il y en eut six qui formaient une sorte de ligne en pointillé.

Hassanian saisit l'autre fusil-mitrailleur, courut vers l'avant, posa le trépied sur la pile de bois et commença de tirer. Mais les rafales de la mitrailleuse l'obligèrent à abandonner la partie. Il hurla que des balles avaient fait éclater la coque en dessous de la ligne de flottaison et que l'eau s'y engouffrait.

Prudent, Ugo releva la tête, les yeux à ras du bordé. Le canot se rapprochait. Ces Japonais, très imbus de leur supériorité, prenaient un grand risque.

— Arrière toute ! hurla Cardone.

Milfried, sans lâcher sa carabine obéit, très étonné de cet ordre. Les roues à aubes patinèrent un instant, soulevant des quantités d'eau qui les détremperèrent tous mais le bateau repartit en arrière comme s'il fuyait le combat. Ugo surveillait ses boîtes qui dansaient au rythme des vagues, soulevées par les deux bateaux.

— Pourquoi en arrière ? cria Hassanian. Moi je veux les hacher menu comme la viande pour la moussaka.

Le canot leur fonçait dessus : il allait peut-être éperonner leur flanc pourri. Ugo jeta son F.-M., prit une carabine et visa l'une des boîtes alors que le canot en approchait. Celle-ci explosa, soulevant une trombe d'eau de dix mètres au moins. Déséquilibré par le remous et la vitesse, le canot automobile dérapa sur sa droite et vint heurter une deuxième boîte. Celle-là le déchiqueta sur plus d'un mètre et l'eau pénétra dans l'embarcation. Le pilote oublia de couper les gaz et le puissant bolide pivota sur lui-même, son gouvernail bloqué. Tous les occupants se retrouvèrent par-dessus bord.

— On dirait qu'il a le tournis, fit Hassanian interloqué.

— Mon Dieu ! cria le professeur. Ils vont se faire hacher par l'hélice.

Celle-ci projeta dans le soleil une gerbe d'un rouge cru d'une taille telle que quelques gouttes retombèrent et constellèrent la toile du *Sao-Pedro*.

Et d'un coup, le canot s'enfonça et disparut. Il ne restait que deux

corps sans vie et des débris humains un peu partout. Ugo fit sauter les trois mines encore intactes à coups de carabine.

CHAPITRE XI

Le *rio* n'était plus qu'un gros ruisseau aux berges si rapprochées que parfois les roues à aubes tournaient sur de la vase solidifiée. Le bateau sortait presque entièrement de l'eau et oscillait comme une grande balançoire. À bord, le bois et les provisions mal amarrées se répandaient sur le pont : ils en devenaient même dangereux pour les cinq occupants. Imperturbable, le professeur Gemini établissait l'itinéraire et faisait des relevés au sextant comme s'il se trouvait en pleine mer. Puis le lit s'élargissait, devenait plus profond. De telles nappes pouvaient s'étendre sur des dizaines de kilomètres, peuplées de caïmans jacarés qui guettaient le vapeur, leurs yeux globuleux à fleur d'eau. Il y avait aussi des fleurs magnifiques, surtout des orchidées mais aussi des jacinthes d'eau. Hassanian péchait souvent des piranhas. Il avait appris à Manaus comment éviter leurs terribles mâchoires pour les jeter dans la poêle à frire. Leur chair était excellente.

L'atmosphère devenait excessivement lourde, gluante, les arbres pleuraient sans cesse. Sans cesse, il fallait s'arrêter pour colmater les trous de la coque, laissés par les balles de mitrailleuses. Dans cet air surchargé d'humidité, le goudron ne tenait pas très bien. La cheminée percée laissait échapper sur les côtés des tourbillons de fumée à un niveau si bas qu'ils envahissaient l'abri de toile et les suffoquaient tous.

« Nous ressemblerons bientôt à des harengs saurs », pronostiquait Hassanian qui parvenait tout de même à leur servir une nourriture acceptable. Soumiù restait égale à elle-même. Malgré son attitude courageuse durant l'attaque de ses compatriotes, Ugo se méfiait encore d'elle, alors que les autres paraissaient charmés par sa présence, y compris le professeur Gemini qui, parfois, attardait son regard de myope sur ses petites fesses rondes moulées par un pantalon de toile ou par un short assez court.

— Demain, annonça-t-il un soir, nous devrions découvrir un affluent sur la droite que nous emprunterons. J'ignore si notre tirant d'eau nous permettra d'y naviguer, mais d'après le plan de Joazerio sur la pellicule, c'est la direction à suivre.

Lorsque Ugo découvrit cet affluent, il déclara que jamais leur rafiot

ne pourrait s'y engager. Des herbes très longues et épaisses affleuraient la surface. Il y avait des troncs d'arbres pourris où des oiseaux échassiers se posaient. Certains troncs n'étaient autre que des caïmans et de petits échassiers venaient fouiller de leur bec entre les écailles, gourmands des parasites de ces sauriens. Il y avait même un oiseau de taille menue qui passait son temps à nettoyer les dents de ces animaux voraces.

Le *Sao-Pedro* avançait lentement ; ses roues attaquèrent les herbes comme une moissonneuse faucheuse, en projetant des paquets un peu partout et évidemment sur la toile. Mais on avançait, à un nœud à l'heure parfois, ce qui valait mieux que de marcher dans la forêt sur un rythme encore plus lent. D'ailleurs, Ugo se demandait comment ils auraient pu se tailler un chemin dans cette épaisseur verte, si compacte que le regard ne la pénétrait pas au-delà de trois mètres.

Le pire, c'étaient ces pluies de sève qui ne cessaient jamais. Certaines étaient acides, urticantes et obligeaient à se protéger sous des toiles imperméables. D'autres sucrées attiraient des insectes si nombreux et si monstrueux que le cauchemar devenait diurne. Il pleuvait aussi et ces averses puissantes, de véritables cataractes, lavaient tout sur leur passage. C'était un grand soulagement quand elles cessaient, mais alors se développaient à une vitesse visible à l'œil nu toutes sortes de plantes parfois inquiétantes. Des moisissures, des mycoses dans les replis des corps.

— Demain, nous devons faire du bois, annonça Ugo avec l'impression de prédire une catastrophe.

Ils faillirent en manquer car aucun endroit ne leur paraissait abordable. Ils finirent pas se décider et établirent une sorte de passage avec les planches prélevées au pont pour trouver un sol ferme sous les arbres immenses. Juste à côté de plusieurs ruches sauvages. Les abeilles contrariées les forcèrent à fuir.

— Le foyer va s'éteindre, annonça Hassanian qui, en tant que coq, veillait à entretenir la chaudière.

Ils trouvèrent un bois mort si humide, si envahi de bestioles qu'il étouffa en partie le feu. Ugo dut sacrifier une bouteille entière de whisky pour le faire reprendre. Deux autres bouteilles vouées au même sort, la mort dans l'âme, leur donnèrent assez de vapeur pour découvrir une petite plage de sable très accueillante. Sauf qu'ils durent abattre une dizaine de jacarés avant de pouvoir débarquer. De petits caïmans que l'on appelait « babas » se précipitèrent avec reconnaissance pour dévorer ces grands ennemis qui les persécutaient.

Ils trouvèrent du bois mort et sec, une aubaine. Toute la journée du lendemain fut nécessaire pour manier la hache, la scie, transporter les rondins. Le professeur Gemini tint à se joindre à eux.

— Nous tiendrons encore trois jours, fit Hassanian, mais ensuite... Moi, j'ai l'impression que le lit du *rio* se rétrécit et que nous n'avons plus beaucoup d'eau sous la coque.

Ugo, à l'avant, jetait parfois la sonde, et ses relevés faisaient dresser ses cheveux sur sa nuque, mais son étrange casquette à rabat cachait cette manifestation capillaire d'angoisse.

— Il faut attaquer la *carne del sol*, dit Hassanian. Les conserves commencent à se raréfier. Malgré la graisse dont elles sont enduites, elles rouillent à une allure inquiétante. Je vais les plonger dans un bac contenant tous les corps gras du bord.

Ils souffraient tous d'ulcérations, de démangeaisons et un jour, Soumiù arracha sa chemise avec frénésie. Un scolopendre énorme, long de trente centimètres, venait de tomber d'une branche basse entre ses seins. Ugo découvrit qu'elle ne portait pas de soutien-gorge et que ses seins étaient d'une fermeté ivoirine délicate. Elle le fixa dans les yeux et lui demanda de regarder si elle n'avait pas été mordue, ce qui était excessivement dangereux. Il ne remarqua rien de tel mais cet examen attentif le laissa songeur pour le reste de la journée.

— Nous approchons de l'endroit où Joazerio et ses compagnons furent attaqués par les Kouliks, alors qu'ils retournaient vers la civilisation, confia le professeur à Ugo.

— Gardons ça pour nous, dit Cardone. Nos amis sont trop inquiets et affaiblis pour ajouter cette information à leurs tourments.

— Nous approchons donc de ce fameux endroit où évoluaient en toute allégresse nos amis volants. J'ai étudié le film autant que je l'ai pu à bord de votre navire, et je pense que le journaliste et ses amis se trouvaient en haut d'une falaise, une falaise qui surplombait une sorte de cirque pour la première partie du film. C'est au retour qu'ils ont été découverts.

— Combien de jours de souffrances encore ?

— Je l'ignore. Peut-être moins d'une semaine, mais nous devons certainement abandonner le vapeur. Nos épreuves actuelles risquent de nous apparaître comme dérisoires lorsque nous marcherons dans la

forêt. Il est possible que le *rio* se transforme en amont en une sorte de torrent que nous remonterons. À pied, bien entendu. Nous abordons un terrain plus montagneux qui se situerait, si mes relevés sont exacts, en territoire colombien à l'extrême sud-est de ce pays, une région qui n'a jamais été explorée jusqu'à présent.

Sur ordre d'Ugo, Hassanian confectionna ce soir-là un repas soigné, abandonnant la *carne del sol* et les piranhas frits. Des conserves françaises et italiennes furent la bonne surprise de ce souper qui risquait d'être le dernier pris à bord de ce bateau à aubes. Ce rafirot tant décrié, si pourri, représentait tout de même encore un confort minimum. La longue progression en forêt deviendrait vite, en moins de quelques heures, une épreuve peut-être insurmontable pour certains d'entre eux.

On but aussi un peu de whisky et on se coucha en faisant mine d'être euphorique, mais chacun appréhendait le lendemain. Le *Sao-Pedro* put repartir, profitant d'une nappe d'eau relativement profonde. Ce n'était que partie remise, pensait Ugo en voyant devant lui les arbres se rapprocher encore plus, ne laissant qu'une sorte de ruisseau impropre à la navigation.

Tout d'abord, ils crurent qu'une averse de grêle transperçait la toile de protection, mais plusieurs flèches se fichèrent dans les planches du pont.

— Nous sommes attaqués ! hurla Hassanian. Ils sont planqués dans les arbres.

CHAPITRE XII

Malgré le danger, Ugo courut à l'avant, hors de la protection symbolique de la toile. Il leva les yeux. Il les vit et Soumiù puis le professeur qui le rejoignirent les virent à leur tour. Ils étaient une douzaine, peut-être plus, tout là-haut, bien au-dessus des arbres, dans le soleil déjà déclinant, et cette lumière irisait leurs ballons transparents, y accrochant des éclairs de couleurs primaires.

— Je n'aurais jamais cru, commença le professeur... Jusqu'au bout j'ai raisonnablement douté, comme doit le faire un scientifique sérieux. Je pensais que le document était habilement truqué, si habilement que nul n'avait pu en dévoiler la supercherie. Et ils sont là-haut, à près de cinquante mètres de hauteur...

— Oui, dit Hassanian, qui risquait une tête imprudente, et ils bandent leurs arcs une nouvelle fois. Faites attention !

Ils durent se réfugier dans la soute où l'on ne pouvait rester debout. Chacun trouva une place entre les caisses de matériel et de provisions. Pourtant, l'ethnologue ne pouvait s'empêcher de marcher à quatre pattes pour aller les contempler.

— Ils sont toujours là, dit-il. Ils nous guettent. Nous devons attendre la nuit pour sortir.

Les Indiens s'obstinaient à surveiller le bateau, flottant au gré des ascendances d'air chaud. Ils ne tiraient plus de flèches. Peut-être avaient-ils épuisé toutes celles de leur carquois, un étui qu'ils portaient sur la hanche droite.

— Vont-ils passer la nuit au-dessus de nos têtes ? demanda Hassanian.

— Écoutez, on dirait qu'il pleut.

Effectivement, il y avait un bruit de gouttes sur la toile et le pont. Soumiù alla regarder au-dehors et resta silencieuse.

— Ils sont partis ? demanda Gemini.

La jeune fille se mit à rire, s'étranglant encore en rentrant dans la

soute. Ugo voulut en avoir le cœur net et alla voir à son tour. Il comprit la raison de ce fou-rire inextinguible.

— Ils nous pissent dessus, tous en chœur, cria-t-il.

Et puis ils disparurent comme un mirage. Les cinq finirent par sortir de la soute et commencèrent à ramasser les flèches.

— Faites attention, elles sont peut-être empoisonnées, prévint le professeur Gemini.

Ugo inspectait le lit du *rio*. Il découvrit que les aubes s'enfonçaient dans un bon mètre de sable noir et de vase. Le foyer de la chaudière, négligé depuis plusieurs heures, était presque éteint et il n'y avait plus de vapeur. Ils jugèrent inutile de relancer le foyer, la nuit empêchant toute manœuvre de dégagement.

— Je regrette d'avoir manqué de courage, gémissait le professeur, et de ne pas avoir osé voir dans quelle direction ils s'éloignaient.

— S'élever dans les airs, c'est une chose, mais comment avancent-ils ?

— Dans le film, on distingue des sortes de nageoires, des palmes à leurs pieds et aussi aux avant-bras. Je suppose qu'ils doivent ramer dans les airs.

— Ils ne progressent pas à grande vitesse. Combien ? Deux, trois kilomètres à l'heure ?

— C'est ce que je pense aussi.

— Ils nous ont laissés juste avant que la nuit ne tombe. Donc ils n'avaient pas un grand trajet à faire pour rejoindre leur village ou leur campement...

Gemini approuva, le visage soudain rayonnant.

— Nous devons les chercher dans un rayon de trois à cinq kilomètres, pas davantage.

— Vous avez tout à fait raison... Demain, nous allons sûrement les surprendre.

— Trois à cinq kilomètres en forêt... et quelle forêt ! Si nous devons nous frayer un passage à coups de machette, il est possible que nous n'effectuions que quelques centaines de mètres à l'heure.

— Lors de ma dernière expédition, qui remonte à quatre ans, nous avançons encore moins vite, avoua Gemini, confus. Nous avons engagé des porteurs et des *seringueros* qui taillaient la route pour nous, et dans mon égoïsme, je ne me suis pas rendu compte qu'il fallait autant de temps pour progresser de quelques mètres. Quelques jours seront nécessaires. Allez-vous dégager le *Sao-Pedro* de cette boue ?

— Seulement pour le préparer en vue du retour. Nous tâcherons de trouver une nappe d'eau qui soit assez large pour faire demi-tour. Je pense qu'au-delà, nous ne pourrons plus naviguer.

Ce soir-là, ils ne songèrent nullement à dormir. Aucune lampe ne brilla à bord par mesure de prudence et ils chuchotèrent longuement sur l'apparition des Indiens volants. Milfried avouait qu'il lui était difficile d'accepter cette apparition surnaturelle.

— Je suis d'un pays où l'on rencontre, paraît-il, des fantômes, mais moi, je n'en ai jamais vu. J'ai pu observer les Kouliks dans le ciel, mais n'était-ce pas une hallucination collective ? Nous sommes fatigués, harcelés par une nature dangereuse et étrange. Nous nous attendions à une telle apparition, et je me demande si nous ne l'avons pas créée de toutes pièces avec notre propre imagination. Le plus étrange, c'est que nous avons des appareils photographiques et même une caméra qui se remonte comme une pendule avec une clé. Nous avons oublié de les utiliser, comme si, dans le fond de nous-mêmes, nous restions persuadés que ce spectacle était purement imaginaire.

— Non, mon garçon. Il ne l'était pas. N'oubliez pas cette pluie de flèches. Nous avons réellement vu les Indiens kouliks voler. Nous avons aperçu les ballons qui les soulèvent à cent-cinquante pieds du sol. Certes, ils ne pourraient atteindre de hautes altitudes, mais ce système leur suffit pour planer au-dessus de la forêt. Au lieu d'être dominés par elle, de subir ses dangers, ses animaux féroces, ses insectes redoutables, ce sont eux qui la dominent.

— Dans ce cas, remarqua Soumiù, ils doivent avoir une très haute opinion de leur personne et de leur pouvoir. Ne faudra-t-il pas en tenir compte lorsque nous les aborderons ? Leur susceptibilité devra être ménagée.

Ils se réveillèrent dans l'aube humide et regardèrent instinctivement le ciel, mais des brumes épaisses descendaient presque au ras de l'eau.

Le rafiote ne repartit qu'au milieu de la journée et parcourut encore deux à trois kilomètres avant de parvenir dans une sorte de bassin

circulaire aux eaux claires et profondes. Leur navigation s'arrêterait là. Le *rio* se précipitait dans le petit lac par une cascade assez haute et au-delà, il n'était plus qu'un ruisseau torrentueux.

CHAPITRE XIII

Les deux journées suivantes furent accablantes. Ils eurent l'impression de tourner en rond lorsque, après des heures et une nuit de marche, ils retrouvèrent leurs propres traces, leurs propres coups de machette.

— J'ai tailladé moi-même ce buisson d'orchidées, affirma Milfried. Nous avons ensuite pris sur la droite. Il faut aller tout droit. Le sol me paraît en pente. Nous atteindrons peut-être un promontoire, un point de vue. Même les boussoles ne sont plus très sûres.

— Il doit exister des gisements ferreux dans le sous-sol, répondit le professeur. Mais faisons ainsi, essayons de grimper.

Ils couchaient sous deux tentes faciles à monter après avoir dégagé l'humus du sol où grouillaient des milliers de bêtes répugnantes. Ils coupaient des branches basses pour s'isoler de l'humidité mais le matin, ils se réveillaient courbatus. Et puis, au troisième jour, Ugo découvrit, gravé dans une roche verticale, un signe déjà relevé parmi les peintures dont les Kouliks ornaient le haut de leur corps.

— Nous sommes sur la bonne voie, s'enthousiasma Gemini. Allons, mes amis, nous n'allons pas tarder à découvrir ces braves Kouliks.

— Braves ? s'indigna Hassanian. Braves au point de nous accueillir à coups de flèches, oui !

— Je me demande, confia Soumiù à Ugo, si nous capterons suffisamment leur confiance pour qu'ils nous enseignent comment voler dans les airs. J'en meurs d'envie.

Le sol devenait très pentu et la végétation moins oppressante, si bien qu'ils progressaient plus rapidement sans manier constamment la machette. Des rochers apparaissaient et même de petits ruisseaux.

— Il me semble entendre des cris d'enfants, s'exclama le professeur.

Milfried eut pour lui un regard compatissant. L'Écossais, fidèle à son esprit rationaliste, persistait à penser qu'ils évoluaient dans une sorte de rêve éveillé qui ne les conduirait nulle part. Il supposait même que des substances hallucinogènes devaient être diffusées dans

l'air qu'ils respiraient par la végétation ambiante.

— Écoutez...

Effectivement, des enfants riaient et Ugo revit les scènes muettes du film de Joazerio, ces gosses qui voltigeaient à des dizaines de mètres du sol.

— Nous approchons.

Soudain, ce fut le vide, si brutalement que le professeur faillit basculer. Ugo le retint. Ils restaient tous sans paroles, assommés par ce qu'ils voyaient.

— Nous y sommes, murmura le professeur.

Tout y était. Les enfants voltigeurs se taquinaient, se poursuivaient, se laissaient tomber comme des pierres de plusieurs mètres en dégonflant leurs ballons, arrêtaient la fuite du gaz et atterrissaient doucement. Les femmes cueillaient des fruits, seuls les hommes restaient invisibles, peut-être occupés à chasser dans les hauteurs des arbres, là où les animaux les plus recherchés pour leur chair se croyaient à l'abri.

— “Regardez, dit le professeur, les enfants sont autour de cette source qui coule dans un tronc d'arbre creusé. Voyez-vous comme moi ce tuyau planté verticalement à côté ? On dirait que c'est là qu'ils regonflent leur petit aérostat.

Et puis soudain, il y eut des cris terribles et les cinq compagnons se crurent découverts alors que la végétation les cachait. Les hommes, les chasseurs revenaient, ramant des pieds et des mains.

— Ils sont vraiment effrayés, dit Gemini. Que se passe-t-il.

— C'est ce gros nuage gris là-bas qui arrive. Curieux qu'il soit le seul nuage dans ce ciel dégagé, murmura Milfried. Serait-ce une tornade dangereuse ?

— Non, dit Ugo, ce n'est pas une tornade. Ce n'est même pas un nuage. C'est quelque chose de tout à fait inattendu et d'incroyable dans un tel endroit.

CHAPITRE XIV

En quelques minutes, le village au fond du cirque fut déserté. Les plus vieux qui ne volaient plus avaient les premiers rejoint l'abri de la forêt. Des singes apprivoisés les avaient suivis. Tous ceux qui erraient dans les airs n'avaient pas hésité une seconde à disparaître. Quelques feux brûlaient encore devant les grandes cases communautaires, des hamacs vides continuaient de se balancer.

— Un dirigeable, s'exclama Milfried. Mais que vient-il faire ici ?

— La même chose que nous, soupira Gemini. Ils ont vu le film de Joazerio et recherchent la fameuse source de ce gaz inconnu.

— Regardez, murmura Hassanian, sur son flanc, ce rond rouge sur fond blanc.

— Le drapeau japonais, fit Soumiù avec rage.

— Vos compatriotes, répliqua Milfried sèchement.

Soudain, des crépitements éclatèrent. Le dirigeable (il devait faire dans les cinquante mille mètres cubes et, s'il n'était pas parmi les plus gros, il n'en était pas moins fortement armé), tirait à la mitrailleuse dans tous les coins. Des lance-grenades visaient les limites du cirque et chaque coup soulevait des écrans de poussière.

— Ce sont mes ennemis, dit Soumiù en regardant Ugo.

Depuis 1910, ils occupent mon pays. Ils ont réduit mon peuple en esclavage. Ils en ont fait autant de la Mandchourie et à présent, ils s'en prennent à la Chine.

— Quel est votre pays ? demanda Milfried gêné.

— La Corée.

— J'ignorais que les Japonais fabriquaient des dirigeables.

— Les Allemands sont venus les conseiller. Mais ils n'utilisent que l'hydrogène et il y a des accidents tragiques. Cette fabrication et les catastrophes sont tenues secrètes, bien sûr.

Certains que le cirque naturel ne recelait plus d'indiens, les occupants du dirigeable lui faisaient perdre lentement de l'altitude. Des grappins tombèrent de l'engin en sifflant. Ils crachèrent dans des racines et des rochers. Des hommes d'une habileté rare se laissèrent glisser au sol. Des amarres plus robustes furent larguées, qu'ils fixèrent. Le dirigeable se rapprocha encore du sol et, peu après, une échelle en aluminium télescopique descendit.

— Ils ont dû déjà venir dans cet endroit, remarqua Ugo, car les Indiens n'ont même pas essayé de se défendre. Dès que le dirigeable a été signalé, ils ont donné l'ordre de fuite.

Plusieurs hommes descendaient à terre. Gemini, qui les observait avec ses jumelles, sursauta :

— Mais c'est le professeur Tulsan que je vois. Un savant chinois spécialiste des plus légers que l'air.

— S'il vous plaît, fit Soumiù la gorge serrée, prêtez-moi vos jumelles.

Elle les porta à ses yeux et Ugo vit que sa bouche tremblait. Elle lui tendit le binoculaire :

— Le troisième personnage plus grand que les autres, qui porte une chemise à col brodé, c'est mon père, le professeur Leesang. C'est un spécialiste des gaz rares. Il a étudié aux États-Unis au début du siècle. Il a eu le tort de rentrer en Corée au moment de l'invasion japonaise pour épouser ma mère. Les envahisseurs l'ont capturé et obligé à travailler pour eux. Je ne le voyais pas souvent avant que je ne réussisse à fuir. Je savais qu'il devait travailler dans l'industrie aéronautique. Il avait réussi à me faire parvenir un message me disant qu'il devait se rendre au Brésil en Amazonie, ce qui explique ma présence.

Encadrés par des Japonais si rigides qu'ils paraissaient porter un uniforme, les quatre savants approchaient de cette source d'eau et de ce tuyau où les Indiens venaient remplir leurs ballons. Gemini reprit ses jumelles.

— Ils descendent de grosses caisses, fit Hassanian. Avec beaucoup de précautions.

Gemini braquait sur elles ses jumelles, secouant la tête comme s'il se doutait de leur contenu.

— Mon père a étudié les propriétés de l'hélium mais il n'a jamais

été admis dans les centres expérimentaux où les Américains l'extraient de l'air et où ils le liquéfient. Les militaires japonais ne voulaient pas le croire. Ils pensaient qu'il faisait de la résistance. Ils l'ont emprisonné, torturé, menacé. Il a été envoyé dans un camp secret où les biologistes japonais étudiaient les germes de maladies infectieuses. Il y a vu des gens atteints de la peste, du choléra et d'autres maux épouvantables. On lui a dit qu'on allait se servir de lui comme d'un cobaye. Comme il protestait de son ignorance, ils ont fini par admettre qu'il disait la vérité. Les Allemands eux-mêmes ne peuvent se procurer cette technique de l'hélium, ils ont dû se résigner. Ils ont envoyé mon père au Japon.

D'autres caisses descendaient du dirigeable et les manœuvres qui les recevaient n'étaient pas des Japonais.

Ugo reconnaissait parfaitement les Chinois. Les autres étaient mandchous et coréens. Ils étaient dans un état physique lamentable, d'une maigreur effrayante.

— Je suis perplexe, disait le professeur Gemini. Ce dirigeable ne peut transporter autant de fret et garantir à son équipage et à ces pauvres gens un espace vital suffisant.

— Qu'en concluez-vous ? demanda Ugo.

— Que les Japonais disposent d'une base secrète installée non loin d'ici, un endroit où ils ont entreposé tout ce qui leur était nécessaire et où doivent vivre d'autres esclaves.

— Vous savez ce qu'ils viennent faire ? Comment recueilleront-ils ce gaz qui permettrait à leur flotte de dirigeables de voler sans le moindre risque, en emportant trois ou quatre fois plus de fret, voire des bataillons de soldats ?

— Il n'y a qu'une seule méthode, le liquéfier. Et ils devront le faire en grand s'ils veulent créer une flotte, comme vous dites.

— Selon les bruits qui courent, précisa Soumiù, ils voudraient construire plusieurs centaines de super-dirigeables avant l'année 1940. Soit en quatre ans.

— Ce qui représenterait des dizaines de millions de litres de ce gaz inconnu. Pour l'emmagasiner et le transporter au Japon, il n'y a qu'un seul moyen.

— Le liquéfier, fit la Coréenne.

— Exactement. Le conserver dans des bouteilles spéciales comme pour l'oxygène des chalumeaux oxydriques.

— Ils vont donc créer une usine de liquéfaction, dit Ugo. Et nous assistons certainement à l'arrivée des premiers éléments.

Les détenus travaillaient vite et dur, assommés par les cris des gardiens qui utilisaient des matraques télescopiques. Ils installaient de grandes tentes, tout le nécessaire pour un séjour de longue durée.

— Le dirigeable va s'en aller, dit Milfried, ils détachent les amarres.

L'appareil s'envola rapidement.

— Si nous pouvions voir à la jumelle quelle direction il emprunte, nous localiserions le camp de base. Logiquement, il devrait se trouver à proximité de l'Amazone ou de son important affluent dans la région, le Rio Japuras.

— Je ne suis pas convaincu de l'existence d'une base secrète, dit Ugo. Une telle installation nécessite tout un chambardement de la forêt, des travaux importants. Les clairières y sont rares, vous le savez. Ce pays est sauvage, mal connu, voire inconnu, mais tout de même, les allées et venues de ces gros dirigeables pourraient être décelées à des kilomètres à la ronde. Des avions gouvernementaux survolent la forêt assez régulièrement.

— Le dirigeable ne suit aucune direction. Il se contente de prendre de l'altitude, constata Milfried.

Le professeur releva ses jumelles, décontenancé. L'appareil devenait un point minuscule et s'apprêtait à disparaître dans l'azur.

— Simple précaution pour éviter d'être repéré ? demanda Ugo.

— Il faut qu'il ait un équipement spécial pour atteindre de grandes altitudes. Pressurisation, production d'oxygène et renforcement des enveloppes et des parois de la nacelle.

— Les Allemands ont fait des expériences de haute altitude, n'est-ce pas ? questionna Soumiù.

— Le professeur belge Picard aussi a atteint plus de quinze mille mètres ; Stevens et Anderson plus de vingt mille. Mais cela nécessite un équipement onéreux. Tout cela pour brouiller leur piste et se poser à une centaine de kilomètres d'ici ?

Le professeur avait raison, mais personne ne pouvait lui apporter d'explication. En dessous d'eux, les Japonais investissaient le cirque sans vergogne. Les caisses commençaient d'être ouvertes et déballées et des appareils inconnus étaient transportés vers la source d'eau et de gaz. L'eau était captée puis envoyée en direction de tentes réservées aux sanitaires et aux douches. Une roulante (cuisine militaire), commençait de fumer.

— Nous ne pouvons rien faire, dit Ugo. Les Indiens kouliks ne reviendront pas de sitôt. Ils ont dû trouver refuge ailleurs. Notre mission se termine donc sur un semi échec. Nous avons retrouvé ces fameux hommes volants mais il nous est impossible d'entrer en contact avec eux et de découvrir le secret de ce gaz et de leurs ballons transparents. Il est hors de question d'attaquer ces Japonais puissamment armés.

— Reprenons nos forces, surveillons ce qui se passe en bas et d'ici quelques jours, nous partirons à la recherche des Kouliks, proposa l'ethnologue inquiet quant à l'avenir de son expédition.

— Je suis bien décidée à essayer de prendre contact avec mon père, déclara Soumiù d'une voix calme mais ferme, et cela dans le courant de la nuit prochaine.

— Vous allez nous faire courir de grands risques, répliqua Ugo. J'ai la responsabilité de notre sécurité.

— Je ne vous demande rien. Si je suis prise, j'affirmerai que je suis venue seule jusqu'ici.

— Et vous croyez que les Japonais vont avaler ça ? dit Ugo, irrité.

CHAPITRE XV

Il était minuit lorsque Ugo, qui montait la garde, vit Soumiù quitter sa petite tente installée sous un arbre immense. Il se trouvait au bord de la falaise, surveillant les sentinelles japonaises qui patrouillaient sans cesse. L'endroit était éclairé par des projections qu'alimentait un groupe électrogène. Dans cette nature sauvage et pure, ces odeurs d'essence et ce ronronnement obstiné prenaient des allures de sacrilège commis par des barbares.

— Vous ne descendrez pas dans le cirque, dit Ugo lorsque la jeune fille s'approcha. C'est trop dangereux.

— Vous ne pourrez pas m'en empêcher à moins de me ligoter.

Ugo jeta un coup d'œil dans le bas de la falaise. Il se leva et alla réveiller Milfried qui dormait sous une moustiquaire mais en plein air. Ils chuchotèrent et l'Écossais vint prendre la relève, en déclarant simplement qu'ils étaient aussi fous l'un que l'autre.

En fin d'après-midi, Soumiù avait repéré un passage, une sorte de sentier qui serpentait sur le flanc droit de la falaise, un endroit moins abrupt que les vieillards de la tribu devaient emprunter pour cueillir des fruits et saigner les hévéas. Plusieurs portaient des cicatrices en spirale et des gobelets de terre cuite recueillaient le latex.

La lune en son dernier quartier éclairait suffisamment la région pour qu'ils puissent descendre sans utiliser de torche. Ils s'immobilisèrent à quelques mètres de la clairière, derrière une des huttes communautaires abandonnées.

Ugo retint la jeune fille. Un garde japonais passait comme à la parade. Cet être à peine visible était impressionnant par la rigidité même de son pas, mais ses talons résonnaient dans la nuit et permettaient de le situer. Ils pénétrèrent dans la hutte qui ne possédait qu'un mur en terre et branchages, située au nord.

— Mon père se trouve au centre du camp et dispose d'une tente personnelle. Je dois contourner les rayons des projecteurs, mais viendra le moment où je devrai passer en pleine lumière.

— Je vous couvre, dit Ugo. J'ai un revolver mais je ne tirerai pas,

ce serait signaler notre présence et ils enverraient tout de suite des patrouilles. Si nous sommes pris, nous devons affirmer que nous sommes les deux seuls survivants de l'expédition et que le *Sao-Pedro* a coulé avec les cadavres de nos trois compagnons.

Le garde japonais revenait, martelant toujours le sol en terre battue du village. Lorsqu'il fut plus loin, ils coururent vers une deuxième hutte qui devait servir de temple. Des troncs d'arbres y étaient plantés contre lesquels ils se cognèrent. En les palpant du bout des doigts, ils reconnurent les motifs utilisés par les Kouliks, mais gravés dans le bois.

— Restez ici, dit Soumiù. C'est à moi de prendre tous les risques.

— Je ne veux pas m'imposer pour une rencontre qui après des années sera très émouvante, mais n'empêche que je redoute le pire pour vous.

Elle s'approcha de lui, prit son visage entre ses petites mains et l'embrassa doucement sur la bouche. Et puis brusquement, son baiser s'accentua, devint celui d'une amoureuse éperdue. Éberlué, il essaya de l'étreindre mais déjà elle quittait la hutte sacrée, essayant de sauter d'une zone d'ombre à une autre.

Ugo, tapi derrière un tronc d'arbre sculpté, certainement une sorte de totem, enfonçait ses ongles dans ses paumes. Il ne pouvait supporter de la regarder s'en aller toute seule au devant du danger, menue, gracile, légère. Elle approchait de cet endroit qu'un projecteur puissant éclairait *a giorno*. Il lui restait moins de trente mètres à franchir et en ombres chinoises, ou japonaises, se profilaient deux gardes qui allaient et venaient. Lorsqu'ils se trouvaient face à face, ils inclinaient imperceptiblement la tête, faisaient un double tour impeccable et repartaient chacun dans la direction opposée. Soumiù pensait certainement profiter de cet instant qui libérerait un créneau pour atteindre la tente de son père. C'était bien calculé, seulement Ugo aperçut avec horreur un Japonais qui sortait d'une autre tente, ajustait son pantalon et raidissait son corps. Un chef, un sergent peut-être, qui allait passer l'inspection du service de surveillance nocturne et que Soumiù ne pouvait voir.

Ugo s'accroupit, tâtonna et trouva des coupelles en terre cuite au pied d'un totem. Des sortes d'assiettes presque plates contenant des offrandes. Il en prit trois, approcha de l'ouverture et lança l'une d'elles comme un galet qu'on veut faire ricocher sur l'eau. L'ustensile remplit son office et rebondit deux fois avant de s'écraser contre une caisse de matériel. Le gradé se retourna brusquement, sortit un énorme

automatique de sa ceinture et s'approcha de la caisse avec circonspection. Les deux sentinelles figées au moment de leur face à face tournaient la tête. Ugo vit la jeune Coréenne passer en pleine lumière sans bruit, telle une danseuse.

Ugo soupira de soulagement. Il recula dans l'ombre du temple et regarda derrière lui, estimant avoir trop négligé la sentinelle qui allait et venait à l'orée de la végétation.

En toute logique, Soumiù allait entraîner son père en lui expliquant qu'elle faisait partie d'une expédition qui se cachait à proximité. Celle-ci ne pourrait aller à son terme car ils devraient s'enfuir, essayer de rejoindre le bateau à aubes. Les Japonais disposaient de moyens puissants pour les poursuivre et les retrouver. Leur dirigeable survolerait la forêt et finirait par découvrir le *Sao-Pedro* d'autant plus facilement que le bois humide donnait énormément de fumée visible même à haute altitude.

Soumiù se trouvait maintenant dans la tente de son père et Ugo n'avait aucune peine à imaginer la scène. La jeune fille réveillait le savant avec précaution afin qu'il ne manifeste pas trop fort sa surprise et surtout sa joie. Il s'habillait ensuite rapidement et prenait quelques affaires, peut-être des documents importants.

Maintenant, si le scénario se déroulait de la sorte, Soumiù devait apparaître pour regarder à l'extérieur. Le gradé venait de découvrir la coupelle en miettes et examinait les tessons à la lueur d'une torche. Il paraissait intrigué et il leva même la tête vers le ciel qui s'embrumait. Un nuage escamotait le croissant de lune. L'homme pensait aux Indiens volants. Il se demandait si la tribu n'était pas en train de survoler le camp. Il hésita encore un peu et se mit soudain à crier des ordres.

Malheureusement, Soumiù n'avait pas assisté aux états d'âme du sergent japonais, sinon elle serait restée sous la tente de son père. Ils venaient de sortir pour franchir la bande de lumière lorsque l'alerte fut donnée et que de partout affluèrent des hommes en armes. Un projecteur pointa soudain son doigt éblouissant dans tous les recoins, avant de s'arrêter sur le couple formé par la fille et son père qui s'immobilisèrent aussitôt. Criards à écorcher les oreilles, les Japonais se ruèrent vers eux en agitant leurs armes. Ne pouvant supporter ce spectacle, Ugo se lança à son tour dans la bagarre générale.

CHAPITRE XVI

Son œil droit était complètement fermé mais à travers les cils du gauche, il distinguait la grosse brute qui ne cessait de le frapper de ses poings énormes. Il n'avait jamais vu de Japonais aussi gros et aussi laid depuis qu'il avait assisté à des combats de sumos. L'homme le corrigeait depuis pas mal de temps. Il avait perdu connaissance une fois et faisait mine d'être encore inconscient mais l'autre ne s'en laissait pas conter.

Le pire, c'était la voix suraiguë de cet autre Japonais qui lui écorchait les oreilles, répétant la même question dans un anglais correct.

— Où sont vos compagnons, Gemini l'ethnologue, votre bosco et votre coq ?

— Je suis avec Miss Leesang le seul survivant de l'expédition. Notre bateau a coulé.

— Comment seriez-vous arrivés ici ?

— Nous avons trouvé une pirogue, vous savez, celle de grande taille, une *montaria*. Voilà, voilà. Nous ne pensions pas vous trouver ici, d'ailleurs. Nous venions pour les Kouliks.

Nouveau coup de poing sur le nez qui n'avait d'ailleurs plus rien à pisser.

— Vos compagnons se cachent dans la forêt et nous espionnent.

— Non, j'étais tout seul avec Miss Leesang lorsqu'elle a aperçu son père en votre compagnie. L'instinct filial a été le plus fort. Vous devez comprendre ça. Elle voulait le serrer dans ses bras et je l'ai accompagnée. Malheureusement, nous sommes seuls depuis plusieurs jours et un peu perdus dans cette région. Nous comptons sur vous pour nous aider à rejoindre la civilisation au plus vite. La civilisation, vous connaissez ?

Cela lui valut un coup de pied dans l'estomac qui le plia en deux. Il se traîna sur le sol, espérant reprendre son souffle mais un autre coup dans les côtes l'obligea à s'asseoir.

— On se fait des idées sur l'hospitalité nipponne, réussit-il à murmurer. Moi, je voyais un bain brûlant et une geisha sympathique m'apportant des boulettes de riz et des baguettes. Je vous assure que votre réputation en souffrira.

On le traîna dans une autre tente où le père de Soumiù se trouvait assis sur un lit de camp en compagnie de sa fille. Celle-ci poussa un cri douloureux et se leva, mais un homme l'empêcha de courir vers Ugo. Les Japonais parlèrent dans leur langue. Le savant répondit d'un ton monocorde. Soumiù, elle, les regardait avec mépris sans ouvrir la bouche et le gros sumo lui tordit ses beaux cheveux noirs, jusqu'à ce que les larmes jaillissent de ses yeux. Ugo lui cria qu'un jour il le tuerait rien que pour cela. Oui, il lui enfoncerait un bâton de dynamite en un certain endroit et le ferait exploser comme un gros boudin.

Le sumo, qui, lui, ne comprenait pas l'anglais, le regarda d'un œil torve.

On finit par l'attacher au-dehors à un piquet et il s'endormit pour se réveiller quand on le bourra de coups de pieds.

— Le temps est drôlement couvert, dit-il au garde qui lui servait de réveille-matin.

Il leva les yeux et vit que le ciel était totalement occulté par le dirigeable. On déchargeait d'autres caisses et après lui avoir intimé l'ordre de se lever, le garde le poussa devant lui. Un harnais pendait au bout d'un câble. Il dut l'enfiler et sans prévenir on le hissa à l'intérieur du dirigeable. Toujours aussi brutalement, il fut dirigé dans un recoin où on le força à s'asseoir.

Peu après, l'appareil commença de s'élever. Ugo se demandait ce qu'étaient devenus Soumiù et son père, lorsqu'il aperçut la jeune fille qui le regardait là-bas, à l'autre bout de la nacelle. Elle lui fit un petit signe de la main. Son père était assis en face d'elle, visiblement très abattu.

Le dirigeable continuait de monter. Ses moteurs tournaient au ralenti pour l'empêcher de tourner mais il ne prenait aucune direction. De son recoin, Ugo n'apercevait que le ciel et ses nuages. Il n'avait pas l'impression d'avancer à l'horizontale.

Un garde s'approcha de lui pour lui tendre un étrange appareil. Il ne se souvenait pas d'avoir vu le même, sauf pendant sa jeunesse durant la guerre de 1914-1918.

— Un masque à gaz, fit-il.

Là-bas au fond de la nacelle, tout à côté de la passerelle de commandement, Soumiù et son père venaient de placer cette sorte de groin sur leur visage. Ugo en fit autant et le garde y adapta un tuyau. Lorsque l'air arriva et qu'il en respira une bouffée, Ugo crut qu'il allait connaître une ivresse carabinée car il comprit que c'était de l'oxygène qui lui était envoyé. De même, la pression parut se renforcer à l'intérieur de l'habitacle et il se souvint des explications du professeur Gemini. Ainsi, ils allaient voyager à une très grande altitude. Tout l'équipage portait ce masque et paraissait y être habitué depuis longtemps.

Le dirigeable poursuivait son ascension, ne se déplaçant que pour maintenir son assiette. Ugo se demanda fugitivement s'ils n'allaient pas tout simplement se retrouver sur la lune. Il avait beau savoir que pour échapper à l'attraction terrestre, une énergie considérable aurait été nécessaire, il commençait de se dire que ces diables de Japonais étaient bien capables d'avoir trouvé le moyen de produire cette énergie.

Puis le dirigeable se stabilisa et perdit même un peu d'altitude. Ugo aurait aimé comprendre le japonais car on s'agita beaucoup autour de lui, et des ordres claquèrent. Le garde qui lui avait donné le masque à gaz apparut et lui fit signe de se lever.

— Allez, fit-il en méchant anglais, nous arrivés.

— Arrivés, mais où ?

CHAPITRE XVII

Devant lui s'étendait un tunnel translucide, fait d'une matière inconnue qui n'était pas du verre, dont elle était loin d'avoir la transparence. Ugo sauta sur le sol et éprouva l'impression qu'il allait s'enfoncer profondément dans une matière molle.

— Pas sauter, dit le garde. Faire doucement.

— C'est quoi ? Du caoutchouc ?

Le garde pouffa et le poussa. Devant lui marchaient d'autres personnes au milieu desquelles se trouvaient Soumiù et son père. Mais plus loin, le tunnel s'ouvrait en deux branches et la jeune Coréenne se retourna pour lui adresser un regard douloureux. Ils allaient être séparés. Il se retrouva seul dans l'étroit tunnel qui conduisait vers une construction bizarre, une sorte de grande casemate basse qui aurait été constituée de boudins gonflables.

On continua de le pousser mais il s'en moquait. Il regardait autour de lui cette bizarre construction, qui évoquait plus les chambres à air des camions et des automobiles qu'un mur de béton.

Un homme attendait derrière un bureau fabriqué dans le même matériau, mais qu'un procédé devait durcir suffisamment pour qu'il ne s'aplatisse pas car l'homme s'appuyait dessus sans le faire fléchir.

— C'est donc vous le fameux capitaine Ugo Cardone ?

Il ricana :

— Bienvenue à bord de l'île Stratos. Nous avons un autre nom en japonais mais celui-ci est plus facile à comprendre.

— L'île Stratos ?

— Stratosphère. Nous nous trouvons à plus de quinze kilomètres d'altitude et vous venez de pénétrer dans la juridiction de l'Amiral Tucachima. Au vu de vos spécialités, vous serez chargé de l'entretien de la machinerie de surpression. Je dois vous rappeler que toute tentative de désobéissance est sanctionnée par une mort immédiate. Tous les gradés du corps de surveillance ont pouvoir de vie et de mort

sur les déportés. La sanction est simple : on vous jette dans le vide. C'est la mort la plus expéditive qui soit. Le manque d'air respirable et de pression atmosphérique ainsi que le froid intense vous tuent en quelques secondes...

— J'ai remarqué qu'il ne faisait pas chaud chez vous, murmura Ugo en essayant de calmer son affolement par l'humour.

Il rêvait, il ne pouvait en être autrement. Si les Japonais avaient mis au point une pareille invention, des informations auraient circulé, les services secrets auraient fini par le savoir.

— Excusez-moi, fit-il avec une humilité pleine de gravité, nous sommes vraiment dans la stratosphère à bord d'un immense dirigeable ?

— Un dirigeable d'un hectare et demi ? Moi j'appelle ça une île aérienne. Il y a des dirigeables qui nous servent de canots de liaison avec la Terre, mais ici, tout est prévu pour une vie en autarcie. Nous avons quitté notre pays bien-aimé depuis des mois, et la vie se déroule ici dans la plus grande harmonie. Vous avez la chance d'être capitaine de cargo et d'avoir des connaissances en mécanique, sinon vous seriez affecté à la brigade des Bouches Inutiles comme nous les appelons.

Il appela un garde et, toujours persuadé qu'il faisait un cauchemar fantastique, Ugo se retrouva dans une sorte de vestiaire en train d'enfiler une combinaison rouge.

— La jaune est pour les Bouches Inutiles, mais, à la moindre faute, vous serez dépouillé de celle-ci.

Une fenêtre apportait un jour crémeux à cause de cette matière translucide mais non transparente. Ugo la désigna :

— C'est vraiment une île, une île volante ? Gonflée à l'hydrogène ?

— Tu t'en rendras compte mon vieux. Pour les projets d'évasion c'est cuit. Ici on travaille et on la boucle, compris ?

Il atterrit dans un dortoir de seize couchettes étroites en caoutchouc gonflé également. On lui désigna la sienne, puis on le poussa à l'intérieur de cette monstruosité par un escalier au contact assez mou. Un Japonais en uniforme de l'armée impériale signa une décharge le concernant et, brièvement, lui indiqua son travail.

— Je suis le sous-lieutenant Shanto chargé de l'entretien des compresseurs. Tu ne dépends que de moi. La moindre anomalie de

fonctionnement doit m'être signalée, sinon je te remets entre les mains des gardes pénitentiaires.

Gardes pénitentiaires ? Il était dans un pénitencier, une prison, un camp de concentration sans avoir été jugé, sans même connaître le motif de cette inculpation.

— Tu travailleras dix heures par jour mais tu dois encore cinq heures au service d'entretien de mon collègue le sous-lieutenant Kurachi. Tu as vu le dortoir où tu es affecté. Le matin il y aura un repas, et un autre en fin de journée. Ici, tu auras droit à une pressurisation normale et à un air conforme mais tout sera différent dans le dortoir durant la nuit.

Il lui désigna une boîte en caoutchouc durci.

— Tu es responsable de ces outils. Ici, la moindre étincelle peut tout faire sauter, sache-le bien. Ce sont des dizaines de millions de mètres cubes d'hydrogène qui permettent à l'île de flotter à cette altitude. Si nous volions plus bas, il en faudrait le double. Nous ne descendons jamais, sauf une fois tous les cinq ans pour réparations. Seuls les dirigeables vont et viennent.

De plus en plus abasourdi, Ugo se retrouva devant une machine énorme comportant des dizaines de cadrans. Son travail de bagnard commençait.

CHAPITRE XVIII

Ivre de fatigue, il avait terminé le nettoyage du premier niveau vers dix heures et rejoignait son dortoir. De grosses gamelles étaient poussées dans un coin. Elles avaient contenu le riz du dîner mais elles étaient vides. Les autres convives le regardaient en ricanant. Ils ne lui avaient rien laissé mais il était si exténué qu'il ne rêvait que de s'étendre. Lorsqu'il voulut rejoindre sa couche, celle-ci était occupée par un autre.

— On m'a désigné cette place, dit-il sans s'énervier.

L'autre, un homme d'une cinquantaine d'années, haussa les épaules et regarda sur sa droite. Ugo en fit autant et découvrit une montagne de muscles, un Chinois du Nord, atteignant presque deux mètres. L'homme était torse nu ; un simple short lui descendait aux genoux sur le bas du corps.

— Toi, tu es là-bas, grogna-t-il. Lui avait besoin d'oxygène. Toi, tu arrives. Tu peux t'en passer.

Ugo découvrit la grille de ventilation d'où sortait l'air renouvelé. Durant quelques secondes, il balançait entre le désir de cogner sur cette face méprisante et celui, plus raisonnable, de dormir. À jeun depuis trente-six heures et privé de sommeil, il choisit cette dernière solution et se dirigea vers le fond de cette cellule aux murs de caoutchouc durci. Ses compagnons de chambrée ricanèrent mais quelques instants plus tard, il sombrait dans l'inconscience.

Le réveil, les vibrations intolérables d'un gong, le dressa sur sa couche. Il était certain de n'avoir dormi qu'une heure. Mais il se précipita quand il vit les autres se regrouper autour de gamelles de soupe. Il en bouscula quelques-uns pour accéder à la nourriture, une bouillie épaisse de soja, à ce qu'il semblait.

Il se sentit happé par l'épaule et retourné. Le géant du Nord le fixait de ses petits yeux cruels.

— Toi, tu passes en dernier, dit-il en anglais. Tu manges après les autres.

— Tu l'as vu jouer où celle-là ? dit Ugo en puisant à pleines mains

dans la bouillie qui devait contenir du poisson séché.

En même temps, il surveillait le géant qui, il l'apprit plus tard, s'appelait Tang, et lorsque ce dernier voulut le frapper, il se baissa et la main épaisse comme un battoir balaya son voisin qui fut projeté à deux mètres. Ugo se glissa hors du groupe et acheva le contenu de son écuelle. Tang fonçait sur lui et il était prêt à le recevoir, campé sur ses deux jambes, lorsque le gong retentit une deuxième fois.

Les bagnards s'alignèrent et Tang les compta. Lorsqu'il passa devant Ugo, il prononça quelque chose en chinois que Cardone ne comprit pas. Mais à tout hasard il répondit :

— Quand tu voudras, gros tas de merde.

Tang sursauta mais un gradé japonais en uniforme militaire arrivait. Tang lui fit son rapport et la colonne se mit en marche.

Dans la journée, Ugo travailla dur pour changer des clapets de compresseurs et pour vérifier les conduites d'hydrogène à l'intérieur de l'île aérienne. On lui donna un masque et on lui enseigna comment aller et venir en utilisant les arrivées d'air respirable placées à dix mètres les unes des autres. Entre temps, il devait se retenir de respirer et, si son travail se situait entre deux bouches d'air, il devrait l'accomplir en apnée avant d'avoir le droit de respirer. C'était excessivement pénible et il se demanda s'il résisterait longtemps à ce régime inhumain. Autour de lui, les gens paraissaient d'ailleurs exténués et il en vit qui ne pouvaient se déplacer qu'en s'appuyant aux cloisons de latex alvéolé, certains marchant à quatre pattes. Il arrivait qu'au moment de fixer son tube respiratoire à une bouche d'air respirable, un autre s'y attarde. Il fallait alors patienter, à la limite de la suffocation.

Ugo était en train de changer une grosse durite, longue de deux mètres et du diamètre de son bras, lorsqu'un bagnard tomba à genoux à proximité de la bouche d'air qu'il gagnait. Il avança encore un peu de la sorte puis s'écroula complètement dans l'indifférence générale. Ugo lâcha sa durite et se précipita. Il souleva l'homme, le porta jusqu'à la bouche, fixa son tube. Lorsque l'inconnu reprit connaissance, il lui adressa un petit signe et retourna reprendre sa durite. Les autres l'avaient regardé avec un mélange de stupeur et de mépris.

Le garde japonais s'approcha et lui envoya son poing dans les côtes.

— Toi travailler, c'est tout.

Celui qu'il venait de sauver reprenait son travail sans lui manifester la moindre reconnaissance, mais il s'en moquait. Il commençait d'avoir faim et se souvint qu'il n'y avait que deux distributions de nourriture quotidiennes. Avec ce système-là et le manque d'oxygène, il allait très vite s'affaiblir, ce qui réduirait ses chances d'échapper à cet enfer.

Dans l'après-midi, il put remonter au niveau des compresseurs où l'usage du masque n'était pas nécessaire. Il s'efforça de respirer profondément cet air oxygéné pour régénérer son organisme. Il le fit avec une telle application que bientôt, l'ivresse le gagna, et qu'il acquit la conviction d'être désormais doté d'une force prodigieuse. Il faillit même provoquer le sous-lieutenant Shanto, responsable des compresseurs, qui se plantait derrière lui pour le surveiller.

Cette fois, il fut dispensé d'entretien pour avoir effectué une plongée de plusieurs heures dans les entrailles de l'île. Il se retrouva donc au dortoir lorsqu'on apporta les gamelles de riz et se servit copieusement. Quelqu'un s'approcha de lui et murmura :

— Merci. Tu m'as sauvé la vie, mais peut-être n'aurais-tu pas dû le faire. Mon nom est Stragov.

— Slave ?

— Russe. J'avais six ans lorsque ma famille a été capturée par les Japonais au cours de la guerre avec la Russie. Il y a trente ans. Trente ans que je suis leur esclave. Ils m'ont fait travailler dans des mines, utilisé comme scaphandrier et il y a un an que je vis à bord de cette île flottante. L'île Stratos. J'en ai assez et je ne tiendrai pas longtemps. Tu ne seras pas toujours là pour m'aider.

— Non ! hurla une voix puissante. Pas parler !

Tang le géant, le chef de ce dortoir, les sépara, assommant presque Stragov d'une gifle. Ugo prit son écuelle par-dessous et la colla sur la vilaine face haineuse sans plus réfléchir. L'ustensile se détacha, laissant le riz gluant comme un masque blanc que Tang arracha à pleines mains. Ugo remplit à nouveau son écuelle et alla s'installer dans son coin. Il mangea rapidement, surveillant le Chinois du Nord qui devait bénéficier d'un régime privilégié de la part des Japonais.

Le temps qu'il se débarrasse du riz et cherche autour de lui son agresseur, Ugo avait avalé sa portion et se tenait prêt à la bagarre. Le silence le plus total s'établit. Les autres bagnards avaient rejoint leur couche et attendaient la suite des événements en oubliant de manger.

C'est alors que le Russe Stragov poussa un hurlement strident et presque aussitôt les lumières s'éteignirent. Il y eut des protestations et Ugo comprit que les Japonais qui les surveillaient allaient ramener l'ordre en usant d'une méthode cruelle. Il sut laquelle quand il commença d'éprouver des difficultés à respirer et préféra s'allonger sur sa couchette pour essayer d'inspirer goulûment l'air à ras du sol, mais bientôt, il étouffa littéralement comme tous les autres. La lumière revint et deux gardes japonais apparurent. Il comprit qu'ils menaçaient de poursuivre le châtiment si le désordre recommençait. Tang, d'une voix très faible, leur répondit de façon rassurante et peu après, il y eut de nouveau de l'air respirable. Certains se précipitèrent vers les bouches d'arrivée, s'en disputant l'accès en silence. Tang vint jusqu'à la couche de Ugo et lui montra le poing. En réponse, Ugo lui fit un bras d'honneur mais l'usage n'en était pas encore connu dans Stratos.

Le lendemain, Ugo fut affecté aux réserves d'hydrogène et à la machinerie qui le fabriquait. Ces installations occupaient le quart des entrailles de Stratos et il fut surpris de découvrir que l'île flottante était ainsi creusée d'un véritable dédale d'une longueur difficile à évaluer. On aurait presque pu s'y cacher à condition d'avoir un masque et des provisions.

Par contre, il assista à une scène qui resterait gravée dans sa mémoire pour la vie. Lorsqu'il remonta dans la salle des compresseurs, il dut se joindre à d'autres bagnards pour former une colonne. Cette colonne fut conduite à la surface de l'île, alignée devant une baie d'où l'on découvrait l'étendue de Stratos.

— Que faisons-nous là ? demanda-t-il dans un souffle à son voisin qui ne répondit pas.

Derrière la baie, des soldats japonais arrivaient au pas cadencé, portant tous des masques et de drôles de vêtements qui les transformaient en bibendum. Ils s'alignèrent sur une longueur de quarante à cinquante mètres. Et puis une trappe s'ouvrit devant eux et plusieurs hommes en jaillirent, comme s'ils avaient été projetés à l'extérieur par une catapulte. En quelques secondes, les yeux exorbités, la langue presque arrachée tant elle pendait, les poumons certainement déchiquetés, ils moururent, se couvrant d'une carapace de glace. Les soldats les saisirent et les projetèrent dans le vide par-dessus la rambarde qui délimitait les contours de l'île.

Les prisonniers furent reconduits à leur travail et, tenaillés par la crainte de subir le même châtiment, ils déployèrent un grand zèle.

Plus tard, Stragov dit à Ugo que les malheureux avaient voulu se révolter.

— Les Japonais manqueront vite de main-d'œuvre s'ils tuent les gens de la sorte.

— Une fois par semaine, il en arrive un plein dirigeable.

Ugo le remercia de lui avoir évité une attaque de Tang, la veille, mais lui demanda s'il n'était pas envisageable de s'évader. Le Russe parut effrayé de l'entendre parler ainsi.

CHAPITRE XIX

Quelques jours plus tard, Ugo dut pénétrer au plus profond des entrailles de Stratos, là où les égouts déversaient dans un cloaque les ordures de toute la population de l'île. Celles-ci étaient rapidement transformées, dans des moules spéciaux, en énormes cubes de glace qu'un système éjectait au-dehors. Ugo se dit que le procédé ne causait qu'un minimum de dégâts tant que l'île survolait la forêt-vierge amazonienne, mais qu'en était-il lorsque Stratos se trouvait à l'aplomb de grandes concentrations humaines, telles qu'elles existaient au Japon principalement ?

Le sous-lieutenant Kurachi du service d'entretien ayant remarqué ses connaissances mécaniques l'envoyait pour réparer l'évacuateur automatique. On l'avait doté d'un masque, bien sûr, mais aussi d'une bouteille d'air comprimé d'une autonomie de deux heures. Enfin, il portait des vêtements chauds car, dans cette partie basse, le froid, qui avoisinait les soixante-quinze degrés au-dessous de zéro, était mortel.

On lui avait recommandé la prudence car le système qui éjectait les ordures congelées pouvait tout aussi bien l'envoyer lui-même dans le vide. Il se composait d'un tapis roulant sur lequel tombaient les gros cubes de déchets durs comme de la pierre. Une bielle commandait l'ouverture du sas et une catapulte automatique frappait le cube pour l'envoyer au-dehors. C'était sur cette catapulte qu'il devait effectuer la réparation. Il avait coupé l'alimentation du tapis roulant et son aide, un Mandchou, veillait à ce que personne n'entre dans cette partie des sous-sols. Il découvrit vite que la catapulte était bloquée par un cube d'ordures qui n'avait pas subi une congélation parfaite et s'était écrasé contre le système avant de se durcir définitivement, cette fois. Il disposait d'une sorte de réchauffeur électrique étudié pour ne produire aucune étincelle car, même dans ce cloaque, l'hydrogène était présent pour maintenir l'équilibre de l'ensemble.

Petit à petit, il arrachait des blocs de glace à la catapulte en s'efforçant de ne pas prêter attention à leur ignoble composition. Il travaillait avec des gants fourrés mais le froid commençait à pénétrer sous ses vêtements.

Il en avait terminé et venait de vérifier si l'ouverture du sas et le déclenchement de la catapulte s'opéraient normalement. Il était

retourné auprès de son aide et avait rétabli le courant. Tout fonctionnait. Il ramassa ses outils, les empaqueta. Il se retourna et aperçut le Mandchou gisant assommé près du sas d'accès au cloaque. Tang s'approchait de lui.

Le géant jouissait d'une grande liberté d'action en échange de l'ordre qu'il faisait régner dans son dortoir. On disait même qu'il pouvait manger à la cantine des sous-officiers de Stratos.

Le géant portait un masque, une bouteille et des vêtements chauds mais son bras était armé d'une matraque télescopique empruntée à un gardien. C'était une arme dangereuse entre les mains d'un homme aussi fort, une arme lestée de plomb et un seul coup pouvait tuer quelqu'un.

Ugo recula, se heurta au tapis roulant et celui-ci se mit en marche. Tang venait d'abaisser la manette de marche. Il n'aurait qu'à assommer son ennemi et celui-ci serait envoyé dans l'espace pour disparaître à jamais. Personne ne s'inquiéterait. On penserait qu'il avait essayé de s'évader. Le Mandchou se tairait, à moins que Tang ne songeât à lui faire subir un sort identique.

Au moment d'être surpris par l'arrivée du géant, Ugo tenait en main le réchauffeur électrique. Cet appareil fournissait un souffle brûlant de cinq cents degrés minimum. Il le braqua sur Tang, mais, d'un coup de matraque, le Chinois l'envoya balader. Ugo avait sauté en arrière bien qu'il fût engoncé dans son équipement. À travers son masque, les yeux de son agresseur flamboyaient d'un triomphe anticipé. Ugo recula encore un peu puis, comme la brute voulait frapper une fois de plus, il plongea.

Son intention était de récupérer le générateur de chaleur et de le braquer sur le visage de Tang. Avec cinq cents degrés, il pouvait faire fondre le caoutchouc du masque en infligeant à l'homme d'atroces brûlures.

Son réflexe surprit le géant qui ne fut pas assez agile pour le frapper au moment où Ugo se ramassait sur lui-même pour bondir une seconde fois vers le brûleur. Ugo vit alors qu'il avait mieux à faire que de récupérer cet appareil. Il donna de toutes ses forces un coup à la jambe droite de Tang. Le coup fut si puissant qu'il crut entendre craquer l'os. En fait, la rotule sortit de son logement dans le fémur. L'énorme masse proche du quintal bascula et, d'une détente de ses jambes, les mains en avant, Ugo le poussa sur le tapis roulant.

La douleur de son genou fit perdre deux à trois secondes à Tang qui

ne songea pas tout de suite à remonter à contre-courant cette bande qui l'entraînait vers la pire des morts. Lorsqu'il surmonta sa souffrance, il ne put que claudiquer là où il aurait fallu courir comme un dératé pour réussir à sauver sa peau.

Bien sûr, il parvenait à faire du sur place mais, à la moindre des défaillances, il allait perdre un mètre, puis deux, et ensuite il serait inéluctablement entraîné vers la catapulte à huit mètres de lui.

Ugo regarda la manette d'arrêt du tapis roulant. Il tendit la main mais le Mandchou, sorti depuis un moment de son évanouissement, ôta son masque un bref instant pour crier :

— Non... Lui mauvais, cruel... Lui dire à sous-lieutenant Kurachi que nous attaquer lui... Nous condamnés à mort.

Le géant essayait de courir mais, à ce moment-là, toute la mécanique d'expulsion des ordures entra en action et les cubes surgelés apparurent sur le tapis roulant. Et dans le mouvement, ils glissaient, se heurtaient, se poussaient les uns les autres, comme pressés d'atteindre le vide. Avec un cri qui, malgré le masque et le bruit de la machine, fut audible par Ugo et le Mandchou, le géant essaya d'enlacer le cube qui se précipitait sur lui et le ceintura de ses bras et de ses jambes, mais il était trop tard. La catapulte fonctionna et il n'y eut plus de grand Chinois du Nord complice des Japonais. Tous les cubes accumulés depuis l'incident mécanique furent rapidement projetés en dehors de Stratos.

Les deux hommes remontèrent ensuite jusqu'au niveau où ils purent ôter leur masque et quitter leurs vêtements protecteurs.

— Bravo, dit le sous-lieutenant Kurachi installé devant le tableau de bord du système. Toutes les lampes brillaient au vert. Vous avez fait du bon travail. À midi, je vous ferai apporter une ration de nourriture de la cantine des sous-officiers.

Le Mandchou et Ugo échangèrent un regard satisfait.

Ils reçurent un plateau bien garni. On ne se soucia de Tang que vers quatre heures de l'après-midi mais personne ne l'avait aperçu.

Le Mandchou dut parler car, dans le dortoir, les autres bagnards considérèrent Ugo avec une crainte mêlée de respect. Et puis l'un d'eux s'approcha et lui demanda s'il allait occuper la couche de Tang qu'on ne retrouvait pas. Cette couche se trouvait juste sous une arrivée d'air respirable et Cardone n'hésita pas :

— Bien entendu, dit-il.

Et il alla s'y allonger. Le bruit se propagea que le géant avait essayé de s'évader et qu'il avait dû commettre une erreur qui l'avait projeté dans le vide.

Stragov le Russe osait désormais lui parler sans craindre de représailles :

— Tout le monde vous rend grâce non seulement ici, dans cette chambrée, mais dans tout le bagne, car Tang était un répugnant personnage qui espérait devenir garde-chiourme. C'était un prisonnier de droit commun, condamné en Chine pour une foule de crimes horribles. Les Japonais utilisent les pires canailles pour surveiller les détenus.

Même le sous-lieutenant Kurachi eut vent de ce qui s'était passé dans le cloaque car il y fit discrètement allusion le lendemain.

— Il paraît que vous remplacez Tang dans votre dortoir ? Je pense que c'est une bonne chose pour tout le monde.

Mais le sous-lieutenant Shanto, du service des compresseurs, n'était pas tout à fait de cet avis et il surveillait Ugo avec une méfiance accrue.

CHAPITRE XX

La nuit où Ugo, leur capitaine, avait accompagné la jeune Coréenne en bas de la falaise, alors que la jeune fille pensait retrouver son père, Milfried et Hassanian avaient été alertés par des cris et, en regardant ce qui se passait dans le village des Kouliks, ils avaient compris que leur ami venait d'être capturé et qu'ils ne pouvaient rien faire pour lui.

Ils réveillèrent le professeur et choisirent de lever le camp pour s'enfoncer dans la forêt, car ils estimaient que les Japonais enverraient des patrouilles pour fouiller la région. Ils s'installèrent un peu plus loin et surent qu'ils avaient vu juste. Une patrouille faillit même les surprendre.

— Nous devons essayer de retrouver les Indiens volants, proposa Gemini, et de nous allier avec eux pour chasser les Japonais.

— Chasser des gens qui disposent d'une véritable forteresse volante et de soldats bien armés ? C'est de la folie !

— Nous ne pouvons abandonner le capitaine, trancha l'Écossais. Je suis d'accord pour partir à la rencontre des Kouliks.

Ils s'équipèrent légèrement, cachèrent le matériel qu'ils n'emportaient pas avec eux et contournèrent le cirque en se souvenant que les Kouliks avaient fui vers le nord-est.

La première journée fut décevante et ils ne relevèrent pas la moindre trace des Indiens. Gemini leur dit qu'il fallait se rabattre sur les collines à l'ouest.

Au matin du troisième jour, ils crurent débusquer un gros animal mais trouvèrent un Indien blessé. Un Koulik dont le ballon s'était mystérieusement déchiré et qui était tombé de plus de vingt mètres de haut, les branches freinant sa chute folle et lui sauvant la vie.

— Jambe cassée, diagnostiqua Milfried, qui décida de lui confectionner une attelle.

L'Indien les regardait avec méfiance mais quand sa jambe fut emprisonnée entre deux morceaux de bois et qu'on lui eut donné à manger, il parut décidé à abandonner sa réserve. Il refusa toutefois de

dire où étaient ses compagnons.

Pourtant, ceux-ci le cherchaient et volaient tout en haut des arbres.

— Je me demande comment ils alimentent leur ballon en gaz, s'étonnait Milfried. Ils ne peuvent tout de même pas disposer d'un système de stockage...

Ils décidèrent de ne pas s'obstiner et de rendre le blessé qu'ils déposèrent au centre d'une clairière. Pour signaler sa présence, ils allumèrent un petit feu qui donnait énormément de fumée, et se retirèrent.

Les Kouliks Finirent pas trouver le garçon mais observèrent une grande prudence. Le blessé leur cria des instructions et ils finirent par venir le chercher. Ils étaient trois et disposaient d'un filet de pêche dans lequel ils emportèrent leur ami. Pour pouvoir atterrir, ils avaient du lest sous forme de sacs contenant des cailloux. Ils étaient une vingtaine dans le ciel, chacun avec quelques cailloux, et quand l'un d'eux devait descendre, ils remplissaient son sac jusqu'à ce que l'homme amorce sa descente.

— Lorsqu'ils étaient en paix dans leur village, expliqua le professeur, ils gardaient des sacs remplis de cailloux au sommet des arbres. J'avais remarqué ces grosses masses et dans mes jumelles, j'avais d'abord pensé à des animaux du genre paresseux ou à des grappes de fruits. Tous les arbres supportaient des kilos de pierres qu'ils utilisaient au retour d'expéditions de chasse ou de guerre. Ainsi ils évitaient de gaspiller le gaz et de remplir chaque fois leur ballon.

Les Kouliks se dirigèrent vers l'ouest, emportant leur ami dans leur filet, mais peut-être rusaient-ils et prendraient-ils une autre direction une fois hors de vue. Voulant en avoir le cœur net, Hassanian grimpa au sommet d'un arbre immense, n'emportant qu'une paire de jumelles.

Lorsqu'il redescendit, il apportait de bonnes nouvelles.

— Ils ont continué vers l'ouest et j'ai fini par remarquer une sorte de colonne vitreuse qui montait du sol. Ils doivent faire du feu. Ils utilisent certainement du bois très sec pour réduire la fumée mais l'air chaud fait trembler le paysage. Nous pouvons marcher dans cette direction.

Au bout d'une heure de marche, alors qu'ils longeaient un *rio* torrentueux, une odeur de viande grillée leur parvint.

— Nous approchons. Écoutez, dit le professeur. Voilà ce que nous

allons faire...

Une heure plus tard, Gemini les quittait pour continuer seul. Il ne portait qu'un caleçon sur lui et ses compagnons avaient tracé sur son visage et son torse les signes relevés sur les Kouliks. L'ethnologue, à la suite de ces différentes rencontres, avait reproduit dans son carnet de route ces signes particuliers et il espérait qu'ils étaient des symboles de paix et d'amitié.

L'odeur de viande grillée devint encore plus forte et soudain une falaise boisée se dressa devant lui. Dans la semi-obscurité de la forêt équatoriale, des feux prenaient un relief étonnant. Il découvrit que le peuple koulik s'était réfugié dans des cavernes. Juste de l'autre côté du *rio* qui, ici, coulait plus paisiblement. Il y eut des cris d'oiseaux pour signaler son approche et il s'immobilisa les bras levés, les paumes dirigées vers l'avant.

Il lui fallait attendre ainsi. Il s'écoulerait peut-être des heures avant que les Kouliks ne daignent se manifester et ils pouvaient aussi bien disparaître tous à jamais.

CHAPITRE XXI

Sur un ton courroucé, le sous-lieutenant Shanto du service des compresseurs dit à Ugo qu'on le convoquait dans l'autre partie de Stratos, là où se trouvaient les laboratoires et les bureaux de l'état-major. Il paraissait jaloux de voir qu'un détenu avait le privilège d'aller là-bas alors que lui, futur officier, était tenu à l'écart de cet endroit.

Un garde vint le chercher mais, au lieu d'emprunter les tunnels translucides de surface, ils suivirent un chemin très compliqué à l'intérieur de l'île et prirent ensuite un ascenseur qui les conduisit dans un lieu sévèrement gardé. On fouilla Ugo, on lui dit d'attendre et, peu après, Soumiù apparut. Ugo ne l'avait pas revue depuis leur capture. À vrai dire, il s'était mis à douter de la sincérité de la jeune fille et se demandait si elle n'avait pas joué un double jeu pour les entraîner jusque dans cette région perdue, et surtout jusqu'à bord de Stratos pour se débarrasser de gens qui connaissaient l'existence des Indiens volants.

Elle lui étreignit le bras et l'entraîna. Dans un corridor, elle se retourna pour l'embrasser à pleine bouche mais se heurta à sa froideur et recula.

— Vous m'en voulez ?

— Vous êtes leur complice.

— Pas du tout. Il se trouve que je suis aussi spécialiste des gaz rares, comme mon père, et qu'ils ont besoin de mes connaissances.

Elle précisa que la construction de l'usine de liquéfaction de ce gaz inconnu posait quelques problèmes et qu'il fallait réviser les plans. Elle le conduisit dans un laboratoire où le professeur Leesang l'accueillit très chaleureusement.

— Je suis désolé que les Japonais vous aient capturé. Ce que vous avez fait pour ma fille alors qu'elle se trouvait encerclée, est très généreux. Je ne l'oublierai pas. L'amiral Tucachima est tellement pressé au sujet de ce gaz inconnu qu'il n'a rien à nous refuser et nous avons obtenu de lui que vous partagiez notre existence. Ici, dans les laboratoires, nous sommes mieux traités qu'au bagne. L'air est riche en

oxygène et la nourriture est excellente. Nous avons des machines délicates à réparer et vos connaissances seront les bienvenues.

Ugo regardait autour de lui avec intérêt.

— Nous analysons ce gaz et nous ne parvenons pas à l'identifier. Il ne figure dans aucun spectre connu sur terre ou même dans l'espace. C'est une énigme éminemment passionnante.

— Au point d'en oublier que vous travaillez pour des bourreaux et pour des gens qui sont bien décidés à s'emparer d'une partie de la planète pour l'asservir. Ils ont votre pays, la Corée. Ils ont la Mandchourie et depuis quelques années, ils grignotent la Chine. Ils sont insatiables et si vous les aidez avec les applications de ce gaz inconnu, vous serez les complices de leur mégalomanie. Vous savez très bien que la Caste militaire gouverne le Japon et qu'un jour, elle osera attaquer les grandes puissances comme l'URSS et les États-Unis. Cela, avec la complicité des Nazis allemands.

Soumiù le regardait complètement découragée et son père hocha la tête avec résignation.

— Nous essayons de survivre le mieux possible. Ce n'est pas en subissant les grandes épreuves du bagne que nous y parviendrons, dit Leesang.

— Ugo, la durée de vie dans le bagne ne dépasse pas un an. Même les plus costauds finissent par mourir.

— Je ne veux pas mourir, mais je veux retourner là-bas partager le sort de mes camarades. Je ne veux pas être un privilégié qui finira par trouver agréable cette prison dorée. Je n'ai jamais accepté de me compromettre avec des monstres d'immoralité.

— Attendez, dit Soumiù. Ne voulez-vous pas prendre le thé avec nous ?

C'était émouvant et cocasse à la fois et il sourit à demi :

— Je déteste le thé. Mais j'aime bien le café.

CHAPITRE XXII

Depuis qu'il lui arrivait de travailler dans les sous-sols de Stratos, Ugo accumulait dans sa mémoire d'importants renseignements qui pourraient être utilisés pour une évasion, mais peu à peu, l'idée de quitter seul ce bagne lui devenait insupportable. L'attitude de Soumiù et de son père l'avait profondément attristé et, revenu dans la partie de l'île transformée en bagne, il avait commencé à imaginer une révolte générale au cours de laquelle les exbagnards s'empareraient des principaux systèmes fournissant hydrogène et oxygène. Il y avait aussi une centrale électrique fonctionnant au gaz naturel. Il évaluait à une centaine les soldats japonais surveillant étroitement ces installations.

La nuit, il discutait avec le Russe Stragov et deux Coréens d'un éventuel soulèvement. La première chose à faire – et à faire sans tarder – était de se procurer des armes, puis il fallait s'infiltrer par les souterrains jusque dans la partie réservée aux laboratoires et à l'état-major de l'amiral.

— Il nous faudrait le plan de ces passages qui forment un labyrinthe dans lequel on peut s'égarer.

— Il y a des bagnards qui vivent dans ces endroits et ne remontent jamais à ce niveau. Ils ont été condamnés à la pire des tâches : le nettoyage magnétique à longueur de journée, qui consiste à passer des balais aimantés sur toutes les parois internes, pour récolter les objets métalliques susceptibles d'endommager l'île. Une fuite dans les ballasts à hydrogène et la catastrophe serait terrible. Ces malheureux ne survivent que quelques semaines dans ces bas-fonds où l'oxygène leur est compté et où il fait très froid. Certains se sont livrés à des actes de sabotage suicidaires. On parle d'un Philippin qui aurait mordu pendant des semaines, à longueur de journée, un angle de cloison pour provoquer une fuite d'hydrogène. Il a été dénoncé par ses camarades et jeté dans le vide sur-le-champ.

Un des Coréens parla d'un certain dortoir Q17 où logeaient une centaine de ses compatriotes.

— Par rapport à eux, nous sommes des privilégiés. Mais les pauvres sont tous des intellectuels, des professeurs, des médecins, des

ingénieurs... Ce sont les gens dont les Japonais se méfient le plus. J'ai parfois des contacts avec eux. Ils sont chargés du nettoyage de surface.

Les autres frissonnèrent car ils connaissaient la cruauté d'une telle tâche. Les dépôts de glace pouvaient compromettre la stabilité de Stratos et ces pauvres bougres passaient des heures à racler ces plaques dangereuses. On ne leur allouait que de vieilles combinaisons qui les protégeaient mal du froid et ils devaient travailler en apnée, comme dans certains sous-sols, se branchant toutes les minutes sur des arrivées d'air respirable.

— Justement, ils se préparaient à une émeute, dit Stragov, le Russe. Ils ont fait des avances discrètes aux autres dortoirs, en essayant d'enrôler d'autres prisonniers dans une grande révolte, mais ils ont échoué. Les gens sont trop fatigués et résignés. Ils savent qu'ils peuvent mourir en quelques minutes si les Japonais de la Caste militaire décident de couper l'arrivée d'air oxygéné. Vous avez bien vu ce qui se passait le soir où Tang voulait se battre avec vous...

— Vous saviez qu'en hurlant comme vous l'avez fait, ils couperaient l'arrivée d'air ?

— Ce n'est pas la première fois que cela nous arrive. Parfois même, ils se livrent à des expériences, nous privent d'air respirable, puis viennent chercher ceux qui tombent dans le coma. On raconte qu'ils les autopsient, alors qu'ils ne sont pas tout à fait morts. Il y a ici un laboratoire d'expérimentation bien équipé, car le problème des militaires japonais et surtout de ceux de l'aéronavale, c'est d'économiser l'oxygène afin d'alléger le poids des aérostats. Il y a aussi les projets d'avions qui voleront dans cinq ou dix ans et dans lesquels les pilotes devront porter constamment des masques respiratoires.

— Pourquoi n'aurions-nous pas des contacts avec le Q17 pour préparer une évasion commune ? Si nous pouvions nous emparer des commandes, nous pourrions peut-être faire atterrir Stratos quelque part, pourquoi pas l'Océan ? S'il reste suffisamment d'hydrogène dans les ballasts, elle flottera jusqu'à ce qu'on vienne nous secourir.

— Les Japonais ne nous laisseront jamais aller aussi loin. Le sabotage de Stratos doit être prévu pour empêcher que le Monde n'apprenne son existence.

Ugo continua de tout observer mais il lui aurait fallu au moins un carnet et un crayon pour tout noter. La possession de ces deux objets entraînait une condamnation à mort si elle était découverte. Ugo aurait pu les cacher car, désormais, il connaissait des endroits où les

gardes ne songeaient pas à effectuer des fouilles.

Il fut de nouveau convoqué dans les laboratoires. Il devait réparer un petit compresseur expérimental que le professeur Leesang mettait au point et Soumiù renouvela ses offres.

— Écoutez, dit Ugo, je cherche surtout à organiser une évasion générale. Je ne sais pas si vous êtes quelqu'un de sûr ni si votre père est un homme de confiance, mais soit vous nous dénoncez soit vous collaborez avec nous. Nous voulons nous emparer de l'île et la faire amerrir, dans l'océan Atlantique de préférence.

— C'est de la folie ! s'exclama la jeune fille. L'amiral Tucachima préférerait faire sauter Stratos plutôt que de révéler son existence. Les Japonais, vous le savez bien, sont toujours prêts à se faire hara-kiri pour ne pas perdre la face, et cet officier général n'hésiterait pas une seconde à sacrifier ses officiers, ses collaborateurs et surtout les bagnards. C'est un projet trop dangereux pour que mon père et moi acceptions d'y collaborer.

— Nous nous passerons de vous. J'ai besoin d'un carnet et d'un crayon pour prendre des notes. Je serai fouillé en sortant d'ici. Arrangez-vous pour aller les déposer dans le souterrain que je vais emprunter. Il y a une borne d'alimentation en air respirable tout de suite après le sas. Cachez ces objets à cet endroit.

Elle hocha la tête, affligée de le voir une nouvelle fois partir irrité contre elle. Soudain elle se jeta sur lui, l'étreignit sauvagement, puis elle s'écarta et défit sa combinaison.

— Écoutez, dit-il...

Mais l'apparition de ces seins déjà contemplés à bord du *Sao-Pedro* lui coupa le souffle. Elle défaisait complètement sa combinaison et la piétinait. Elle vint vers lui et, d'un geste inattendu, baissa le haut de son pantalon de toile, puis elle prit son sexe tendu dans sa petite main.

Légère, déterminée, elle noua ses jambes autour de sa taille et s'empala fébrilement.

Lorsqu'il sortit des laboratoires, il se demanda s'il n'avait pas rêvé. Ils avaient fait l'amour de façon presque animale, cela n'avait pas pris trois minutes. Soumiù n'était pas vierge et paraissait même douée. Avant de se séparer, elle avait elle-même rajusté son uniforme de prisonnier afin qu'il ne soit pas inquiété, puis elle l'avait laissé réparer le compresseur.

Un garde intervint et grommela quelque chose qui devait signifier qu'il n'allait pas assez vite, mais Ugo était encore sous le charme de ce plaisir rapide mais intense partagé avec la jeune Coréenne. Lorsqu'ils voyageaient ensemble sur l'Amazonie puis sur le *rio* terminal, il n'aurait jamais imaginé qu'elle serait un jour nue dans ses bras.

Il fit celui qui était fatigué et traîna malgré les ordres stridents du garde. Ce qui lui permit de s'appuyer contre la borne d'air lorsqu'il y parvint. Il fit signe qu'il se reposait un instant et en profita pour prendre le petit carnet auquel était joint un crayon minuscule. Le tout tenait dans le creux de sa main. Le garde lui donna un coup de crosse dans les reins et il repartit d'un pas plus assuré cette fois.

Le même soir, le dortoir Q17 se souleva et, pendant une heure, les bagnards des autres chambrées crurent que le mouvement allait réussir. Ils avaient pu s'emparer d'une unité de production d'oxygène, mais ignoraient que le système de ventilation était commandé depuis le quartier général par un colonel responsable. Il ne suffisait pas de disposer de la source de production, encore fallait-il être maître des tuyauteries d'alimentation. L'air commença à manquer au bout d'une heure et cinq minutes exactement, et seul un petit groupe s'obstina autour de l'unité de production d'oxygène. Ils furent capturés lorsque la centrale électrique cessa d'alimenter cette unité.

Le lendemain, la même cérémonie sinistre se déroula à l'extérieur et tous les bagnards y assistèrent. Soixante-quatre bagnards furent jetés dans le vide. Retrouverait-on un jour leurs restes dans l'humus épais de la forêt amazonienne ?

Le soir même, un bagnard coréen qui s'était rendu au quartier général pour déboucher les égouts, remit à Ugo un petit billet soigneusement plié, gros comme l'ongle d'un pouce. Soumiù avait écrit sur du papier excessivement fin. Elle lui donnait rendez-vous pour le lendemain dix heures dans le sixième niveau de l'île, à un endroit bien déterminé. Il haussa les épaules. Qu'imaginait-elle ? Qu'il n'avait qu'à aller trouver le lieutenant Kurachi de l'Entretien pour lui demander la permission de se rendre à cet endroit ?

Mais une surprise l'attendait dès qu'il reprit son travail. Une fuite d'eau s'était déclarée au sixième niveau et il devait aller la réparer. On lui signa un bon pour retirer du vestiaire le masque et la combinaison nécessaires.

Un garde l'accompagna jusqu'au sas d'accès mais, dépourvu de masque à gaz, il le laissa aller.

CHAPITRE XXIII

Soumiù l'attendait à l'endroit indiqué. Elle lui désigna la fuite d'eau, juste un goutte à goutte qu'il pouvait colmater rapidement, puis elle le conduisit jusqu'à la bouche d'air, brancha son tube et ôta son masque.

— Voici d'abord les plans des différents niveaux, lui dit-elle. Tout a été reproduit par photographie miniaturisée. Pour une fois, le goût des Japonais pour la miniaturisation sert à quelque chose. Mon père et moi avons discuté et nous sommes d'accord pour participer à un soulèvement général, à condition qu'il obéisse à un plan précis.

Ugo aspira une bonne goulée d'air frais, débrancha son tube, mit le sien en place.

— Ouf, dit-elle. Je ne savais pas que c'était si difficile de rester sans respirer. Je ne tiendrais pas une minute, pour l'instant.

Elle continua de lui parler et lui révéla que Stratos était en fait composée de quatre parties pouvant se désolidariser les unes des autres. La construction de l'ensemble avait rendu nécessaire cette fragmentation. Il avait fallu envoyer dans les airs la partie comportant le bague et les différentes unités de production d'oxygène, les réserves de gaz servant de carburant pour l'île et pour les dirigeables ainsi que les réserves d'eau. Puis avait suivi la partie affectée à l'état-major et aux laboratoires avec un regroupement des commandes. Enfin les logements des officiers, sous-officiers et soldats.

— Il y a aussi le plan de tous les réseaux de commandes électriques qu'il faudra court-circuiter afin que l'amiral Tucachima ne puisse déclencher un hara-kiri général. Mon père pense que nous pourrions désolidariser le bague du reste de Stratos et le diriger vers l'Amazone où nous nous poserions. Ce serait plus réalisable que de parcourir deux à trois mille kilomètres pour rejoindre l'océan Atlantique. Sur l'Amazone, nous serions secourus assez rapidement alors que dans l'Océan ce serait plus aléatoire.

— Mais il n'y a pas de moteurs directionnels du côté du bague.

Soumiù débrancha son tube pour lui céder la place. Les Japonais n'avaient pas voulu de plusieurs sources d'air réunies en un seul point

pour éviter que les bagnards ne puissent parler, c'est-à-dire comploter, tout en respirant un air oxygéné. Leur paranoïa était telle que le moindre détail avait été longuement réfléchi pour restreindre au maximum la liberté des prisonniers.

— Le jour dit, nous vous rejoindrons, mon père et moi.

— Et les autres chercheurs ?

— À la longue, ils ont fini par collaborer étroitement avec les Japonais et la Caste militaire, si bien que nous ne pouvons leur accorder la moindre confiance. Nous avons bien entendu sondé chacun de nos collègues de travail et en avons retiré la conclusion qu'aucun n'était digne de confiance. Il faut dire que certains sont sous la dépendance des Japonais depuis des décennies. Ils jouissent de bonnes conditions matérielles et ont la promesse qu'après un séjour d'un an à bord de Stratos, ils seront affectés dans un laboratoire de Séoul. Cependant, jamais les Japonais ne leur laisseront la liberté de révéler à nos compatriotes l'existence de cette île fantastique. Ils seront exécutés avant mais ne veulent pas y croire.

Lorsque Ugo débrancha à son tour son tuyau, la jeune fille lui arracha son masque et l'embrassa violemment. Il la sentait défaillir dans ses bras et il n'eut que le temps de lui faire à nouveau respirer de l'air oxygéné.

— C'était bon, murmura-t-elle après avoir aspiré plusieurs bouffées. Je défaillais de bonheur.

— Ce n'est guère l'endroit pour...

Elle parut déçue. Il n'y avait pas que le manque d'air, il y avait aussi le froid. Ils durent se séparer mais elle organiserait un nouveau rendez-vous. Le système d'alimentation en eau dépendait de leur laboratoire où on analysait sa pureté deux fois par jour. Elle avait donc pu venir jusque-là et percer la conduite.

La nuit suivante, ils se réunirent à plusieurs pour étudier les plans des sous-sols de l'île et les réseaux. Un Mandchou spécialiste en installation électrique estima qu'il était possible de court-circuiter toutes les installations figurant sur le plan.

— Il suffira de se rendre sur place quelques instants avant le soulèvement, pour détourner le courant. Mais auparavant, il y aura un long travail de shuntage. Je travaille là-bas trois jours sur quatre et je ne pourrai y consacrer qu'une ou deux heures chaque fois.

— Ça peut demander des semaines...

— À moins que je puisse accéder aux boîtes de connexion où tous ces réseaux sont regroupés. Mais l'accès à ces boîtes est réservé aux bagnards disposant d'un diplôme d'ingénieur. Il nous faudra voir dans le bloc dortoir Q23 où se trouve un certain Oungari. Si notre projet tient debout, il nous aidera, mais s'il voit que tout n'a pas été soigneusement étudié, il refusera.

— Nous avons un énorme travail à fournir, dit Ugo. Prochainement, j'aurai des précisions sur le système d'amarrage qui relie les différentes parties de l'île entre elles. Je ne pense pas qu'il soit bien compliqué car il a fallu attendre que ces parties aient atteint une grande altitude pour les amarrer les unes aux autres afin de ne pas attirer l'attention des étrangers.

— J'ai entendu dire que l'ensemble avait pris son envol dans une région de Corée dont les habitants avaient été déportés, affirma un natif de ce pays.

— Pour les tuyauteries, les câbles, les réseaux, il ne doit exister qu'un seul point de passage, sinon le travail de montage aurait demandé trop de temps. Il y a des endroits mal indiqués sur le plan. Ce sont peut-être ces fameux points.

Deux jours plus tard, Ugo obtenait un autre rendez-vous avec la jeune fille dans un troisième sous-sol où il était inutile de se munir d'un masque et de vêtements spéciaux, mais où, par contre, ils pouvaient être surpris à tout moment. Toujours aussi imprudente, Soumiù l'embrassa fougueusement et se montra si pressante qu'il dut tenter de la raisonner.

— Les gardes peuvent nous surprendre ou des bagnards peuvent surgir à l'improviste et nous dénoncer !

— Les deux accès sont bloqués, grâce à ce système.

Elle désigna une trappe dans la cloison en caoutchouc durci et utilisa une clé en bakélite pour l'ouvrir. Elle baissa une manette.

— Les portes du niveau trois sont bloquées.

Comme elle se permit un geste audacieux, il montra un étonnement qui la fit rire :

— Ne sois pas aussi puritain. Nous sommes constamment menacés de mort. Pourquoi n'aurais-je pas le droit de te montrer que je te

désire ? Pourquoi aurais-tu seul le droit de porter tes mains sur moi ?

Elle poursuivit jusqu'à ce qu'il bascule lui aussi dans une étreinte enfiévrée.

— Peut-être que nous respirons trop d'oxygène, lui avoua-t-elle. Surtout dans les laboratoires. Et je dois t'avouer que je ne cesse de penser à toi, à ce que nous pourrions faire ensemble sur un grand lit, par exemple. Parfois, c'est insoutenable et cela devient si obsessionnel que j'ai envie de te rejoindre dans le bain en inventant n'importe quel prétexte. Tu dois me trouver un peu folle, non ?

— Si nous voulons réussir notre plan, il faudra observer une grande prudence. Il y a de plus en plus de gens qui vont être mis dans la confiance car nous avons besoin d'eux pour réussir notre plan... ou avoir des chances de le réussir. Tu as des renseignements sur les points d'ancrage des différentes parties ?

— Ce sont des poutrelles d'aluminium excessivement légères qui font la liaison. On les a soudées ensemble dans un milieu neutralisé. On protégeait les cloisons avec des plaques d'aluminium et le soudage pouvait commencer. Il y a eu quand même plusieurs accidents.

— Les parties proprement dites sont soudées ?

— Non, justement pas. Il n'y a que les poutrelles qui le sont entre elles. Pour les parties il existe un système d'emboîtement et la fermeture rappelle celle des wagons de chemin de fer entre eux, car il a fallu éviter une trop grande rigidité. Mais l'ennui, c'est le nombre de ces points d'ancrage. Ils dépassent la trentaine. Et chacun est relié au Central Opérationnel. Si on en ouvre un seul, une lampe se met à clignoter.

— Pas si on détourne les réseaux électriques. On peut ensuite prévoir une équipe de dix bonshommes qui auront chacun trois verrouillages à faire sauter.

CHAPITRE XXIV

Ce fut Milfried qui se porta volontaire pour enfiler le harnais en herbes tressées qui fixerait le ballon dans son dos. Un ballon d'une quinzaine de mètres cubes, constata le professeur Gemini.

— Étant donné votre poids, vous auriez besoin d'un aérostat d'au moins cinquante mètres cubes d'hydrogène pour vous élever dans les airs. Une telle dimension serait vraiment malcommode et ne vous permettrait pas d'accomplir toutes les activités dont sont capables les Kouliks.

Dans un sac en peau de singe, un poids impressionnant de cailloux permettait à l'Écossais de rester à terre. Il n'aurait qu'à jeter ceux-ci au fur et à mesure qu'il voudrait s'élever.

Les trois hommes avaient fini par être tolérés par les Indiens volants. Pendant deux jours, ils avaient vécu à proximité de leur caverne. Et puis, on les avait invités à un repas composé de viande de singe et de poisson.

— Je suis certain qu'il existe une autre source de ce gaz inconnu, constata Gemini au bout de cette période. Mais cette fois, les Kouliks ne trahiront pas leur secret.

— Mais l'origine de ce gaz ?

— D'après mes observations, il y aurait dans le sous-sol une météorite vieille de plusieurs millénaires qui diffuse ce gaz. Je me demande même, mais c'est une hypothèse trop hardie que je ne défendrai jamais devant mes collègues, oui je me demande s'il ne s'agirait pas d'un vaisseau spatial qui se serait écrasé ici... Ce gaz aurait été son carburant ou il serait produit par la décomposition des matériaux utilisés pour sa construction. Il faudrait creuser à des profondeurs considérables pour en avoir le cœur net.

Milfried resta bientôt seul au milieu d'un cercle d'indiens qui l'encourageaient en riant comme des fous. Gemini et Hassanian, un peu angoissés, craignaient l'accident. Le bosco jeta une première pierre, puis une seconde et, ne se méfiant pas, perdit un peu l'équilibre. Il bascula en avant, ce qui eut pour effet de faire rouler hors du sac la moitié du lest constitué par les cailloux. Gigotant des

bras et des jambes, il monta comme une fusée bien au-dessus des plus grands arbres. Il aurait poursuivi cette ascension périlleuse au risque d'atteindre des hauteurs dangereuses, s'il n'avait eu l'idée de tirer sur le brin qui libérait une soupape rustique. Le gaz s'échappa du ballon et il descendit juste au faîte de la forêt. Les Indiens lui criaient des instructions qu'il ne comprenait évidemment pas. Les Kouliks lui avaient appris plusieurs gestes à faire, lui signalant aussi la présence de sacs de pierres accrochés aux arbres.

Après ces quelques instants de panique, Milfried reprit son flegme habituel. Il utilisa ses nageoires des pieds et des mains pour brasser l'air et se rapprocha d'un des fameux sacs. Les enfants venaient de s'envoler pour le rejoindre et voltigeaient autour de lui.

— Ils sont aussi gracieux que des oiseaux tournant autour d'un pélican maladroit, remarqua Gemini.

Les gosses remplirent le sac de Milfried, apportant les pierres une à une. Lentement, avec une dignité retrouvée, l'Écossais redescendit et se posa... ou du moins, ses pieds effleurèrent le sol. Il manquait une pierre pour le planter solidement sur ses jambes. Gemini et Hassanian coururent le tenir.

— C'est une expérience inouïe... Je n'ai jamais rien connu de tel... Même pas sur les montagnes russes dans les foires.

Il rentra dans la caverne pour se débarrasser de son harnais et aussitôt son ballon alla rejoindre les autres qui attendaient alignés contre le plafond rocheux. Un guide-rope permettait à plusieurs hommes de haler chacun d'eux.

— L'impression de puissance mais aussi de sérénité sont les deux sentiments que j'ai éprouvés. Vous savez, avec vos armes, nos explosifs et ces ballons, nous pourrions peut-être attaquer les Japonais en train d'installer cette usine de liquéfaction...

— Croyez-vous vraiment qu'ils y soient parvenus ? L'hydrogène et l'hélium ne sont pas faciles à liquéfier. Celui-ci doit poser des problèmes encore plus difficiles à résoudre.

Dans cette communauté d'indiens invisibles, il n'y avait pas de chef mais une assemblée qui prenait des décisions. Un chaman soignait les gens malades ou blessés et il représentait en quelque sorte la mémoire vivante de la tribu. C'était une véritable bibliothèque à lui tout seul. Par gestes, et à l'aide de dessins tracés sur la poussière de la caverne, il expliqua le même soir qu'autrefois, des hommes étrangers avaient

enseigné aux Kouliks comment fabriquer des ballons légers, résistants et surtout transparents à partir du latex. Si bien que, selon la position du soleil, on pouvait penser la plupart du temps que les Kouliks volaient sans appareil. La préparation du latex était tenue secrète et Gemini comprit qu'il ne servirait à rien d'insister pour en obtenir la recette. Le chaman disait que les Kouliks savaient voler depuis toujours, que des milliers de lunes s'étaient écoulées depuis qu'un ancêtre s'était élevé dans les airs. Qu'ils avaient su protéger leur territoire, mais qu'ils redoutaient à présent que les Hommes de l'extérieur ne finissent par les capturer, puisqu'eux-mêmes étaient parvenus jusqu'à eux.

— Pourquoi nous avez-vous acceptés ? demanda Milfried.

Le chaman sourit et dit que les Kouliks s'étaient rendu compte que les Blancs n'aimaient pas les petits hommes jaunes venus du ciel, qu'ils les fuyaient et que deux d'entre eux avaient été capturés par ces intrus. Les Kouliks savaient qu'ils disposaient d'armes puissantes et souhaitaient une alliance future pour obliger les Hommes jaunes à quitter leur territoire.

En fait le chaman n'utilisait pas l'adjectif « jaune » mais appelait les Japonais les « Hommes-cire ». Leur couleur était celle de la cire des abeilles sauvages.

— Si nous vous aidons à vaincre les Hommes-cire, vous essayerez ensuite de nous tuer pour nous empêcher de révéler votre existence.

Le chaman se contenta de sourire.

— On peut dire qu'il n'est pas machiavélique, constata Gemini. Il ne nous cache pas la solution qu'ils envisagent pour nous.

Les jours suivants, Hassanian puis le professeur se risquèrent à leur tour dans les airs. L'ethnologue s'en tira à merveille, comme si toute sa vie durant il avait passé son temps à voler à cinquante mètres au-dessus de la forêt amazonienne. Hassanian, pour sa part, était très pâle lorsqu'il redescendit. Il accusa la nourriture des Indiens car il ne voulait pas avouer qu'il avait eu le mal de mer, ou le mal de l'air...

Les Indiens continuaient de surveiller les Japonais, mais à distance, et sans jamais sortir de l'abri que leur offraient les arbres. Ils racontaient que ces étrangers étaient en train de construire une hutte bien bizarre juste à côté des sources d'eau et de ce gaz inconnu.

CHAPITRE XXV

Pour cette plongée dans un milieu gonflé à l'hydrogène, Ugo eut droit à un aide et il choisit le Russe Stragov. Ils s'équipèrent soigneusement et descendirent plusieurs niveaux avant de passer un sas surveillé par un garde. À cause des masques, ils ne pouvaient échanger que des grognements, mais Cardone prenait des notes sur son petit carnet. Sans pouvoir en parler, ils savaient l'un et l'autre que ce garde devrait être neutralisé en premier. Ils progressèrent de bouche d'air respirable en bouche d'air respirable. Leur mission consistait à obturer une fuite d'hydrogène dans un bas-fond. Cette fuite serait difficile à colmater. Ils devaient vider le ballast en question et travailler ensuite dans un vide presque total. Les parois risquaient de les broyer car, sous l'effet des puissants aspirateurs, elles se contracteraient. Mais c'était le seul moyen d'accéder à toute une série d'ancrages, sept en tout, qui reliaient l'aire du bague au reste de Stratos.

La purge de l'hydrogène commença immédiatement et ils surveillèrent avec inquiétude les parois alvéolées qui se creusaient. Le plafond retombait, menaçant de les aplatir. Ils repérèrent la fuite qu'un colorant spécial avait auréolée de vert. Pendant que le capitaine travaillait à toute vitesse, le Russe disparut, passant par un sas entre deux ballasts.

Lorsqu'il eut terminé, Ugo commença de s'inquiéter. Stragov ne revenait toujours pas. Passant d'une source d'air oxygéné à une autre, il partit à sa recherche et emprunta le sas suivant. Là-haut, le sous-lieutenant Kurachi allait s'inquiéter et préparer une équipe de secours. Pour l'instant, il ne pouvait imaginer que ces deux bagnards se livraient à des préparatifs de sabotage. Il penserait qu'un malaise les retardait tous les deux.

Le Russe gisait à quelques mètres du sas. Il avait présumé de ses forces et séjourné trop longtemps en apnée. Il se trouvait juste en dessous d'une source d'air. Il n'avait pu se dresser et brancher son tube. Ugo le souleva, le brancha sur la source vivifiante. Lui-même était à bout de résistance. Il dut arracher le tube de son compagnon et aspirer quelques longues bouffées avant de poursuivre la réanimation du Russe.

Craignant de voir surgir une équipe de secours, Ugo traîna Stragov à l'intérieur du ballast vide d'hydrogène et le brancha à chaque source, mais le Russe était encore très faible bien qu'il pût esquisser sous son masque un vague sourire de reconnaissance. Ugo décolla un peu son masque et celui de son compagnon pour le supplier de faire un effort, car on allait certainement venir les chercher. Stragov aspira une dernière fois profondément de l'air oxygéné et réussit à se mettre sur ses pieds. Ils se dirigèrent vers le sas... et en sortirent juste au moment où le sous-lieutenant Kurachi arrivait avec deux bagnards. Une fois en milieu normalement ventilé, le Russe arracha son masque et murmura qu'il avait eu un malaise. Le sous-lieutenant haussa les épaules :

— À l'avenir, Cardone, choisissez mieux votre équipier.

Ugo dut patienter avant de récupérer son petit carnet où son compagnon avait consigné l'emplacement des sept ancrages. Ils devraient renouveler l'opération au moins cinq fois avant de disposer de tous les éléments nécessaires au largage de la plate-forme du bague.

L'ingénieur électricien mandchou Oungari travaillait désormais pour eux. Il commençait à shunter les réseaux afin de regrouper en une seule commande bricolée tous les câbles destinés au quartier général, y compris ceux du téléphone.

Le nombre de gardes à neutraliser ou à éliminer ne cessait de croître au fur et à mesure que le plan prenait de l'ampleur.

— Nous en sommes à vingt-cinq. Pour être certain que ces Japonais seront vraiment maîtrisés, il faut compter deux bagnards pour chacun, ce qui nous fait cinquante bonshommes uniquement occupés à cette tâche. Nous n'y parviendrons jamais.

— Il faut régler le problème d'une autre façon, réfléchit Ugo. Nous devons les droguer. Leur nourriture ne vient pas de la cuisine du bague mais du mess des officiers du quartier général. Il faudra agir là-bas.

Au cours d'une nouvelle entrevue avec Soumiù, Ugo lui soumit cette proposition et elle accepta sans réticences.

— La nourriture est analysée tous les deux jours par nos laboratoires. Il faut rassurer les officiers et les soldats car des bruits circulent à ce sujet. Les denrées sont conservées dans le grand froid extérieur, mais ce procédé n'est pas encore bien connu et les Japonais

craignent les empoisonnements alimentaires. Nous prélevons des échantillons de nourriture surgelée mais nous allons aussi faire des prélèvements dans les marmites des cuisines. Mon père fabriquera une drogue à effet retardé pour le corps de garde du bagne.

Le professeur Leesang venait de faire une découverte géographique intéressante. À l'aide d'un puissant télescope, les Japonais observaient la forêt amazonienne et une caméra couplée avec cet instrument avait révélé l'existence d'un immense plateau situé à mille mètres d'altitude, non loin du cirque où vivaient les Kouliks avant que les Japonais ne les en chassent.

— Rejoindre l'Amazone risque d'être très difficile car nous ne disposerons pas de moteurs. Mon père pense utiliser les tuyères d'évacuation d'hydrogène pour nous diriger, mais la précision de notre trajectoire sera approximative. Le plateau se trouve juste en dessous de notre position actuelle. L'atterrissage aura lieu de nuit et, lorsque le jour reviendra, nous aurons évacué cette partie de Stratos. Même si les dirigeables la bombardent, nous serons à l'abri de la forêt qui pousse en dessous du plateau. Sur l'Amazone, nous courrions de grands risques.

— Bientôt, nous devons fixer une date et essayer de tout mettre au point pour ce jour-là. Le largage commencera à minuit, alors que le corps de garde dormira. L'état-major ne sera pas alerté tout de suite puisque les câbles seront détournés, mais il y a des risques.

— Ils peuvent tirer sur cette plate-forme qui se détachera de l'ensemble et commencera de descendre vers la terre, mais pas tout de suite, à cause des explosions possibles qui endommageraient le reste de Stratos. Nous disposerons donc d'un sursis.

— Nous espérons mettre les projecteurs hors service.

— Les dirigeables seront nos principaux ennemis. Sur les cinq qui appartiennent à la flotte de Stratos, trois sont constamment prêts à intervenir en moins d'une demi-heure. L'équipage vit à bord, et des tours de veille sont respectés. La discipline japonaise est d'une efficacité redoutable, il faut en tenir compte dans nos prévisions. Ils ne laissent rien au hasard.

Lorsque Ugo connut l'emplacement des trente ancrages du bagne, il calcula le jour de la séparation. Sur toute la population carcérale de l'île, plus de cent bagnards étaient désormais dans le secret et mieux valait en finir au plus vite avant qu'il n'y ait des indiscrétions ou, pire, des délations.

CHAPITRE XXVI

Au début, les trois Blancs trouvaient exaltant de voler ainsi à hauteur des arbres de la forêt et de nager dans l'air comme ils auraient nagé dans l'eau, avec un sentiment accru de grande liberté. L'air paraissait moins résistant que l'eau, mais ils durent reconnaître qu'il était fatigant de se déplacer comme le faisaient les Kouliks. Ces derniers avaient une longue pratique de cette façon d'aller et venir. Ils pouvaient ramer durant des heures pour ne parcourir que quelques kilomètres. Gemini s'essouffait vite. Il restait à la traîne et l'un des compagnons demeurait auprès de lui pour l'encourager. Ils « nageaient » au ras des arbres mais, dès qu'ils approchaient du camp des Japonais, ils devaient perdre de l'altitude et circuler de branche en branche.

« Nous sommes comme des singes », plaisantait Hassanian, mais il se méfiait de ceux-ci, surtout des singes hurleurs, les alouates dont les cris affolaient la forêt sur des kilomètres. Alors, toute la faune fuyait, étourdissant les hommes de ses battements d'aile et de ses bonds désordonnés. Ils aperçurent des pumas de toutes tailles qui grondaient en s'échappant, et même un anaconda énorme qui ondulait, saisi de panique, dans les feuillages. Si, au début, les Japonais étaient eux-mêmes pris de frénésie défensive, ils ne prêtaient plus attention à ces crises animales, n'imaginant pas, dans leur vanité stupide, que les Kouliks pouvaient être assez audacieux pour revenir à leur ancien village.

L'ethnologue oubliait vite sa fatigue lorsque assis sur une grosse branche, son ballon plus ou moins encastré dans les frondaisons, il surveillait à la jumelle les travaux des Asiatiques. Ces derniers avaient désormais à leur disposition une installation importante. Les tentes avaient été remplacées par des sortes de bungalows fabriqués avec le bois local, mais le plus stupéfiant était l'usine implantée à côté de la source.

Des tuyaux plongeaient dans le sol pour capter le gaz sans en laisser perdre un centimètre cube. Mais il était impossible de voir ce qui se passait à l'intérieur du bâtiment qui formait presque un cube de dix mètres de haut.

— Ils ont besoin d'une grosse centrale d'énergie électrique.

Celle-ci ronronnait un peu plus loin, dans une construction plus petite surveillée par une demi-douzaine de soldats. Le plus stupéfiant était de voir avec quelle insolence les Japonais allaient et venaient en uniforme militaire dans un pays qui n'était pas le leur. Ils avaient conquis ce territoire et ne paraissaient pas avoir l'intention de le rendre. Gemini aurait tout de même aimé savoir d'où provenaient les dirigeables qui allaient et venaient ainsi, livrant du matériel, en reprenant d'autre, embarquant des hommes, en débarquant de nouveaux. Les dirigeables qui s'éloignaient de cet endroit ne prenaient jamais une direction bien précise. Ils se contentaient de grimper à de telles hauteurs que, même avec des jumelles, l'on ne pouvait suivre leur ascension. Le ciel au-dessus de cette forêt généreuse en humidité n'était jamais bien net. Même si le soleil brillait, c'était souvent dans une brume légère qui interdisait de distinguer quoi que ce soit au-delà d'un kilomètre ou deux.

— Peut-être qu'ils ont leur base au Pérou ? avança Milfried.

— Certaines rotations de leur dirigeable ne dépassent pas trois heures. Il leur faut une heure pour décharger, une heure trente pour charger. Reste une demi-heure. Soit quatre-vingts à cent kilomètres de trajet.

Ce jour-là, il remarqua autre chose d'étrange. Le commandant du dirigeable, en train de charger, descendit à terre pour se rendre dans le bungalow du commandant. Désormais, les dirigeables s'accrochaient à un pylône en aluminium lorsqu'ils voulaient se poser, et un treuil électrique les amenait au sol.

— Vous avez vu ce commandant ? Il portait un masque accroché à son cou. Vous savez, du genre de ceux que les soldats utilisaient durant la Grande Guerre pour se protéger de l'ypérite. Il a oublié de l'ôter.

— Qu'en concluez-vous ? demanda Hassanian qui gigotait au bout de son ballon pour essayer d'attraper des noix.

— Que le dirigeable atteint des altitudes élevées où le port du masque est nécessaire. C'est tout de même étrange.

— Il faudrait savoir d'où viennent ces aérostats, dit Milfried, car notre ami Cardone y est retenu prisonnier. Si nous pouvions organiser une expédition pour le délivrer...

— Quatre-vingts kilomètres, protesta Hassanian. Nos amis kouliks mettraient au moins vingt-quatre heures pour les parcourir et nous,

même si notre résistance physique ne faiblissait pas, nous mettrions au moins le double. Le premier, je souhaite porter secours à notre capitaine, mais comment nous rendre là-bas ?

Les Kouliks devenaient vraiment invisibles dans cette exubérance végétale et les trois Blancs avaient énormément de peine à les repérer. Ils se déplaçaient sans arrêt et paraissaient commandés par le désir d'accomplir une tâche dont ils ne voulaient pas confier la nature à leurs alliés provisoires.

— Que transportent ces hommes ? demanda soudain le coq en pointant son bras.

Gemini ajusta ses jumelles et n'identifia pas tout de suite le cylindre que lui désignait Hassanian.

— Une bouteille d'oxygène pour leur chalumeau ?

— Je croyais que leur usine était terminée, dit Milfried. Si la bouteille était vide après usage, un seul homme suffirait pour la transporter dans les soutes du dirigeable.

— Mais, balbutia le savant, vous avez raison... Cette bouteille est pleine... Mon Dieu, auraient-ils réussi à liquéfier ce gaz ? Ce serait catastrophique pour l'humanité tout entière. Si c'est le cas, ils vont poursuivre leur plan de construction de centaines de dirigeables militaires, véritables forteresses volantes. Leur volonté d'expansion est insatiable et les obstacles qu'ils rencontreront sur leur route, qu'il s'agisse de l'URSS, des États-Unis, de l'Angleterre ou de la France, seront menacés par une telle puissance de feu.

— En voici une autre, signala le coq.

En tout il y en eut cinq. Ensuite, le dirigeable largua ses amarres et monta rapidement dans le ciel brumeux où il disparut en moins de deux minutes.

— Pour liquéfier l'hélium, par exemple, on use d'une technique très difficile, inventée par le Hollandais Kamerlingh Onnes. Il faut une force de compression très puissante pour amener le gaz à -269° où il bout et poursuivre presque jusqu'au zéro absolu qui est de $-273,5^{\circ}$. Je ne pensais pas que dans les conditions présentes, les Japonais pourraient parvenir à un tel résultat si vite. Désormais, ils vont pouvoir disposer d'une source pratiquement inépuisable de ce gaz et remplacer l'hydrogène de leurs dirigeables par un produit qui ne menacera plus d'exploser à tout instant.

Lorsqu'ils retournèrent vers la caverne, la morosité inquiète de Gemini les gagna tous. Ils ne voyaient pas l'avenir sous un jour très exaltant.

CHAPITRE XXVII

Il était onze heures du soir lorsque le professeur Leesang et sa fille Soumiù rejoignirent les conjurés. Ils avaient emprunté les niveaux les plus profonds, utilisant un masque pour respirer. Il n'y en avait eu qu'un seul car le professeur n'avait jamais eu droit à l'un de ces appareils. En progressant d'une bouche d'air oxygéné à une autre, ils avaient toutefois réussi à franchir la distance.

— Les rations ont été distribuées aux gardes depuis maintenant une heure, les derniers servis étant ceux qui étaient relevés.

— Le somnifère que j'ai trafiqué, dit le Coréen avec amusement, doit produire son effet vers les onze heures quarante-cinq environ.

— À minuit, les divers réseaux seront détournés et l'état-major se trouvera isolé. Cependant, nous avons prévu une chose pour le téléphone. Un Coréen qui parle très bien le japonais sera au central pour répondre éventuellement aux appels des officiers, voire de l'amiral. Cela durant le temps qui nous sera nécessaire pour faire sauter les ancrages de notre plate-forme.

Leesang allait s'enfoncer dans les niveaux pour diriger la descente de l'ensemble. L'hydrogène serait évacué avec prudence au début, pour écarter le baigne du reste de Stratos. Puis la descente serait accélérée quand l'état-major ne pourrait plus correspondre avec le baigne. Peut-être n'en éprouvait-il pas le besoin mais, connaissant les Japonais et leur minutie, il avait fallu prévoir le pire.

Les équipes de contrôle qui venaient de faire la ronde des gardes commençaient de revenir avec des rapports encourageants. Partout, les sentinelles dormaient, et le poste central de garde résonnait de leurs ronflements. On avait aussi prévenu discrètement les différents dortoirs qui, jusqu'ici, ne participaient pas au complot. La stupéfaction risquant de laisser place à l'excitation, il avait fallu aussi mettre en place des patrouilles empêchant les bagnards de se livrer à toutes sortes de folies, voire des destructions et des assassinats. L'essentiel était que la plate-forme pénitentiaire atterrisse sans mal sur le fameux plateau et que les gens se dispersent au plus vite. Ugo n'avait pas voulu réfléchir aux problèmes que poseraient ces centaines de détenus se retrouvant en pleine jungle équatoriale. Comment les nourrir, les

rapatrier ? Le gouvernement brésilien se laisserait-il facilement convaincre ? Serait-il disposé à prendre des mesures ? De nombreux Japonais s'installaient dans l'immense pays et la plupart gardaient des attaches avec Tokyo. Ils n'étaient pas tous des agents secrets au service de la Caste militaire, mais Rio de Janeiro connaîtrait certainement quelques problèmes sur le plan diplomatique. Qui croirait jamais que ces malheureux arrivaient tout droit d'une île flottante entre quinze et vingt kilomètres dans le ciel du Brésil ?

Les rapports arrivaient. Les ancrages sautaient les uns après les autres selon un plan bien établi qui tenait compte des risques d'un déséquilibre éventuel. Leesang avait lui-même donné des instructions précises. Tout était minuté et les téléphones de chaque niveau étaient surveillés par deux bagnards qui diffusaient ensuite les ordres.

Soumiù et Ugo allaient et venaient sans cesse en empruntant les ascenseurs. Là-bas, dans la partie de Stratos réservée aux laboratoires et à l'état-major, les générateurs électriques de secours s'étaient mis en route et l'alimentation en courant n'avait connu aucune défaillance. Ce n'était pas un incident occasionnel, car il arrivait souvent que, pour des questions d'alimentation, on ait recours à ces générateurs, mais au bout d'un moment, ceux qui veillaient dans la passerelle de commandement ne manqueraient pas de s'étonner...

— Nous allons vivre des heures difficiles, dit Cardone, mais au moins, nous aurons tenté l'impossible pour nous libérer de ce joug insupportable.

— Nous réussirons, dit Soumiù toujours aussi exaltée.

Par téléphone, ils surent qu'il était difficile de contenir l'enthousiasme des bagnards qui venaient d'être mis au courant de l'opération. Beaucoup voulaient jeter les gardiens dans le vide et l'on n'arrivait pas à leur faire entendre raison.

Ugo se rendit sur place et fut effrayé par cette foule vociférante qui envahissait les coursives au niveau deux. Il jugea inutile de les haranguer, reprit l'ascenseur et téléphona à la centrale de production d'oxygène.

— Coupez l'alimentation dans le niveau deux.

Les responsables lui firent répéter son ordre.

— Ce sont nos compagnons d'infortune qui sont visés.

— Il est impossible de leur faire entendre raison. Nous allons leur

donner un avertissement. Ils comprendront que le calme est plus indispensable que le tumulte.

Il dut cependant insister car les opérateurs n'acceptaient pas cette idée de se comporter comme les géôliers japonais.

Cependant, quelqu'un dut avoir la même idée que Ugo et fit irruption dans la centrale de production en criant que les prisonniers commençaient à tout casser et que le froid extérieur risquait de se répandre dans tous les niveaux. Cette fois, l'air oxygéné fut coupé durant quarante-cinq secondes.

Ugo retourna au niveau deux. Le calme était revenu et les coursives se vidaient. Les bagnards, croyant que les Japonais étaient à nouveau maîtres de la situation, s'étaient hâtés de rejoindre leur dortoir en évitant de respirer. Très vite, le gaz carbonique envahissait les lieux, et Ugo dut battre en retraite.

On lui annonça que deux ancrages ne voulaient pas céder, que la plate-forme restait rivée au reste de Stratos et qu'elle menaçait même de prendre de la gîte. Il dut courir là-bas, mettre un masque et endosser des vêtements isothermes.

— On n'y arrive pas, dit l'un des membres de l'équipe chargée de ce secteur. Et nous ne pouvons utiliser aucun moyen, pas même un marteau et un burin à cause des étincelles éventuelles.

Ugo examina le système et soudain, il découvrit un câblage qui n'existait pas sur les autres.

— Verrouillage électromagnétique, dit-il. Trouvez-moi la boîte de connexion et coupez-moi le courant.

Ils cherchèrent longtemps, et plus le temps s'écoulait, plus les Japonais risquaient de flairer ce que dissimulaient certains incidents, comme la mise en marche des générateurs de secours.

Mais les deux ancrages finirent par sauter et ils n'eurent que le temps de repasser le sas qu'Ugo referma derrière eux.

Une fois débarrassé de son masque, il appela le professeur Leesang qui se trouvait toujours dans son unité de diffusion d'hydrogène.

— Désaccouplement terminé.

— J'ai besoin des informations de surface. Les observateurs doivent me tenir au courant seconde après seconde.

CHAPITRE XXVIII

Imperceptiblement, le bague se détachait de Stratos. Le professeur Leesang n'évacuait l'hydrogène qu'avec une extrême prudence. Sans heurts et, surtout, sans bruits révélateurs, tels que des sifflements, la plate-forme pénitentiaire se dégonflait et s'écartait.

— Il y a une différence de niveau de quelques centimètres, déclara Stragov qui accourait d'un autre point d'observation. Ce soir, il n'y a aucune patrouille à l'extérieur.

Ugo bouillait d'impatience et admirait le sang-froid du professeur Leesang qui, dans les profondeurs de son niveau, régula la purge du gaz avec une grande habileté.

— Nous nous sommes écartés de soixante-dix centimètres, lui téléphona Ugo, et, d'après les renseignements qui me parviennent, nous sommes désormais à trente centimètres en dessous du niveau de Stratos... Un instant, voici un autre papier qui indique près d'un mètre. Notre descente s'est accélérée...

— C'est normal. J'ai relâché un peu plus de pression. Nous allons nous écarter beaucoup plus. Rien à signaler ? Y a-t-il des lumières au quartier général et sur les aires des dirigeables ?

— Pas plus que de coutume.

— Peut-être aurions-nous dû saboter ces dirigeables. Ce sont d'eux que je me méfie.

On avait désarmé les gardes endormis et les pistolets, les pistolets-mitrailleurs et les carabines s'entassaient dans le local qui servait de bureau au sous-lieutenant Shanto, responsable des compresseurs.

— Nous perdons encore de l'altitude.

Les observateurs accouraient, posant des petits papiers sur le bureau de Ugo.

En même temps, la plate-forme s'éloignait et la distance atteignait une vingtaine de mètres. On armait quelques bagnards réputés pour leur sang-froid. Ils s'équipèrent de vêtements chauds. Dans le cas où

l'un des dirigeables apparaîtrait, ils devraient tirer sur lui. Mais les Japonais, sérieusement entraînés pour une future guerre, risquaient de les surprendre et de faire exploser le bagne bien avant.

— Il y a une panne de chauffage, signala l'ingénieur Oungari, et avant de retrouver les zones chaudes de l'atmosphère, nous risquons de passer un mauvais moment.

— Quelle est la situation dans les dortoirs qui s'agitaient tout à l'heure ?

— Les détenus restent couchés, ils craignent d'être à nouveau privés d'air. Ils ont compris que le tumulte et l'agitation pouvaient contrarier nos chances d'évasion.

— L'altitude décroît encore. Nous sommes à moins cent mètres et déjà, je n'aperçois plus très bien les lumières de Stratos.

On avait traîné les gardes endormis dans des locaux spéciaux. On distribua de la nourriture aux bagnards inoccupés pour leur faire oublier la tension générale. Mais bientôt, on apprit que la centrale électrique donnait des signes de défaillance. L'ingénieur Oungari l'expliqua par la rareté du gaz d'alimentation :

— Les grosses réserves sont dans l'autre partie de Stratos en possession de l'état-major.

— On dirait une aurore boréale, dit Soumiù en désignant une sorte de draperie qui évoluait bien au-dessus de leurs têtes. Pourtant, à cette latitude, ce serait stupéfiant.

Ugo comprit de quoi il s'agissait et demanda à Leesang d'accélérer autant que possible la descente.

— Je ne peux aller plus vite car je ne reçois pas assez de renseignements sur notre zone d'atterrissage.

— Des projecteurs se sont allumés là-haut, sur l'île aérienne, et je pense que l'alerte générale va être donnée. Si c'est le cas, nous ne tarderons pas à voir apparaître un ou plusieurs dirigeables.

— C'est ce halo en spirale qui vous inquiète ? demanda Soumiù.

— Nous n'avons parcouru que quelques centaines de mètres et il nous en reste quarante fois autant avant de nous retrouver sur le plateau.

— Je veux des informations, insistait Leesang. Soumiù, occupe-t-en. Pour l'instant, je crois que je suis assez loin de ce plateau, c'est-à-dire à plus de vingt kilomètres au nord.

Soumiù quitta le bureau pour descendre dans les bas-fonds où des caméras pouvaient filmer la terre mais, pour l'instant, elles ne fonctionnaient pas.

— Le froid devient insupportable, dit Stragov. Et, dans certains coins, on a du mal à respirer. L'air n'arrive plus ?

— La centrale électrique fonctionne au ralenti pour économiser le carburant. Normalement les réservoirs de ce gaz servant de carburant devaient se remplir d'air pour équilibrer l'assiette de la plate-forme, mais faute de courant électrique, les compresseurs fonctionnaient avec difficulté. Le barge commence de pencher selon un angle de huit degrés. Rien de grave, mais si cette inclinaison devait s'accroître, il deviendrait impossible de nous maintenir debout. Tous les objets mal amarrés se transformeraient en projectiles dangereux pouvant occasionner de graves blessures.

— Nous sommes à quatorze mille mètres, d'après l'altimètre, cria quelqu'un. Mais depuis un moment nous ne gagnons pas beaucoup. La descente est-elle stoppée ?

Leesang, conscient de la perte de stabilité de l'ensemble, jouait avec les buses d'échappement de l'hydrogène. Mais l'inclinaison passa bientôt la barre des dix degrés et l'on s'inquiéta beaucoup dans les dortoirs où les bagnards rongeaient leur frein.

— Ils respirent difficilement et ne peuvent plus se tenir allongés sur leur couche, déclara Ugo. Je crains qu'ils ne paniquent et ne se ruent tous ensemble dans la même direction, ce qui ne ferait qu'accroître notre oblique.

Soumiù prévint que les caméras d'approche au sol fonctionnaient mais que, pour l'instant, l'Amazonie était plongée dans une nuit épaisse et sans lune. Il fallait espérer que le soleil ne serait pas voilé pour en voir un peu plus quand il se lèverait. Ugo consulta sa montre et grimaça. L'aube n'apparaîtrait que dans quatre heures environ et, d'ici-là, le pire pouvait se produire. Il guettait le ciel au-dessus de lui. Des observateurs en faisaient autant mais ne signalaient rien d'autre sinon ce halo de lumière. Tous les projecteurs de Stratos devaient inonder la surface extérieure de l'île.

— Voulez-vous boire un peu de thé ? proposa le Russe qui venait

d'en faire dans la cuisine du bain.

Ugo en avala avec plaisir. Il était extrêmement tendu et avait du mal à parler avec le professeur Leesang qui, lui, en revanche, gardait son calme habituel.

— L'inclinaison est de quinze degrés, annonça-t-on. Les objets lourds commencent à glisser un peu partout et l'on peut craindre des déchirements de cloisons en caoutchouc alvéolaire.

— Dirigeable à deux heures, lança soudain un ancien marin coréen. Dans un angle de quarante-cinq degrés.

CHAPITRE XXIX

La nuit était encore épaisse au-dehors et toujours aussi bruyante, grouillante, chaude et humide. Dans la caverne, les feux ne jetaient plus que des lueurs fauves. Milfried ouvrit les yeux et découvrit les Indiens qui se réunissaient autour des braises. Il secoua Hassanian et l'ethnologue.

— Vous croyez que c'est pour nous qu'ils se réunissent ainsi ?

— Je l'ignore, murmura Gemini. Il n'est que trois heures du matin.

Le chaman qui venait de s'asseoir se retourna et leur fit signe. Ils rejoignirent les Kouliks. Peu à peu, les trois Blancs comprirent que les Indiens avaient senti la présence d'un danger qui planait au-dessus de leur tête.

— Les Esprits font beaucoup de bruit là-haut dans le ciel et peut-être sont-ils irrités contre nous. Nous avons abandonné le village et surtout la source de gaz de nos ancêtres, ce que nous n'aurions jamais dû faire. Il aurait fallu la détruire pour empêcher toute profanation.

— La détruire ? s'étonna Hassanian. Vous êtes sûr, professeur, que c'est ce qu'a dit le chaman.

Le professeur avait rapidement assimilé plus d'une centaine de mots kouliks et pouvait soutenir une conversation en s'aidant de gestes et de dessins.

Plusieurs Indiens qui veillaient au-dehors pénétrèrent dans la caverne et parlèrent avec précipitation. Gemini s'efforçait de ne rien perdre de leurs explications.

— On dirait que c'est grave. Les Hommes-cire nous auraient-ils découverts ?

Gemini imposa le silence au coq pour ne pas perdre le fil de ces paroles empreintes d'inquiétude. Plusieurs Indiens quittèrent la réunion pour se précipiter au-dehors.

— Toujours la même chose. Il se déroule des faits mystérieux dans le ciel. On entend de grands fracas mais aussi des sifflements. Les

sentinelles ont même aperçu de grandes lueurs si brillantes qu'ils ont cru que le soleil se levait bien avant l'heure. Ils sont terrifiés et pensent que des dieux ou des esprits se préparent à descendre sur terre. Exactement comme autrefois... Je pense qu'ils font allusion à ce que je considère comme une légende reposant sur un fond de vérité.

— L'écrasement de la météorite qui devait fournir ce gaz inconnu ? demanda Milfried.

— Ou d'un vaisseau spatial, murmura Hassanian troublé.

Tous les Indiens, y compris le chaman, finirent par quitter la caverne. Réveillées, les femmes en firent autant ainsi que quelques enfants aux yeux endormis.

La brume habituelle de tous les matins recouvrait l'Amazonie d'une chape cotonneuse, surchauffant l'air et retombant parfois en averse. Les bruits nocturnes, ceux des animaux chassant leur nourriture, s'étouffaient peu à peu et la forêt observait un silence qui ne manquait pas d'être angoissant, comme si une catastrophe était sur le point de se produire. Le chaman dit quelque chose qui parut accroître l'accablement des Kouliks.

— Il fait remarquer qu'un certain oiseau qui annonce d'habitude l'aurore ne chante pas. C'est très mauvais signe.

Le silence s'accrut et chacun se figeait sur place, n'osant plus respirer qu'avec précaution. Alors, on perçut les fameux bruits qui avaient alerté les sentinelles. Des sifflements continus mais assez haut dans le ciel. Les trois amis de Cardone pensèrent aux dirigeables. Mais d'ordinaire, ils ne naviguaient pas la nuit. Et puis, l'usine de liquéfaction se trouvait plus au sud. Le chaman prononça une phrase sur un ton de grand respect.

— Il s'agit d'une éminence... Non, d'un plateau qui se trouve à une heure de vol d'ici... Un plateau où les dieux ont coutume de se réunir lorsqu'ils décident du sort des hommes. C'est un endroit sacré où les Kouliks ne vont jamais. Les dieux ne s'y sont pas rencontrés depuis... voyons... Je m'emmêle un peu dans leur façon de compter... Au moins dix générations... Et comme chez eux on doit compter quinze ans par génération, car ils engendrent des enfants plus tôt que nous, cela fait un siècle et demi.

— Les sifflements deviennent insupportables, fit Milfried.

Mais il fut interrompu par une terrible explosion. Et dans le ciel, la

masse nuageuse se teinta de lueurs vives d'incendie, dans un véritable feu d'artifice qui illumina la forêt et l'endroit où ils se tenaient.

— Ces couleurs, fit Gemini très excité, ce sont celles de l'hydrogène qui brûle.

— Un dirigeable aurait sauté ?

— Je ne sais pas.

Les Indiens se précipitèrent soudain à l'intérieur de la caverne. Le trio ne comprit la raison de leur comportement que lorsqu'un bruit de forte pluie leur parvint.

— Il grêle pour le moins, jura Hassanian.

— Dans ce cas, c'est une grêle fantastique avec des blocs de glace de plusieurs kilos, voire de dizaines de kilos !

Des choses inconnues, invisibles dans l'obscurité revenue, hachaient les feuillages des grands arbres, cassaient des branches. Des bêtes fuyaient en poussant des hurlements d'épouvante, surtout les fameux singes alouates, mais de plus gros animaux fonçaient droit devant eux et des ombres filaient à l'orée de la clairière. Tout un troupeau d'agoutis.

Dans la caverne, on servait du jus de canne fermenté pour se donner du courage.

— Un dirigeable a explosé, dit Gemini. Ce qui tombe, c'est l'équipement et surtout les corps déchiquetés de l'équipage.

Ils acceptèrent de boire un breuvage qui circulait dans de grandes coupes. Le goût était assez désagréable mais cela apportait une certaine euphorie. Les femmes devaient y faire macérer quelques plantes stimulantes. C'était la boisson des guerriers se préparant à affronter un ennemi redoutable, expliqua le chaman.

— Mais les dieux ne sont pas vos ennemis, s'étonna Gemini.

— Nous ne savons pas. Certains le sont, d'autres non. Il nous faudra les observer pour savoir.

Les Indiens attendaient le jour pour s'équiper de leurs ballons et de leurs palmes. Ils voulaient s'approcher du fameux plateau sacré, surprendre l'attitude des dieux...

— Je ne comprends pas comment un dirigeable pouvait voler de

nuît et surtout pourquoi il a explosé.

— Un accident est toujours envisageable, surtout avec l'hydrogène qui gonfle ces appareils.

— Cet appareil se trouvait à notre verticale. Comme s'il allait vraiment se poser sur ce plateau sacré. Les Japonais n'ont rien à y faire. Ce qui les intéresse, c'est la source de gaz et leur usine de liquéfaction.

Bien avant l'aube les Indiens avaient enfilé leurs harnais et seuls les amarres et le lest les maintenaient au sol. Au premier rayon du soleil, ils jetteraient une à une les pierres de leur sac en peau de singe pour s'élever au-dessus de la forêt. Ils n'avaient pas invité les trois Blancs à se joindre à eux et ceux-ci avaient même l'impression d'être surveillés par les femmes et les enfants.

CHAPITRE XXX

Déjà, les hommes armés se précipitaient en dehors des abris, mais l'inclinaison de la plate-forme devenait dangereuse. Ils durent s'encorder alors que le dirigeable approchait, ses projecteurs braqués sur l'ancien bagne.

— En quelques rafales de mitrailleuse, ils peuvent nous faire exploser, dit Soumiù qui venait de rejoindre le poste de commandement.

Pour l'instant, le dirigeable perdait de l'altitude. L'hydrogène qui s'échappait de la plate-forme sifflait de plus en plus fort. Les moteurs du dirigeable ajoutaient à ce vacarme leur bruit d'échappement. Pourtant, ils entendirent une voix diffusée par les haut-parleurs de grande puissance mais ils ne comprirent pas un seul mot de la harangue. Même les hommes prêts à tirer allongés au-dehors firent signe qu'ils n'entendaient rien. Ugo demanda à Leesang de cesser de lâcher de l'hydrogène et lui expliqua la situation. Et le dirigeable lui-même coupa ses moteurs.

On s'adressait à eux en japonais. Soumiù traduisit au fur et à mesure :

— Ils nous somment de nous rendre et promettent que seuls les meneurs qui leur seront désignés seront châtiés mais que les détenus auront la vie sauve. Si nous sommes d'accord, ils vont lancer des amarres que nous devons fixer à la plate-forme et ils nous haleront jusqu'à Stratos.

Soumiù n'osa pas regarder Cardone. Autour d'eux, le silence se faisait. Il y avait une quinzaine de détenus dans l'ancien bureau du sous-lieutenant Shanto. Ces gens-là pouvaient réfléchir aux propositions japonaises, se dire que leur évasion était vouée à l'échec, que s'ils refusaient, la plate-forme du bagne serait attaquée et exploserait tout de suite.

— Ils ont besoin de nous, dit le Russe Stragov. Ils se rendent compte que, sans notre travail exténuant, l'île aérienne ne peut survivre. Nous leur sommes donc indispensables.

Ugo se raidit. Il s'attendait à des défections, à des trahisons, mais

ne pensait pas qu'elles viendraient de cet homme qui, depuis si longtemps, vivait comme un esclave, humilié, méprisé, passant d'un bagne à un autre, sans jamais pouvoir espérer être libéré.

— Ça fait longtemps que je travaille pour eux, continua le Russe (comme si la réflexion intime de Cardone lui était parvenue), et je sais à quoi m'en tenir avec les Japonais. S'ils nous promettent de nous épargner et de ne châtier que les meneurs, c'est qu'ils font référence à Ugo Cardone, au professeur Leesang et à sa fille. Nous, nous pouvons espérer avoir la vie sauve.

Il y eut un flottement, des murmures, mais personne n'intervint pour répondre au Russe et exprimer une opinion contraire.

— Voilà ce que vous êtes en train de ruminer dans vos petites cervelles, poursuivit Stragov. Mais je peux vous dire que moi qui les connais, je n'ai jamais vu un Japonais tenir sa parole. Du moins un militaire japonais. Les civils, je n'en ai jamais rencontré, mais les officiers japonais, sous-officiers et généraux compris, sont les pires salauds que la terre ait portés. Alors, je vais prendre une carabine, m'équiper et sortir pour leur tirer dessus, mais jamais plus ils ne remettront la main sur moi.

La stupeur paralysait tout le monde, puis soudain quelqu'un cria « bravo » et tous ovationnèrent le Russe. Ugo et Soumiù échangèrent un sourire de soulagement. Ils respiraient un peu mieux.

— Ne tirez pas tout de suite, dit Cardone. L'explosion du dirigeable nous entraînerait dans une catastrophe, car l'hydrogène que nous avons lâché flotte autour de nous. Il faut des balles blindées ou des dum-dum pour percer l'enveloppe. Certaines sont doublées d'une fine pellicule d'aluminium, ne l'oubliez pas.

Dans l'interphone, il demanda à Leesang de provoquer une descente rapide de la plate-forme. Puis il s'adressa ensuite aux hommes qui attendaient ses ordres :

— Ne répondez pas aux Japonais, ordonna-t-il. Dites aux tireurs de bien s'attacher car nous allons effectuer un plongeon dans plusieurs centaines de mètres, peut-être davantage...

— Nous avons des balles dum-dum. Les gardes les conservaient dans des caisses verrouillées pour les utiliser en cas de rébellion générale.

Leesang prévint que la descente allait commencer, qu'il lui faudrait

un certain temps pour la stopper et qu'il ne pouvait promettre que la plate-forme n'accentuerait pas son inclinaison, qu'au pire, même, elle se retournerait complètement.

Ugo soupira et regarda les autres qui approuvèrent d'un signe de tête.

— C'est bien, allez-y !

Chacun se cramponna comme il le put. Au début, la plongée vers la terre fut supportable, mais d'un seul coup, ce fut la chute libre et quelqu'un ne put s'empêcher de crier qu'ils allaient s'écraser au sol. L'apesanteur les souleva tous comme des plumes, mais ils retombèrent brutalement lorsque le professeur arrêta la fuite d'hydrogène. Comme il l'avait prévu, la plate-forme avait pris un angle de plus de quarante degrés.

— J'essaye d'envoyer de l'air extérieur dans les ballasts mais il est encore rare à cette altitude.

L'équipage du dirigeable avait certainement été surpris par cette manœuvre désespérée qu'il ne pouvait se permettre sans risque. Dans les coursives de la plate-forme, on signalait quelques blessés, certains équipements s'étant détachés de leur ancrage habituel.

— Je pense à une chose, dit soudain Ugo à voix basse (et seule Soumiù put l'entendre). Les gardes étaient tous armés de pistolets-mitrailleurs et carabines à répétition alors que la moindre explosion pouvait tout faire sauter...

Il saisit un pistolet, arracha le chargeur, prit une balle et l'examina avec soin. Puis il détacha la balle proprement dite et vida la cartouche dans sa paume. Il n'y avait qu'une petite quantité de poudre.

— Une faible charge, juste pour envoyer une balle à deux mètres. Il ne nous sera pas possible d'atteindre le dirigeable...

— Doit-on le dire aux tireurs de l'extérieur ?

Il fallait réfléchir vite car le dirigeable allait lui aussi perdre de la hauteur, puis il s'éloignerait et tirerait sur eux à la mitrailleuse, dont la grande portée permettait à l'appareil de rester à une distance suffisante pour ne pas subir le contrecoup de l'explosion.

— Professeur Leesang, chuchota Ugo dans l'interphone. La portée de nos armes est ridicule.

— Vous en êtes certain ?

— Nous venons de vérifier une balle, et toutes les autres sont aussi peu fournies en poudre. Il faudrait coller au dirigeable pour le faire sauter, et nous avec...

— Nous devons donc perdre de l'altitude mais nous le ferons quand le dirigeable prendra position à notre hauteur.

— Le coup ne réussira peut-être pas deux fois, répondit Ugo, sceptique.

CHAPITRE XXXI

Comme l'avait craint Ugo, la nouvelle plongée ne surprit pas les Japonais car le dirigeable plongea lui aussi et se retrouva peu après à la même altitude.

— Ils nous parlent encore. Nous entendons des voix mais ne les comprenons pas. Ils sont trop loin.

— Ils hésitent... Ils ont besoin de nous.

— Et aussi de la plate-forme, dit quelqu'un. Sans cette partie-là, Stratos est certainement déséquilibrée. Il y a aussi tous les réseaux qui sont restés avec nous. Là-haut, à l'état-major, ça doit être une belle panique.

— Nous pourrions discuter, fit quelqu'un. Dire que les premières projections sont inacceptables. Qu'ils nous laissent rejoindre le sol et nous leur abandonnerons le bagne.

— Oui, dirent quelques autres à la suite de celui qui venait de s'exprimer. C'est même avec plaisir qu'on le leur laissera.

— Jamais les Japonais ne vous permettront d'annoncer au monde que vous vous êtes échappés d'un bain aérien. Ils préféreront tout faire sauter, et eux avec.

Leesang appelait Ugo depuis un moment et Cardone finit par l'écouter.

— Il y a les harpons explosifs dans une soute du dernier niveau.

— Des harpons explosifs ?

— Utilisables pour s'amarrer au sol mais propulsés par air comprimé. D'une bonne hauteur, plusieurs centaines de mètres, on envoie ces harpons avec un lance-harpons. Ils provoquent une explosion au sol, un trou où ils se fixent. C'est un moyen de secours dans le cas d'un atterrissage forcé. Si vous les trouvez, utilisez-les sans l'amarre qu'ils déroulent derrière eux contre les Japonais.

— Dirigeable à dix heures ! cria-t-on. Et ce n'est pas le même que tout à l'heure.

— Ils sont deux, désormais.

Ugo expliqua à Stragov ce qu'il attendait de lui.

— Je trouverai ces harpons et les lanceurs, comptez sur moi. Je descends avec quelques amis.

— Nous allons essayer de gagner du temps. Il faut que nous entrions en contact avec eux.

— Il faut l'expliquer à tous les détenus, dit Soumiù. Sinon ils vont croire que nous nous rendons. Cela pourrait mal se terminer pour nous.

— Il doit se trouver un projecteur à signaux quelque part, du type de ceux utilisés dans la marine. Je me charge de leur envoyer un message optique.

Puis il demanda au professeur quelle pouvait être la portée pratique de ces harpons sans l'amarre.

— Ils sont très puissants. Cinq à six cents mètres.

— Est-ce suffisant pour que nous soyons épargnés en cas d'explosion du dirigeable ?

— Certainement pas, mais c'est un risque à courir.

On ne trouvait pas de projecteur mais on procura à Ugo une torche électrique puissante et, une fois équipé, il sortit sur la plate-forme. Il vit les deux dirigeables, l'un en face de lui, l'autre sur sa droite. Ce dernier était plus haut d'une centaine de mètres. Il se plaça de façon que les deux appareils puissent recevoir son message.

Celui-ci disait que les premières conditions étaient inacceptables et que personne ne croyait à la promesse qui avait été faite de ne punir que les meneurs. Les anciens bagnards demandaient que la plate-forme puisse rejoindre le sol et qu'on leur laisse le temps nécessaire pour la quitter ensuite. Les Japonais pourraient la récupérer deux heures après que le dernier détenu se serait enfui.

Le message fut bien reçu et on le transmit par radio à l'amiral Tucachima. Mais les Japonais exigèrent que la plate-forme ne cherche pas à descendre plus bas, sinon ils ouvriraient le feu.

La plate-forme dérivait lentement depuis que l'hydrogène ne fusait plus par les tuyères. Il était à craindre que le haut plateau choisi pour

l'atterrissage ne s'éloigne. Ugo demanda que la réponse lui parvînt rapidement, sinon ils reprendraient leur descente.

Soumiù, soigneusement protégée du vent, lui apporta un message écrit :

« Nous disposons de huit lance-harpons à air comprimé en parfait état de fonctionnement. Nous attendons tes instructions. Je dois rentrer, car je n'ai pas de masque respiratoire. »

Elle courut vers les bâtiments qui ressemblaient d'ailleurs plus à des casemates qu'à des constructions normales. Il se brancha sur une source d'air oxygéné. La qualité de l'air respirable s'appauvissait de plus en plus et ils devaient rejoindre au plus vite des altitudes où l'air serait de bonne qualité. Des bulles d'azote pouvaient se former dans leur organisme et les affaiblir.

Voyant que les Japonais ne répondaient pas, il annonça que la plate-forme allait descendre jusqu'à quatre mille mètres. Il ne fournit aucune explication mais les Japonais se douteraient qu'ils avaient besoin d'air frais.

Ils répondirent sur-le-champ que c'était une ruse pour leur échapper, mais Ugo riposta en accusant l'amiral de prendre son temps, dans l'espoir qu'ils commettent une erreur en décidant de se rendre. Il retourna vers ses amis et donna l'ordre à Leesang d'amorcer une descente tranquille.

— Pas de plongée brutale. Nous avons besoin d'air respirable. À quelle altitude pouvons-nous en trouver ?

— Je pense que quatre mille mètres sera une altitude tout à fait confortable pour nous permettre d'aller et venir sans masques. Qu'ont décidé les Japonais ?

Ugo le lui dit et expliqua qu'on était en train d'installer les lance-harpons aux quatre coins de la plate-forme.

À voix basse, Ugo expliqua au professeur ce qu'ils allaient faire. La manœuvre serait délicate mais elle laissait quelque chance de réussite.

— Nous allons nous rapprocher du dirigeable qui se trouve le plus à l'est. Nous ferons croire que nous acceptons de remettre à l'équipage les meneurs de cette émeute. Tenez-vous prêt, car tout ira très vite.

Il donna ensuite ses instructions aux servants des lance-harpons. L'autre dirigeable se rapprochait également pour surveiller la

manœuvre.

À moins de cinq cents mètres, Ugo donna l'ordre de tirer. Deux harpons filèrent vers chacun des dirigeables et, au même moment, le professeur Leesang libérait des quantités importantes d'hydrogène. Non seulement la plate-forme perdit plus de deux mille mètres en quelques secondes, mais les tuyères évacuant le gaz la propulsèrent rapidement à plusieurs centaines de mètres sur le plan horizontal. Un seul dirigeable explosa, mais Ugo et ses amis purent assister à un spectacle dantesque. Du mobilier léger, des appareils de pilotage, des corps entiers, déchiquetés ou en flammes, de la tôle, du métal, du bois... tout cela voltigeait dans l'espace avant d'être aspiré vers le sol. Là-haut, le second dirigeable, pris dans la tempête créée par l'explosion du premier, paraissait désespéré... L'incendie était certainement visible de très loin.

Ugo et ses compagnons venaient d'atteindre les quatre mille mètres et l'air pénétrait à flots dans les installations. Chacun le respirait avec ivresse.

CHAPITRE XXXII

Tous attendaient l'attaque du deuxième dirigeable et peut-être même celle du troisième resté en état d'alerte sur Stratos, mais rien ne vint. L'un continuait de tourner là-haut, dans le soleil levant, l'explosion du premier ayant certainement faussé ses commandes. Quant à l'autre, d'après le professeur Leesang, la rupture des réseaux électriques avec le QG devait l'empêcher de prendre le départ, les générateurs de secours ne pouvant l'aider à lancer ses propres moteurs dans le froid intense de la stratosphère.

Le père de Soumiù se consacrait désormais entièrement à l'atterrissage de la plate-forme sur le haut plateau où ne poussait qu'une faible végétation. Il manœuvrait avec doigté, utilisant les tuyères de purge pour placer l'ancien bague dans la meilleure position possible. Grâce à l'air extérieur, il avait réussi à rétablir l'assiette de l'ensemble et l'inclinaison avait disparu.

L'altitude n'était plus que de quatre cents mètres, mais un vent léger poussait la plate-forme vers le nord et Leesang avait beaucoup de mal à lutter contre la force de ce souffle. À bord, chacun attendait le choc de la rencontre avec le sol. Certains avaient le courage de s'accrocher à la rambarde pour suivre jusqu'au bout l'atterrissage. Ils s'étaient attachés pour éviter d'être projetés dans le vide en cas de choc brutal. Le jour délayait timidement la nuit.

— Il faudra évacuer l'endroit au plus vite, répétait Ugo dans les interphones. Un coup de vent peut emporter l'ensemble qui ne sera plus gouvernable. Le professeur essaiera de vider l'hydrogène en totalité pour que nous puissions récupérer les réserves de nourriture. Celles-ci vous seront indispensables, ainsi que certains outils, pour affronter la forêt amazonienne. Je ne vous cache pas que nous allons nous retrouver dans une région perdue, et que le prochain poste militaire doit se trouver à mille kilomètres au sud-est. Mieux vaudra attendre les secours sur place que de s'aventurer en dehors du plateau.

Mais, dans l'esprit des anciens bagnards, la peur de l'atterrissage occultait tout le reste. La plate-forme se mit à osciller et son mouvement alla croissant. Il aurait fallu modifier la direction des tuyères pour se poser en douceur. Mais Stratos n'était pas vraiment étudiée pour revenir sur terre. Construite en quatre modules séparés,

l'assemblage s'était effectué à haute altitude. Des dirigeables avaient poussé et soulevé chacun d'eux à la façon de remorqueurs poussant et déplaçant un gros navire dans un port.

— Deux cents mètres, dit Soumiù.

— Mes amis, dans moins de cinq minutes maintenant, Stratos n'existera plus. Avant de vous rejoindre dans ce qui était un épouvantable baignoire, j'ai mis en place un système qui fera exploser les laboratoires et, par voie de conséquence, l'ensemble des installations.

Des clameurs retentirent, et dans leur enthousiasme qu'Ugo trouvait déplacé, les anciens détenus parurent oublier les dangers à venir.

— Mais, dit-il à Soumiù, il y avait dans les laboratoires des gens obligés de travailler pour les Japonais, des Coréens, des Mandchous, des Chinois. Comment votre père a-t-il pu les sacrifier avec une telle indifférence ?

— C'étaient tous des pleutres et des complices des Japonais. Nous n'avons pas à les regretter.

— Êtes-vous certaine qu'il n'y en avait pas un, un seul qui méritait d'être épargné ?

Elle secoua la tête avec mépris et il ressentit d'un coup une sorte de malaise. Plus il la regardait, plus elle lui paraissait étrangère dans sa détermination et ce qui ressemblait fort à du fanatisme.

— Les Japonais eux-mêmes étaient-ils vraiment condamnés à mourir ainsi ? N'étaient-ils pas victimes d'un système mis en place par une Caste inhumaine ?

— Non, il fallait tous les tuer !

— Cent mètres, annonça celui qui était chargé de lire l'altimètre.

Le professeur eut un petit rire qu'Ugo trouva terrifiant.

— L'explosion va se produire...

Tous regardèrent le ciel et, quelques secondes plus tard, naquit une boule de feu d'abord grosse comme une orange. Puis elle grandit et commença à tomber en direction de la terre. Bientôt, tout le ciel s'embrasa et dans la foule des spectateurs, la panique commença d'agiter quelques-uns.

— Des centaines de Japonais, de savants, des installations coûteuses, des aménagements confortables, les appartements de l'amiral et de son état-major... Tout va brûler, tomber dans la forêt amazonienne, disparaître sous l'humus qui, chaque année, ensevelit chaque chose sous des mètres de matières en décomposition, soliloquait Ugo.

— Cinquante mètres !

Ugo secoua Soumiù par les épaules :

— Ce que votre père vient d'accomplir est immonde.

— Il nous a sauvés, dit-elle avec sérénité. Il a empêché les Japonais de nous anéantir, il nous permet d'atterrir en douceur sur ce haut plateau. Regardez autour de vous et si vous trouvez un seul bagnard qui pleure sur le sort des Japonais, amenez-le-moi.

Ugo la repoussa et sortit du bureau. Il n'avait plus rien à faire avec tous ces gens. Il ne devait songer qu'à retrouver ses compagnons de l'expédition. Leesang et sa fille se débrouilleraient pour ramener les anciens bagnards vers la civilisation. Lui avait fait son travail. Que ces deux-là à présent accomplissent ce qu'ils estimaient être leur tâche...

On annonçait une altitude de vingt mètres, mais c'était le vent qui inquiétait tout le monde. En toute hâte, on réinstalla les lance-harpons dans les derniers niveaux. Il y avait des risques d'explosion en raison de l'hydrogène qui pouvait encore s'échapper, mais la plate-forme pouvait être emportée d'un seul coup au-dessus de la forêt et se faire transpercer par des milliers de branches.

Malgré lui, Ugo admira l'habileté de Leesang, qui, une fois les harpons enfoncés profondément dans le sol, permit à l'ensemble de se poser. Il n'y eut qu'une secousse très supportable au moment de l'atterrissage, car il avait remplacé l'hydrogène par de l'air comprimé et la plateforme se comporta comme un coussin moelleux arrimée à ce haut plateau.

Ce fut une ruée sauvage pour sortir au plus vite. Tous craignaient l'explosion, l'incendie. Ils avaient vu les Japonais transformés en torches vivantes et voulaient s'échapper au plus vite. La moindre étincelle pouvait être fatale.

Tous couraient vers les à-pics qui isolaient ce plateau, pensant peut-être découvrir des traces de civilisation, mais ils ne verraient que des arbres et une végétation épaisse qui donnait la désagréable impression

que jamais on ne pourrait se frayer un passage à travers cet enfer de verdure.

Ugo vit Leesang et sa fille Soumiù, se détourna d'eux et marcha seul.

— Hello ! capitaine, vous voilà de retour ?

Ugo leva la tête et découvrit Hassanian qui, suspendu à son ballon, le saluait de la main.

— C'est quoi, cet énorme fourbi ? La dépouille d'un animal préhistorique ? demanda le coq.

CHAPITRE XXXIII

Soulevé de terre par Hassanian et Milfried, Ugo s'éloignait du haut plateau. Il pouvait voir la caravane des anciens bagnards s'éloignant sous la conduite de Leesang et de sa fille. Il eut un vague regret en apercevant cette silhouette menue qui allait disparaître, peut-être à jamais, dans la chair végétale de la forêt. Il n'avait pu les convaincre d'attendre sur le plateau l'arrivée des secours. Les stocks de nourriture auraient pu leur suffire durant des mois. Le plateau était sain, aride certes, mais à l'abri de la flore cannibale qui l'assaillait de toutes parts.

— Dès que nous atteindrons le premier poste, nous donnerons l'alerte. Mais combien seront sauvés ?

Les Kouliks respectueux du domaine des dieux volaient à distance. Au début, ils ne voulaient pas que Gemini et ses deux compagnons survolent le lieu sacré, mais lorsque, selon leur expression « les cadavres avaient commencé à pleuvoir », ils avaient prié les étrangers d'aller s'enquérir de la raison de ce terrifiant miracle.

Ils retournèrent à la caverne où Cardone put se restaurer et dormir.

Le lendemain, ils tinrent conseil avec les Indiens. Ceux-ci voulaient détruire l'usine de liquéfaction et tuer les Japonais, ainsi que tous ceux qui travaillaient pour eux. Les quatre Blancs échangèrent un regard entendu. Ensuite, ce serait leur tour de périr afin que nul ne révèle jamais l'existence du gaz inconnu et de la tribu koulík.

— La colonne que dirigent Leesang et sa fille ne sortira jamais de cette forêt. Les Indiens en sont persuadés. Pour y survivre, il faut leur expérience vieille de plusieurs millénaires. Et quand ils auront éliminé les Japonais, ils voleront au-dessus des arbres jusqu'à ce qu'ils aperçoivent les anciens bagnards. Ils les tueront alors les uns après les autres.

— Nous ne pouvons partir sans avoir nous-mêmes participé à la destruction de cette usine, dit Gemini. L'impérialisme japonais est trop dangereux pour que nous leur abandonnions le secret de ce gaz à la force ascensionnelle inouïe. En quatre ou cinq ans, ils deviendraient si puissants que le monde entier n'aurait d'autre solution que de s'incliner devant eux. N'oubliez pas qu'ils entretiennent déjà de

bonnes relations avec les Nazis allemands. L'idéologie de la Caste militaire se nomme « Le Chemin Impérial » et fait de l'Empereur le chef mystique du destin japonais.

Une discussion s'ensuivit avec les Kouliks sur la méthode à employer pour détruire l'usine. Ugo parla des explosifs qui attendaient dans la soute du bateau à aubes. Il se proposait d'aller les chercher avec ses camarades, mais les Indiens ne lui accordèrent, qu'à lui et Hassanian, la liberté de rejoindre le *Sao-Pedro*. Milfried et Gemini resteraient comme otages.

Ugo s'initia très vite à cette technique de vol, et à cette nage dans les airs. Les Indiens leur donnèrent les repères pour retrouver le bateau situé à une heure à peine à « vol d'oiseau » alors que, dans la forêt, il leur avait fallu des jours.

Ils mirent un peu plus de temps, faute d'expérience. Trois heures plus tard, grâce aux sacs de cailloux découverts au sommet des arbres, ils se posaient sur le pont du vieux rafiot et amarraient les ballons le temps de récupérer des armes et des explosifs.

— Capitaine, avez-vous un plan qui nous permettra de fuir ces fichus Indiens volants avant d'être tués ? Ils nous poursuivront jusqu'ici et s'ils ne nous ont pas massacrés avant, ils utiliseront des flèches empoisonnées pour incendier ce sabot.

— J'y ai songé. L'essentiel pour nous sera de rejoindre ce bateau et de fuir au plus vite. Notre survie dépendra de cette vitesse, justement. Si nous faisons du six à huit kilomètres à l'heure, nous distancerons les Indiens volants qui ne dépassent pas trois kilomètres heure sur une longue distance s'entend.

Il désigna la nappe d'eau où le *Sao-Pedro* était à l'ancre.

— Cela est une retenue importante due à ce barrage naturel sous l'eau, en aval, fait de troncs d'arbres colmatés par de l'argile depuis des années. Si le barrage cède au moment même où nous fuirons, la vitesse du courant engendré nous entraînera très vite et très loin.

Le coq restait réservé.

— C'est une bonne solution, mais la montée en puissance de la vapeur demandera des heures.

— Non, car nous allons allumer le foyer et en même temps miner le barrage, là-bas.

— Les Indiens vont venir nous survoler pour voir ce que nous faisons si nous traînons trop longtemps.

— La nuit arrive dans deux heures. La nuit les effraye. Ils ne viendront pas. Demain, nous ferons un détour pour alerter les esclaves des Japonais de ce que nous préparons. Ils doivent avoir leur chance...

Aux premières lueurs de l'aube, ils se posèrent lentement devant la caverne des Kouliks. Gemini et Milfried se précipitèrent. Ils n'avaient pas fermé l'œil de la nuit. Ugo et le coq dirent simplement qu'ils s'étaient égarés la veille et n'avaient rejoint le bateau qu'à la tombée de la nuit.

Les Indiens, surtout le chaman, les observaient bizarrement. Comme si de rien n'était, Ugo leur montra les explosifs. Il fallait les transporter petit à petit au sommet des arbres proches de l'usine ou bien utiliser un ballon uniquement pour ces bâtons de dynamite. Ce fut la solution choisie.

Alors que les Kouliks répugnaient à voler la nuit, Ugo et ses amis se risquèrent au-dessus de l'usine de liquéfaction. Les projecteurs éclairaient *a giorno* le cirque naturel. On ne voyait pas beaucoup de monde et les sentinelles paraissaient sur le qui-vive. Stratos et les dirigeables disparus, les Japonais de ce camp installé en pleine jungle ne savaient plus que faire. D'ici quelque temps, peut-être plusieurs semaines, voire plusieurs mois, Tokyo enverrait un dirigeable de reconnaissance mais, en attendant, le camp devait être sur le qui-vive.

Au petit matin, les Indiens armés de leurs arcs commencèrent de cerner le cirque depuis la forêt, invisibles même pour Ugo qui fut tout surpris d'en découvrir deux à moins de cinq mètres de lui. Ils le surveillaient, le marquaient comme aurait dit un footballeur.

Le ballon chargé d'explosifs fut largué en tenant compte d'un vent très faible. Les Japonais l'aperçurent trop tard alors qu'il était à l'aplomb de l'usine de liquéfaction. D'une seule balle, Ugo le creva. Les bâtons de dynamite tombèrent droit sur le bâtiment en alliage d'aluminium.

Les Kouliks épouvantés par l'explosion se replièrent en désordre dans la forêt.

— Allons-y ! cria Ugo. C'est le moment de filer.

Il ne restait plus rien de l'usine. Les gardes hébétés regardaient autour d'eux, levaient les yeux, tiraient comme des fous, mais en vain.

Les quatre Blancs étaient déjà loin lorsque les Kouliks réalisèrent qu'ils fuyaient. Ils étaient partagés entre deux urgences : abattre les derniers Japonais rescapés de l'explosion et empêcher les Blancs de rejoindre leur bateau. Le chaman commit l'erreur de penser qu'ils ne pourraient aller bien loin dans le *rio* si pauvre en eau.

Ugo sourit en apercevant la haute cheminée du *Sao-Pedro* qui fumait allègrement.

CHAPITRE XXXIV

L'idée d'attacher les ballons à la rambarde rouillée était due à Hassanian qui pensait ainsi alléger le rafiôt, en lui faisant gagner quelques centimètres sur son tirant d'eau. Ces quatre ballons équivalaient en gros à une diminution de poids de quatre cents kilos environ. Pendant que Milfried lançait la machine, les roues à aubes demandaient toujours quelques minutes avant de tourner vraiment. Le coq et Gemini allégèrent encore le *Sao-Pedro* en balançant par-dessus bord tout ce qui leur paraissait superflu. Non sans regret, Hassanian porta à bout de bras le foyer de la cuisine qui s'alimentait directement à la chaudière. Ils purent constater que le rafiôt gagnait encore quelques centimètres. Là-bas, sur la rive, Ugo se préparait à déclencher le système de mise à feu.

Lentement, le vapeur se dirigea vers le barrage. Ce dernier était sous-marin et ne laissait que moins d'un mètre d'eau. S'il parvenait à être détruit, les cent cinquante mille mètres cubes d'eau de ce grand bassin seraient violemment entraînés en aval, et avec eux le bateau à aubes. Ugo escomptait que, durant trois kilomètres au moins, leur vitesse serait assez élevée pour disparaître aux yeux des Kouliks si ces derniers entreprenaient de les poursuivre.

Ils apparurent à l'instant précis où le barrage naturel explosait soulevant un mur d'eau, projetant des débris de bois à grande hauteur ainsi que des masses de boue argileuse. Comme lors du dynamitage de l'usine de liquéfaction, les Indiens battirent instinctivement en retraite mais, exhortés par le chaman, ils revinrent. Les premières flèches se fichèrent dans le bois pourri du pont mais déjà, il était trop tard. Sous la poussée du courant violent, le *Sao-Pedro* parut donner un puissant coup de reins. Au passage, Ugo n'eut que le temps de s'accrocher aux cordages Fixés le long de tribord. Milfried, à la barre, se cramponnait.

— Au moins dix nœuds, jubilait-il.

Ugo dut l'aider à maintenir la roue tant la pression sur le gouvernail était puissante. Les aubes battaient l'eau inutilement et servaient simplement à maintenir la direction.

Ugo se retourna et vit les Indiens dans le lointain miraculeusement suspendus dans les airs au-dessus du *rio*. La lumière verticale n'irisait

pas leurs ballons et ils paraissaient vraiment voler dans les airs. Ils s'obstinaient à poursuivre le *Sao-Pedro*, mais celui-ci les distançait rapidement.

— Ils vont disparaître, dit le professeur Gemini, profondément ému. Disparaître à jamais peut-être. Ils vont dissimuler la source de ce gaz inconnu, et il faudra de nombreuses expéditions avant de la retrouver. Si on la retrouve jamais.

Ugo se demanda pour combien de temps encore les Indiens invisibles, les Kouliks volants, pourraient, tels des dieux, planer au-dessus de la forêt et leurs enfants s'amuser comme des fous suspendus à leur ballon.

FIN

Achevé d'imprimer en décembre 1995 sur les presses de Cox & Wyman Ltd (Angleterre)

FLEUVE NOIR -12, avenue d'Italie 75627 PARIS – CEDEX 13.

Tel : 44.16.05.00.

Dépôt légal : janvier 1996

imprimé en Angleterre